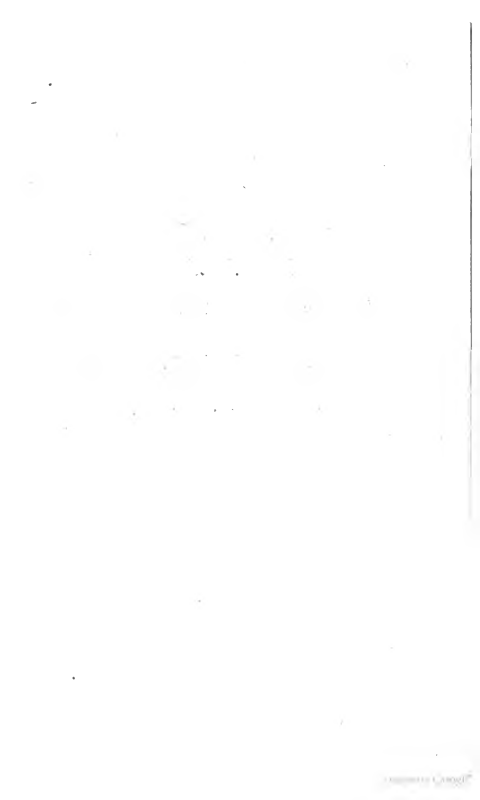


ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.
TOME TROISIEME.



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

de l'Académie Françoise.

QUATRIEME EDITION.

TOME TROISIEME.



A PARIS;

Chez DURAND pere & fils, Libraires, rue Galande, Hôtel Lesseville, n°. 74.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Depuis l'an de Rome 552, jusqu'en 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie.

Abaissement de Carthage.

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion, & brûlés à la vue de Carthage ; cette puissance maritime réduite à dix petites galères ;

tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux ; le fier Annibal forcé de souscrire à l'abaissement de sa patrie ; le souvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires ; tel fut le fruit de la seconde guerre Punique. Tout devoit enorgueillir Rome en augmentant son empire. Elle reçut avec enthousiasme l'illustre vainqueur, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le surnom d'Africain étoit pour lui la récompense la plus glorieuse.

Triomphe de Scipion l'Africain.

L'ambition de Rome s'accroît.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains se développa librement. Mille obstacles l'avoient contenu en Italie. C'est un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ses digues. Les victoires passées inspiroient le desir de vaincre encore ; la passion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes ; les richesses acquises par la guerre offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonstances, à peine un peuple modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; & quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

552.

Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine.

Je supprime quelques expéditions contre les Gaulois en Italie & contre les Espagnols, qui par de fréquentes révoltes donnèrent de l'inquiétude

ſans arrêter les projets de l'ambition. De plus grands ennemis vont ſuccomber. La Grèce & l'Aſie vont s'ouvrir aux armes romaines. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ſes alliés. Ce prince remuant avoit ſecouru depuis les Carthaginois; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entrepriſes. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambaſſadeurs à la république pour ſe plaindre de ſes vexations. On lui déclara auſſitôt la guerre, car les Romains la déſiroient. Le ſuccès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le conſul Sulpicius battit Philippe. Quintius Flaminius, (ou Flamininus,) proconſul, remporta ſur lui une victoire déciſive, près des Cynocéphales en Theſſalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé & inégal, qui l'expoſoit trop à ſe rompre. La légion romaine, au contraire, par ſes diviſions & ſes intervalles, avoit ſes mouvemens libres, ſe formoit avec promptitude, ſe portoit légèrement par-tout. Dès qu'on put éviter le front de l'ennemi, l'attaquer en flanc, déranger ſon ordre de bataille, il fut hors d'état de diſputer le terrain. La paix ſuivit cette

556.
Il eſt défait par Flaminius, & ſoumis à un tribut.

victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Liberté rendue en apparence aux villes grecques

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat & du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques, qui étoient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire; on exalte ce peuple guerrier & bienfaisant, dont les exploits ont pour but la liberté des autres peuples. Joie stupide ! vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome : ce nom fatal lui présageoit une servitude prochaine.

Les Étoliens, & Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi.

Les Étoliens, peuple de brigands intrépides qui avoient beaucoup contribué à la dernière victoire, accusoient déja les Romains de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de sujet de se plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre : la guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié ; il le poursuivit comme un tyran, voulut l'obliger de se dessaisir d'Argos, l'assiégea dans Sparte, lui prescrivit des conditions de paix, & le laissa en possession de son état,

après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante, & se gouvernât par ses propres lois, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques divisées seroient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'étoit au fond qu'un moyen de les assujettir, quand les circonstances le permettroient. Les Étoliens le prévirent, & appelèrent un défenseur.

561.

Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquième successeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils suscitèrent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à sa cour, persécuté par l'ambition inquiète de Rome; car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travailloit à réformer les abus & à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui toute la confiance dont il étoit digne. Annibal conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, & de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réussit mal.

Sage politique de Rome pour se ménager des ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménageoient des ressources inépuisables. Leurs ambassadeurs agissoient en Asie & en Grèce. Ils inspiroient des soupçons contre

Annibal; ils faisoient alliance avec Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale; ils s'assuroient de Philippe, de la ligue des Achèens, que l'illustre Philopémen soutenoit encore glorieusement; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom seul de la liberté tenoit souvent lieu de tout; enfin ils prenoient si bien leurs mesures, qu'on n'est point étonné de les voir parler en maîtres au puissant monarque de Syrie.

État du royaume de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaste démembrement de l'empire d'Alexandre, quoique déja démembré lui-même, sur-tout par Arsace qui, depuis plus de soixante ans, avoit fondé la monarchie des Parthes. Les Séleucides, en voulant subjuguer l'Égypte, avoient trop négligé les soins essentiels du gouvernement; & d'ailleurs en succédant à la puissance des Perses, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour Darius. Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

562.

Mauvaise conduite d'Antiochus.

Autant les Étoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connoître son penchant à la volupté. Il perdit dans l'île d'Eubée le temps que demandoient les affaires; il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de son expédition. Là,

éperduement amoureux d'une jeune fille, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, & laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Manius Acilius marche à grandes journées ; il court occuper le passage des Thermopyles ; il envoie demander aux Étoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivoient point. Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du consul, qui avoit été consul lui-même, gagne le haut du défilé, par le sentier qu'avoient pris autrefois Xerxès & Brennus ; il fond sur les ennemis, les met en désordre ; & Acilius achève la victoire. Antiochus se sauve avec cinq cents hommes. L'Eubée est reprise. Les Étoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuse défense. Philippe leur enlève Lamia. Assiégés dans Naupacte, ils demandent & obtiennent une trève, pour faire des soumissions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du sénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'est ainsi que les Romains vouloient donner la loi en despotes.

Les Romains forcent les Thermopyles & accablent leurs ennemis.

Un nouveau consul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de son frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à servir sous lui. En passant chez le roi de Macédoine, ils lui

563.

L. Scipion, avec son frère, l'Africain, va finir la guerre.

remettent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre son fils Démétrius ; & dans son humiliation, il se vit du moins récompensé de ses services. Antiochus trembloit d'autant plus en Asie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains.

Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie.

Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes & cinquante-quatre éléphans, contre trente-mille hommes, il est entièrement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche ; & envoie demander la paix.

Dures conditions que lui imposent les Romains.

Scipion l'Africain ne s'étoit pas trouvé à la bataille, soit qu'il fût malade réellement, ou qu'il le feignît, comme on l'a conjecturé, pour laisser toute la gloire à son frère. C'est lui qui déclara aux ambassadeurs la résolution du conseil. Il leur dit : » Que les Romains ne se laissoient ni » abattre par l'adversité, ni enfler par la fortune ; » qu'ils se contentoient, après la victoire, de ce » qu'ils avoient demandé auparavant ; qu'Antio- » chus eût à évacuer toute l'Asie en deçà du mont

» Taurus ; qu'il payât tous les frais de la guerre, » évalués à quinze mille talens ; qu'il donnât » vingt otages, &c. » Et de plus, il devoit livrer Annibal & l'Étolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Annibal poursuivi par leur haine.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands services, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumène, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matière bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favorisât les rois alliés; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène & les Rhodiens ; le premier, en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie & la Mysie ; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie & de la Pisidie, & en assurant la liberté aux villes qui en jouissoient avant la défaite d'Antiochus. Il y avoit de la grandeur à distribuer ainsi des provinces : il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté

Comment les Romains récompensent les Rhodiens & Eumène leurs alliés.

Ils n'agissoient que par ambition.

de le promettre. Rome éblouissoit le monde, & ne combattoit réellement que pour agrandir son empire.



CHAPITRE II.

Caton le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, &c.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples & austères se corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûtèrent de la vertu : la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard ?

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux M. Porcius Caton, personnage consulaire, zèlé partisan des travaux rustiques & de la frugalité, ennemi de toute espèce de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, & dont le caractère dur & l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes de la sagesse.

Sévérité excessive de Caton le Censeur.

Il s'étoit opposé avec une extrême chaleur, en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une

Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames.

demi-once d'or en ajuſtemens, & qui leur interdiſoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorſqu'Annibal menaçoit Rome & ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne ſubſiſtant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives ſanglantes de Caton, alors conſul, elles réuſſirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur ſexe, ne dégénéroit pas encore en faſte ruineux. Les dames réclamoient ſeulement leur ancien état; elles vouloient être diſtinguées du peuple, elles vouloient faire uſage de leur aiſance. Caton prévoyoit les fruits du luxe; il en prédit les abus & les excès pernicieux; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? & pouvoit-il eſpérer qu'en devenant riche, on vivroit toujours comme lorſqu'on étoit pauvre?

Raiſons que ſon collégue lui oppoſe.

Valérius, ſon collégue, lui répond ſagement dans Tite-Live, qu'il y a deux ſortes de lois; les unes établies pour une utilité générale & perpétuelle: on ne les doit jamais abroger à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvéniens, ou qu'elles ne ſoient devenues inutiles; les autres, nées des conjonctures & des beſoins particuliers, variables par conſéquent,

comme le gouvernement d'un vaiſſeau varie dans le calme & dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magiſtratures, les ſacerdoces, jouir des avantages du commandement & du triomphe; la propreté, la parure ſont leur partage, & en quelque ſorte leur règne domeſtique : légère ſatisfaction qu'on ne doit pas leur envier; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia; qu'ils doivent les traiter comme des compagnes, non comme des eſclaves, & ſouhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux plutôt que comme des maîtres impérieux. Caton fut ſourd à tous ces raiſonnemens, moins par vertu que par humeur.

566. Il fait accuſer indignement Scipion l'Africain.

Rien ne peut ſervir d'excuſe à ſa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain eſſuya les premiers coups. Deux tribuns, ſuſcités par Caton, l'accuſent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laiſſé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illuſtre accuſé comparoît, déchire ſes comptes, & dédaignant de ſe juſtifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal & Carthage ; ſuivez-moi au capitole, Romains ; allons y remercier les dieux.* Toute l'aſſemblée le

ſuit, & laiſſe les accuſateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, ſe retira dans une maiſon de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-ſept ans. Il poſſédoit un mérite preſque inconnu dans ſa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité & des lettres. Aſſez ſage pour ſe ſuffire à lui-même dans la retraite par l'étude & la modération, il avoit coutume de dire : *Je ne ſuis jamais moins oiſif que lorſque je n'ai point d'affaires, & jamais moins ſeul que lorſque je ſuis ſans compagnie.* On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Il fait condamner injuſtement Scipion l'Aſiatique.

Après ſa mort, Caton pourſuivit avec la même animoſité ſon frère l'Aſiatique, & lui ſuſcita les mêmes accuſateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une groſſe amende, comme ayant reçu de ce prince des ſommes immenſes, pour lui procurer une paix avantageuſe. On ſaiſit tous ſes biens; on n'y trouva aucun veſtige de corruption : ils ne ſuffiſoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accuſé fut reconnue dans la ſuite, & l'on répara cette injuſte condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageuſement les deux frères. Il en fut récompenſé par ſon mariage

avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Caton flattoit le peuple en exhalant, sous le masque d'un zèle rigide, l'amertume de son fiel & de ses haines personnelles. Élevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un sénateur, uniquement pour avoir baisé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après sa disgrace, & le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposoit à la populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'inexorable censeur, le préjugé populaire lui servoit plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes règnent sur la multitude.

Il passe les bornes dans sa censure.

Par là il se rend agréable au peuple.

Du reste, on avoit déja besoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la censure de Caton, les consuls

Découverte d'une société de débauche.

découvrirent une ſociété formée en divers endroits, qui, ſous prétexte des bacchanales, fête conſacrée à Bacchus, ſe livroit aux déſordres les plus honteux. Probablement de faux rapports avoient exagéré le mal; car toutes les aſſemblées nocturnes, dans les ſiècles d'ignorance, ont fait naître de ſemblables accuſations trop légérement admiſes. Environ ſept mille perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre: les autres prirent la fuite ou ſe tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition ſe développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie: *La victoire eſt glorieuſe, quand elle ſe borne à dompter un ennemi; mais elle devient odieuſe, quand elle opprime des malheureux.* Il falloit pratiquer une maxime ſi équitable. Rome n'eſſuieroit pas le reproche de n'avoir ſouvent montré de la modération, que par des intérêts politiques, & d'avoir cherché des prétextes pour ſubjuguer les peuples mêmes dont elle ſe montroit amie. La ſuite de l'hiſtoire n'eſt, pour ainſi dire, que le tiſſu de ſes injuſtices, plus ou moins colorées.

Un

Un nouvel orage se forma sur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïssant toujours les Romains, sans pouvoir effacer la honte de ses défaites. Il avoit fait mourir son fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage. Ce fut le fruit d'une accusation calomnieuse de Persée, son fils naturel, jaloux de Démétrius, & qui brûloit d'enlever à ce jeune prince très-estimable la couronne qui devoit lui appartenir. Après un crime si noir, Persée ayant succédé à Philippe, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisoit des préparatifs, il remuoit dans la Grèce. Eumène en avertit Rome, & la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs, pour offrir toutes les satisfactions qu'on exigeroit. Le sénat répondit qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, & que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains.

582.

On lui déclare la guerre.

Le consul Licinius Crassus arrive bientôt. Le roi ayant remporté sur lui une victoire, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avoit reçues. Ici, la fermeté romaine se fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des

Les Romains quoique vaincus, veulent lui faire la loi.

Romains. Une conſtance opiniâtre & inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide & cruel, ne ſavoit ni s'attacher des alliés, ni ſe rendre formidable à ſes ennemis.

585. Paul Émile le fait priſonnier.

Deux autres conſuls ne réuſſirent pas mieux que Licinius ; enfin la quatrième année de la guerre, les Romains eurent pour général l'homme le plus digne de la terminer. C'étoit Paul-Émile. Depuis long-temps il vivoit dans la retraite, bornant ſes ſoins à l'éducation de ſes enfans. Le vœu public le rappela aux honneurs. Devenu conſul, il s'inſtruiſit parfaitement de l'état des choſes, & combina tout avant d'agir. L'exécution répondit à ſa prévoyance. Il y eut une bataille déciſive à Pydna en Macédoine. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à meſure qu'elle ſe dérangeoit par ſes mouvemens ; unique moyen de la rompre. Perſée prit la fuite. Abandonné de ſes ſujets, il ſe livra lui même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe ; & il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fuſſent déclarés libres.

La Macédoine eſt ſoumiſe.

Sageſſe &

On doit attribuer cette conquête à la prudence,

ainſi qu'à la valeur de Paul-Émile. Scipion Naſica lui conſeillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, & lui repréſentant qu'on imputoit ſes délais à lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien, vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état : *il ne porta dans ſa maiſon qu'une gloire immortelle:* Cicéron lui donne cet éloge, & ne pouvoit mieux le louer. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ſes fils. Haranguant enſuite le peuple, il témoigna qu'il ſe ſoumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignaſſent épargner à la république les maux dont tant de proſpérités la menaçoient. Sentiment d'un ſage, qui ſait combien le poiſon de la fortune eſt funeſte, non-ſeulement aux particuliers, mais aux ſociétés & aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ſes victoires. Paul-Émile avoit amené d'Athènes le philoſophe Métrodore. Il lui confia l'éducation de ſes enfans. Peu de temps après, trois autres philoſophes, en particulier le célèbre Carnéade, parurent à Rome, envoyés par les Athéniens en qualité d'ambaſſadeurs. Ils y répandirent les premières idées de philoſophie, & ce fut une eſpèce de ſcandale qui exerça le zèle inexorable de Caton.

Vertu de Paul-Émile.

Philoſophes Grecs à Rome.

La Grèce ſentit bientôt la peſanteur du joug

Les Étoliens

subissent la loi, & sont soumis au tribut.

romain. Les farouches Étoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés ; & à payer cinq cents talens dans un espace de six ans. C'étoit une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenoit un reste de liberté.

Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Épaminondas son modèle, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, & commis beaucoup de violences. Pris & empoisonné par les Messéniens rebelles, il avoit laissé les Achéens sans chef capable de les soutenir. Dans cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il soupçonne, & prépare ainsi l'assujettissement total de la Grèce. La ruine de Persée présageoit son infortune; car il ne restoit plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Bassesse de Prusias à Rome.

Déja leur orgueil regardoit les rois avec mépris, & la bassesse intéressée des rois sembloit justifier un orgueil si outrageant. Après la défaite de Persée, Prusias, roi de Bithynie, vint faire

ſa cour aux Romains : il parut dans une humble poſture près de la porte du ſénat, en baiſa le ſeuil, & s'écria : *Je vous ſalue, dieux ſauveurs !* Cette démarche tendoit à obtenir quelques graces : en effet, il les obtint. * Polybe déclare qu'il auroit honte de rapporter le diſcours de ce prince aux ſénateurs, tant il le jugeoit indigne de la royauté, & peut-être capable d'humilier le ſénat. Une baſſe & ſervile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui l'emploient. Eumène, roi de Pergame, étoit en chemin pour venir à Rome. Une conduite équivoque l'avoit rendu ſuſpect dans la guerre de Macédoine. On ne vouloit pas le recevoir ; on ne vouloit pas l'offenſer ouvertement : on défendit par un décret à tous les rois d'entrer dans la ville, ſous prétexte des dépenſes qu'ils occaſionnoient à l'état.

Conduite deſpotique des Romains à l'égard de la Syrie.

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit au nom du ſénat à Antiochus Épiphane, uſurpateur du trône, de faire des conquêtes en Égypte ; défenſe d'autant plus hardie, que le ſuccès de la guerre de Macédoine

* Ce vil ſouverain fut détrôné par ſon fils Nicomède qu'il avoit voulu faire mourir, & qui le fit aſſaſſiner.

étoit encore incertain. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de ſortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponſe au ſénat*. Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambaſſadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi*. Après ſa mort en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Épiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans conſulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupille de la république ; & envoyèrent trois membres du ſénat pour gouverner en qualité de ſes tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aſpiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.



CHAPITRE III.

Troisième guerre Punique.—Les Romains détruisent Carthage, Corinthe & Numance.

DEPUIS quelque temps, le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains & sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. Elle porta ses plaintes au sénat : on envoya de Rome des commissaires, pour terminer le différend. Caton en fut un. A son retour, il exagéra les forces des Carthaginois, il les accusa d'armer contre la république, & ne cessa de crier qu'*il falloit détruire Carthage :* c'étoit comme le refrain de tous ses discours. Scipion Nasica, plus modéré & plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes ; Nasica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en médiateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage ; la guerre s'étant rallumée entre Masinissa & ce peuple, il étoit impossible que Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

Les différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre Punique.

604. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa.

Elle y avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. C'étoit depuis long-temps la politique du ſénat, toujours impénétrable dans ſes vues ſecrètes malgré le nombre des ſénateurs, & toujours tendant à l'exécution par les voies les plus ſures. Ses commiſſaires alloient par-tout, ſous prétexte de terminer les différends, d'examiner les affaires, de réparer les torts, de défendre l'humanité & la juſtice : autant de miniſtres adroits, qui épioient les occaſions, qui obſervoient les moyens d'aſſujettir les peuples & les ſouverains. Maſiniſſa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulaſſa livra au maſſacre la plupart de ceux qui avoient mis bas les armes. Alors les ambaſſadeurs levant le maſque, déclarèrent la guerre aux vaincus. Conduite odieuſe, ſuivie de procédés encore plus infâmes.

On les déſarme ſous prétexte de paix.

Les Carthaginois effrayés s'abaiſſent à d'humbles ſoumiſſions. Après avoir exilé Asdrubal ; comme l'auteur de la guerre, ils offrent de ſe reconnoître ſujets de Rome. Le ſénat romain promet de leur laiſſer la liberté, pourvu qu'ils faſſent ce qu'exigeront les conſuls, & qu'ils envoient trois cents otages. On ſe livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre ; on envoie les otages avec

sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius & Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions & se plaindre de cet appareil de guerre. » Vous êtes sous la » protection de Rome, leur disent les consuls; les » armes dont vos magasins sont pleins vous » deviennent inutiles: apportez-les pour preuve » de la sincérité de vos sentimens. « En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes. *Rome se charge de vous défendre; obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes & de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications & seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le désespoir. Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en atteliers; l'or & l'argent, les vases, les statues, suppléent

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Le désespoir leur rend le courage.

au fer & au cuivre ; les femmes facrifient leurs ornemens ; elles coupent même leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne fe doutant pas qu'une ville défarmée puiffe faire de la réfiftance, livrent l'affaut & font repouffés ; leur flotte eft réduite en cendres par des brûlots.

Scipion Émilien fauve l'armée, & acquiert une grande réputation.

Afdrubal, général des Carthaginois, rappelé de fon exil, auroit taillé en pièces l'armée confulaire, fi elle n'avoit eu pour défenfeur Scipion Émilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros avec trois cents cavaliers couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles paffoient une rivière en préfence de l'ennemi victorieux. Ses exploits & fa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué perfonne. Caton déchargea fa bile fur les autres officiers. S'il n'avoit loué perfonne jufqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable ?

606.

Il eft chargé de la guerre en qualité de conful.

C'étoit à Scipion à finir une guerre fi importante. Quoiqu'il n'eût que trente-fept ans, & que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le confulat, non-feulement on le fit conful, mais fans le faire tirer au fort, felon l'ufage, on lui affigna le département de l'Afrique. Il juftifia bientôt ce choix.

Le siège est poussé avec plus de vigueur & de génie. On entreprend une digue pour fermer le port. Les Carthaginois s'en moquent, tant l'ouvrage leur paroît impossible; mais le voyant avancé, ils entreprennent d'ouvrir un autre passage à la mer, en perçant une péninsule, & cet ouvrage plus difficile que le premier, est exécuté. Si leur flotte étoit sortie à temps pour surprendre celle des Romains, ils l'auroient infailliblement détruite. Ils ne purent combattre que deux jours après : on s'étoit préparé; la victoire fut indécise. Carthage resta bloquée pendant l'hiver. Néphérit, ville voisine, d'où elle tiroit des secours, succomba; les troupes du dehors furent taillées en pièces, la disette ne laissa plus d'espérance. Alors les Carthaginois offrirent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargnât leur ville. Scipion le refusa, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à l'ambition cruelle de sa patrie.

Par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte : ils avancent; ils mettent le feu aux maisons, ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuse, transportée de fureur, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, & se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage.

607.
Il prend & détruit Carthage.

Scipion obéissant avec regret aux ordres du sénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un triomphe magnifique & le sur-nom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconsul; car son année de consulat étoit finie.

Lélius & Polybe.

Il avoit été secondé dans cette guerre par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, & par l'historien Polybe digne d'écrire ses exploits. * Scipion dit à ce dernier une parole bien remarquable. Gémissant sur les débris de Carthage, il récita deux vers d'Homère, qui annoncent d'avance la destruction de Troie : Polybe lui demandant quelle application il en faisoit, il répondit qu'il craignoit pour sa patrie le même revers de fortune. Ce grand homme prévit peut-être que la ruine de Carthage ébranleroit les fondemens de Rome, & seroit une des causes de sa chûte ainsi que de son énorme puissance.

Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre.

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage, ensevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juste indignation contre les

* Il étoit fils de Lycortas qui avoit gouverné avec gloire la ligue des Achéens. Instruit par son père dans la politique, par Philopémen dans la guerre, il pouvoit rendre de grands services à Scipion.

Romains. Ce qui révolte ſur-tout la nature, c'eſt de les voir conſacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouoient ſolennellement leurs ennemis aux dieux infernaux, & Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça eſt ſingulière : *O redoutable Pluton, lâchez contre les Carthaginois la terreur & la vengeance. Que les nations & les villes qui ont pris les armes contre nous ſoient détruites. Je vous dévoue, ô Furies, tous les ennemis de ma république, en mon nom, & au nom du ſénat & du peuple de Rome.* Il ſuffiſoit donc de ſe défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux ! De pareilles imprécations augmentoient ſans doute l'ardeur & la confiance du ſoldat : mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme ſenſible ! Imprécations contre les ennemis de la république.

Monteſquieu a parfaitement développé les cauſes de la ſupériorité de Rome ſur Carthage. Je citerai ſeulement une ou deux de ſes réflexions. » Carthage, dit-il, qui faiſoit la guerre avec » ſon opulence contre la pauvreté romaine, » avoit par cela même du déſavantage : l'or & » l'argent s'épuiſent ; mais la vertu, la conſ» tance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent » jamais. Les Romains étoient ambitieux par » orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les Carthage devoit ſuccomber tôt ou tard ; pourquoi ?

» uns vouloient commander, les autres vouloient » acquérir, & ces derniers, calculant sans cesse » la recette & la dépense, firent la guerre sans » l'aimer.... Ce furent les conquêtes même d'An- » nibal, qui changèrent la face de cette guerre. » Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on » les fait avec toutes ses forces : elles sont diffi- » ciles à conserver, parce qu'on ne les défend » qu'avec une partie de ses forces. « Ajoutons qu'un peuple de soldats doit vaincre un peuple de marchands.

Sa ruine funeste aux Romains.

Malgré l'autorité de Caton, de ce farouche censeur, qui vouloit la ruine de Carthage en déclamant contre les vices, Salluste & d'autres historiens regardent cet événement comme l'époque de la ruine des mœurs. Rome trouvoit un frein dans la crainte d'une puissante rivale : dès qu'on cessa de la craindre, on s'abandonna aux passions. Trop de puissance enivre ; & il n'est guère possible à un peuple d'être sage, lorsque rien ne l'empêche d'être vicieux.

Rome veut asservir la Grèce.

La même année vit la ruine de Corinthe, & l'anéantissement de la liberté en Grèce. Rome, dont la modération trompeuse dégénéroit en une sorte de despotisme, quand les circonstances lui permettoient d'opprimer ceux qu'elle caressoit d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir

la division parmi ces peuples, de favoriser les traîtres qui la servoient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, & de prendre insensiblement le même empire, que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens prennent les armes & sont vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés, tant qu'ils étoient nécessaires On cherchoit à. les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, & avoient été vaincus sans peine. Le préteur Métellus, tranquille de ce côté là, tourna ses armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs & Diéus, entraînoient au précipice. Métellus les défit. Le consul Mummius acheva la guerre par le sac & la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cents cinquante ans, & l une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom d'Achaïe, fut réduite en province romaine.

Mummius détruit Corinthe.

La Grèce est province romaine.

Les chefs-d'œuvres des arts portés à Rome, y introduisent le goût des arts.

Rome s'enrichit & se décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on y transporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général chargeant des entrepre-

neurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus beau à Corinthe, leur déclara que si quelque ouvrage de peinture ou de sculpture venoit à se perdre ou à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossière au rafinement de son siècle. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses & des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs & celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes & au massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe : c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis & éclairés sans corruption !

Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbaries.

613.

Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre Punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit les affranchir d'un joug odieux; il vouloit fonder par ses victoires un état indépendant : il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession : tout le reste de l'Espagne étoit abandonné

abandonné à ces oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, & engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Ils violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amène un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle ; ils s'en font détester comme des ennemis sans foi & sans justice. Les Numantins prennent le parti de défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage trouva encore des difficultés dignes d'exercer & son courage & ses talens. La mollesse, le goût des plaisirs avoient corrompu les troupes : il les soumit à la sévérité de l'ancienne discipline. Résolu de prendre la ville par famine, il employa pour cet effet la science militaire, qui souvent réussit mieux que la valeur. Enfin il réduisit Numance à l'extrémité, & déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville, leurs armes & leurs personnes. Dans le

Scipion Emilien est envoyé contre les Numantins.

620. Il détruit leur ville. désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée; mais on verra les Espagnols faire de nouveaux efforts pour briser le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une injuste politique, fournirent des alimens aux passions dont Rome sera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en se déchirant elle-même. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.



CHAPITRE IV.

Observations sur la milice, les mœurs, les finances & la littérature des Romains.

Force & exercices des soldats romains.

VOICI une réflexion importante de Montesquieu : » Nous remarquons aujourd'hui que nos » armées périssent beaucoup par le travail im- » modéré des soldats ; & cependant c'étoit par » un travail immense que les Romains se conser- » voient. La raison en est, je crois, que leurs » fatigues étoient continuelles, au lieu que nos » soldats passent sans cesse d'un travail extrême à » une extrême oisiveté, ce qui est la chose du » monde la plus propre à les faire périr. On » accoutumoit les soldats romains à aller le pas » militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures » vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. » Pendant ces marches, on leur faisoit porter » des poids de soixante livres. On les entretenoit » dans l'habitude de courir & de sauter tout armés ; » ils prenoient dans leurs exercices des épées, des » javelots, des flèches d'une pesanteur double » des armes ordinaires, & ces exercices étoient

Leurs marches.

» continuels *. » Eſt-il étonnant que de tels ſoldats, ſous une diſcipline ſévère, aient remporté tant de victoires ?

Leurs légions.

La conſtitution des légions étoit excellente ; elle réuniſſoit la légéreté & la force. Dans les combats, on lançoit d'abord le *pilum*, javelot de ſix pieds, armé d'une longue pointe d'acier : l'effet en étoit terrible, à dix ou douze pas de diſtance. On fondoit enſuite ſur l'ennemi l'épée à la main ; épée courte, pointue, à deux tranchans. La victoire ſe diſputoit rarement contre les Romains.

On avoit toujours des ſoldats dans le beſoin.

D'ailleurs, les reſſources militaires de Rome paroiſſent inépuiſables. Quelque temps avant la ſeconde guerre Punique, étant attaquée par les Gaulois, elle pouvoit, ſelon Polybe, armer ſept cents mille hommes d'infanterie, & ſoixante & dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes, elle eut bientôt des armées nombreuſes. Tout étoit ſoldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent ſoixante-ſept nouveaux ſénateurs, pour rendre le ſénat complet.

Une ſorte d'enthouſiaſme rendoit les Romains invincibles.

Les principes & les ſentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. » Il n'y a rien » de ſi puiſſant, dit l'illuſtre auteur déja cité,

---

* *Voyez Végèce*, *l.* 1.

» qu'une république où l'on obſerve les loix, non » pas par crainte, non pas par raiſon, mais par » paſſion, » comme furent Rome & Lacédémone; » car pour lors il ſe joint à la ſageſſe d'un bon » gouvernement toute la force que pourroit avoir » une faction. « En effet, une ſorte d'enthouſiaſme permanent fut l'ame des entrepriſes & la force de l'état.

Récompenſes & punitions militaires.

On a vu combien les récompenſes & les punitions militaires avoient ſervi, dès les premiers temps, à maintenir la diſcipline, & à enflammer les courages. Les unes & les autres étoient ſagement diſtribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la baſtonnade, la mort; rien n'étoit plus efficace que la honte & l'infamie. Toutes ſortes de récompenſes, couronnes de toute eſpèce, triomphe, *ovation*, * dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient ; & lorſque l'amour des richeſſes fit préférer l'argent à l'honneur, (effet naturel des grandes conquêtes,) ce fut le ſigne infaillible d'une prompte décadence.

La loi Porcia éleva les ſentimens du

Pendant la ſeconde guerre Punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un

* *L'ovation* étoit un triomphe moins pompeux, décerné pour des victoires moins importantes, moins déciſives que celles qui procuroient le grand triomphe.

citoyen sans affoiblir la discipline.

citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois, devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie & de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame, qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentoit plus que l'empire bienfaisant des lois, à moins que les lois mêmes ne fussent le jouet de l'ambition & de la discorde.

La pureté des mœurs augmentoit la population.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guère, c'est la population, que produisoient la pureté des mœurs & la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un serment de se marier, & de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats

Premier divorce dans le sixième siècle de Rome.

de mariage, afin d'aſſurer aux femmes la poſſeſſion de leurs biens, en cas de ſéparation. Contrats de mariage.

Il eſt ſingulier qu'on trouve dans tous les ſiècles plusieurs veſtales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, & que dans l'eſpace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condeſcendance des loix. C'eſt que d'une part, les veſtales étoient trop expoſées à la plus dangereuſe des tentations; & que de l'autre, l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs. Pluſieurs veſtales manquoient à leur vœu.

Juſqu'au temps où Paul-Émile aſſujettit la Macédoine par la défaite de Perſée, & en rapporta d'immenſes richeſſes au tréſor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui ſe régloit au cens ſelon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le beſoin. Mais depuis ce temps juſqu'à la mort de Céſar, ils furent exempts de tout tribut. Les droits ſur les marchandiſes, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts ſur les peuples d'Italie & ſur les provinces, faiſoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le cenſeur Livius mit le premier impôt ſur le ſel, & fut nommé pour cette raiſon *Salinator*. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'aſſujettiſſement de la Macédoine.

Les mines d'Eſpagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille Mines d'Eſpagne, butin des généraux;

tributs des nations étrangères. hommes, du temps de Polybe, à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagène ; & en tiroit chaque jour deux cents cinquante mines attiques, (plus de quatre talens.) Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes& les vexations des publicains, les concussions des magistrats : alors les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux & factices, des désordres qui sappèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raison de dire, au sujet de deux consuls qui briguoient le département de l'Espagne, pendant la guerre de Viriathe en 609 : *Je pense qu'il faut les exclure tous deux ; l'un, parce qu'il n'a rien ; l'autre, parce qu'il n'a jamais assez.*

Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle. La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, sans qu'on eût aucune mesure du temps. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire : Scipion Nasica, plus de cent ans après, fit connoître les clepsydres, qui servoient à mesurer les heures, le jour & la nuit, par l'écoulement de l'eau. Tout étoit dans une espèce d'enfance, excepté l'art

militaire. La médecine consistoit en recettes de familles, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au temps du siège de Sagonte par Annibal.

Premiers poëtes.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la première guerre punique. C'étoient de foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poësie cultivée avant la prose, & consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satyre n'étoit que rusticité. Fabius Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connoissons point son ouvrage, moins digne sans doute du nom d'histoire, que de celui de mauvaise chronique.

Le goût des lettres s'introduit.

Rome s'éclaira, se polit le goût & les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute & Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce sel piquant & âcre d'Aristophane. L'autre transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir, où il n'étoit né, pour ainsi dire, avant ces deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Émilien & Lélius partagèrent avec lui la composition de ses pièces. C'est un éloge pour eux & pour Térence: c'est

une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, & qu'il profita de leurs conſeils. L'hiſtorien Polybe, le philoſophe Pénétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déja l'amour des belles-lettres, de la philoſophie, des ſciences, diminuoit la rouille de férocité, que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres. Mais la nation en général, accoutumée au ſang par des guerres continuelles, fit toujours ſes délices des combats d'athlètes & de gladiateurs; de ces combats inhumains où l'on voyoit des malheureux, tantôt égorgés les uns par les autres, & ſe piquant de mourir dans une poſture décente, tantôt déchirés par des bêtes féroces, s'ils avoient le malheur de ne pouvoir les terraſſer. Le peuple aimoit mieux voir des hommes aux priſes avec des ours, que d'écouter les belles pièces de Térence. C'étoit beaucoup qu'un nombre de citoyens choiſis commençaſſent à goûter la littérature, à ſentir les avantages qu'elle pouvoit procurer.

Caton déclame contre les rhéteurs & les philoſophes.

Caton le Cenſeur s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même hiſtorien & orateur, il ſe déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chaſſa par un décret ces rhéteurs & ces philoſophes, qu'il repréſentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lorſqu'ils

n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs & des vices.

Mais qu'est-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'instruire? n'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse & plus humaine? n'avoit-elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des secours dans la physique, l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences? n'avoit-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractère, & pour servir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valoient-ils pas les anciens héros, qui ne connoissoient que la guerre & la charrue? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile, les Horace, & tant d'autres, auroient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur avoient toujours prévalu?

La littérature étoit cependant très-utile.

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même temps que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de sa grandeur,

Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

de son opulence ; & la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion : c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, & conservant toujours leur ignorance : ils auroient certainement changé de mœurs, ils auroient contracté tous les vices de la richesse ; & de quels avantages n'auroient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Remarques sur Caton.

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques, (*De re Rusticâ.*) C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'agriculture. Mais si l'auteur avoit moins haï la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentoit, disoit-il souvent, de trois choses ; d'avoir passé un jour *sans rien apprendre*, d'avoir confié son secret à sa femme, & de s'être embarqué lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un si grand désir d'apprendre, se déclaroit-il ennemi des sciences étrangères ? Il outroit tout : la vraie sagesse n'outre jamais rien.

Un Romain se signaloit en tout genre.

Une chose admirable, & commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat,

guerrier, juge & général, habile dans le barreau & dans le gouvernement, homme d'état & homme de lettres; qu'il pût ſe ſignaler & ſe rendre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devoit être différente de la nôtre ! quelle étroite ſphère reſſerre aujourd'hui les talens ! Il faut ſe tranſporter ſur le théâtre d'une grande république, pour concevoir toute l'énergie dont ils ſont capables.



HUITIÈME ÉPOQUE.

LES DEUX GRACCHUS.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 620, jusqu'en 665.

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius & de Caïus Gracchus, &c.

État malheureux du peuple; source de disputes avec le sénat.

LES querelles entre le sénat & le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangères; mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore; & quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Il l'étoit d'autant plus, qu'on préféroit les esclaves pour la culture des terres, que la populace refluoit à Rome, y portoit son oisiveté, y croupissoit dans la bassesse qui suit la misère, & ne pouvoit guères y conserver des restes de fierté & de courage qu'avec de fatales dispositions à la dis-

corde, à la licence, à la corruption même, quand des chefs de parti voudroient acheter ses services. Une prodigieuse inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens ; les richesses des uns augmentoient la pauvreté des autres. Ce mal croissoit à mesure que l'opulence irritoit les passions. Rome, en subjuguant le monde, étoit parvenue au point où les mœurs ne pouvant plus se maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, & miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius & Caïus Gracchus, tentèrent une réforme que les circonstances rendoient impossible ; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyèrent la liberté dans le sang des citoyens.

Les deux frères Gracchus, & leur mère Cornélie.

Ces deux frères, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation ; ils réunissoient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'esprit, & sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau-frère de Scipion Émilien, gendre d'Appius Claudius, personnage consulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république ; lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zèle, peut-

être à ſon ambition, la carrière où il devoit périr.

Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles.

Cornélie, ſelon quelques écrivains, lui inſpira le deſſein de s'élever contre la nobleſſe, en lui diſant : *Pourquoi m'appelle-t-on la belle-mère de Scipion, & non la mère des Gracques? Votre nom n'eſt-il donc pas aſſez illuſtre? c'eſt à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, ſans doute, pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire; mais il paroît fort douteux que Cornélie lui ait ſuggéré une réſolution imprudente. La vue des campagnes poſſédées par les riches ſeuls; l'excès de l'opulence & de la misère; le déſir de rappeler Rome à ſon antique vertu; en un mot, le patriotiſme le porta vraiſemblablement à cette entrepriſe; s'y étant engagé avec l'enthouſiaſme d'un citoyen, il s'y obſtina avec la chaleur d'un factieux. Tant le zèle a beſoin de règle, pour ne pas dégénérer en paſſion funeſte.

Toutes les terres entre les mains des riches.

Depuis plus de deux ſiècles & demi, la loi Licinia étoit mépriſée. Loin de ſe contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient uſurpé une partie conſidérable des terres de la république. Les riches étendoient ſans meſure leurs poſſeſſions. Ces campagnes, autrefois le ſéjour des plus illuſtres Romains, étoient peuplées d'eſclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres,

maîtres, & qui étoient exempts & même exclus du service des armées : le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit presque rien. Un tel abus paroissoit intolérable dans une république ; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer ?

Tibérius Gracchus proposè de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on payera des deniers publics, ce que les riches possèdent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens & l'impossibilité d'une réforme qui, en détruisant des propriétés respectables, ébranleroit jusqu'aux fondemens de l'état. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanières*, disoit-il ; & *des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toît pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.*

620. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'alors, tourner contre lui l'autorité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramenèr à son parti, après les plus

Il réussit, malgré toutes les oppositions.

tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part & d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie, contraire aux droits des tribuns, réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvelée : on le nomme commissaire, avec son frère Caïus & son beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seroient enlevées aux possesseurs; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Attale, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume & ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, & intéressant le peuple à sa conservation. Il employa même des moyens qui semblent annoncer de la foiblesse : il se montra en habit de deuil, présenta ses enfans comme de malheureux orphelins, & s'efforça d'exciter un sentiment de pitié que d'autres auroient peut-être dédaigné. La personne des tribuns

étant sacrée, & leur magistrature si redoutable, une telle demande, qui tendoit à perpétuer le tribunat, devoit sans doute alarmer les sages, les bons citoyens.

Violences des sénateurs.

Tibérius est tué avec ses amis.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitole où se tenoit l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête, pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadême & que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt assommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat pouvoit croire qu'un mal si violent exigeoit des remèdes extraordinaires, que la force devoit suppléer aux lois ; mais quel remède qu'un massacre ! On oublia l'ancienne modération, parce qu'on avoit perdu les anciennes mœurs. On justifia ce qui s'étoit fait ; & pour soustraire

Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie où il mourut.

Scipion Émilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre.

Telle étoit l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Émilien, son beau-frère, qui arrivoit de Numance, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Il fut insulté à ce sujet par la populace. *Misérables!* s'écria-t-il, *sans mon père Paul-Emile & moi, que seriez-vous devenus? vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs?* Le peuple rentra en lui-même; mais le héros avec son ami Lélius s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de sa campagne de Gayète.

Sa retraite.

Il revient combattre le tribun Carbon.

Il revint combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire passer en loi, que les tribuns pourroient conserver leur autorité, tant qu'il plairoit au peuple, sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée, & les troubles continuant au sujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Métellus, son rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, & dit à ses enfans: *Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit: vous n'en verrez jamais de pareil.* On soupçonne que Scipion fut étranglé

624.

Sa mort.

ou empoiſonné. Quelques auteurs ont accuſé d'un crime ſi noir, non-ſeulement Sempronia ſa femme, dont il n'étoit pas aimé, mais Caïus Gracchus ſon beau-frère, & même ſa mère Cornélie, l'un & l'autre ſi reſpectables, que le ſoupçon paroît révoltant.

629. Caïus Gracchus est élu tribun.

Caïus Gracchus, auſſi vertueux, auſſi zélé, & plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ſes vaſtes deſſeins, ſe livra aux affaires publiques. Malgré les alarmes & les conſeils de Cornélie, il aſpiroit au tribunat: il y parvint. On fit de vains efforts pour l'en éloigner. On l'accuſa; il prouva ſon innocence. Il avoit été proqueſteur en Sardaigne trois ans; il avoit quitté ce poſte ſans congé, parce que ſes adverſaires vouloient l'y retenir au-delà du terme: *J'ai porté*, dit-il, *ma bourſe pleine dans cette province, je l'en ai rapportée vide. D'autres portent dans les provinces des tonneaux de vin d'Italie, & les en rapportent pleins d'argent & d'or.* L'affluence pour ſon élection fut prodigieuſe. Pluſieurs citoyens, faute de place, montèrent ſur les toits, & donnèrent leurs ſuffrages par acclamation. On rendoit juſtice à ſon zèle: on n'en prévoyoit pas les ſuites funeſtes.

Son zèle pour le peuple.

Jamais tribun ne ſe montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers

établissemens, sur-tout des magasins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance; dangereux aliment de l'oisiveté! Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il se fit continuer tribun sans craindre l'exemple de son frère.

Ses lois pour affoiblir le sénat.

Les tribunaux transférés aux chevaliers.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, & qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa : les chevaliers y gagnèrent une nouvelle considération; ils formèrent un ordre entre le sénat & le peuple. Mais la justice devoit-elle se confier aux fermiers de l'état, à des hommes que le commerce & les emplois de finance exposoient plus que les autres aux tentations de l'intérêt? On renouvela aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du peuple comme du sénat. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de cité & de suffrages à tous les alliés de la république en Italie. Ils y aspiroient avec ardeur; & c'étoit un nouveau sujet de dissension.

Politique adroite des sénateurs, qui

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des sénateurs. Ils

mirent en jeu les reſſorts d'une adroite politique. On gagna Livius Druſus, jeune tribun, habile & irréprochable; on lui ſuggéra la manière de l'emporter ſur ſon collègue, non par voie d'oppoſition directe, mais en ſe montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. Des établiſſemens de colonies étoient une ſuite de ſes ſyſtêmes populaires: il fut pris en quelque ſorte dans le piége qu'il avoit tendu. L'abſence diminua encore le nombre de ſes partiſans, tandis que Livius en acquéroit de nouveaux. A ſon retour, il s'apperçut du changement: ſes collègues étoient devenus ſes adverſaires, & l'empêchèrent d'obtenir un troiſième tribunat. Opimius, ſon ennemi mortel, fut nommé conſul. Tout préparoit une cataſtrophe ſanglante. lui oppoſent Livius.

Le peuple aſſemblé devoit prononcer ſur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la nobleſſe. Un des licteurs d'Opimius, paſſant près des amis de Gracchus, s'écria inſolemment: *Faites place, mauvais citoyens*, & fut auſſi-tôt tué. Le conſul porte ſes plaintes au ſénat. On l'autoriſe à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république.* Cette formule l'armoit du pouvoir ſuprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre 632. Le conſul Opimius fait prendre les armes.

les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus ſortit de ſa maiſon, ſans défenſe, malgré les prières & les larmes d'une tendre épouſe : *Après le meurtre de Tibérius*, diſoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Ennemi de la violence, il avoit blâmé l'attentat commis en la perſonne du licteur, attentat qu'on avoit l'injuſtice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne reſpiroient que la vengeance : les effets en devoient être horribles.

Mort de Caïus; maſſacre cruel.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré ſous la conduite de Fulvius, conſulaire, ami du tribun. Il promet l'amniſtie à ceux qui mettront bas les armes; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius & celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un & l'autre. Plus de trois mille de leurs partiſans perdirent la vie dans cette émeute. Le conſul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, & éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de ſang. Triſte fruit des entrepriſes ſéditieuſes que le parti populaire avoit formées, avec une audace qui annonçoit le renverſement des lois!

Les lois des Gracques abrogées; Opimius juſ-

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit ſur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils poſſédoient, des rentes perpé-

tuelles dont le produit seroit distribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent supprimées, & il ne resta au peuple que sa misère, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de Romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comices, un consul, autorisé par le sénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

tifié, & le sénat triomphant.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens & moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression ; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie ; & le sénat en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes & à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, plutôt que le salut de l'état. Les prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

Si les Gracques aspiroient à la tyrannie.

Cornélie avoit toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une

Fin de l'illustre Cornélie leur mère.

conſtance admirable. On crut que l'âge & le malheur lui ôtoient le ſentiment ; » mais ceux » qui penſoient de la ſorte, dit Plutarque, ne » ſentoient pas combien l'éducation, jointe à » des qualités ſupérieures, eſt une puiſſante reſ- » ſource contre le chagrin ; & que, ſi la fortune » l'emporte quelquefois ſur la vertu, elle ne lui » enlève pas les moyens de ſupporter courageuſe- » ment les revers. « Cornélie vécut tranquille dans la ſociété des ſavans, honorée par tout ce qu'il y avoit de reſpectable, modèle d'urbanité & de vertu, en un mot, digne de l'admiration de Rome. Montrant ſes fils à une dame curieuſe de parure, elle avoit dit autrefois : *Voilà mes bijoux ;* expreſſion d'une ame noble, qui fait de ſes devoirs ſon premier plaiſir.

Révolte des eſclaves.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles, les eſclaves ſe révoltèrent en Sicile, & donnèrent le titre de roi à un d'eux, nommé Eunus. La plupart étant des captifs qui avoient porté les armes, qui devoient déteſter les oppreſſeurs de leur patrie & de leurs perſonnes, il n'eſt pas étonnant qu'ils joigniſſent à cette haine une réſolution auſſi ferme que courageuſe. Trois conſuls leur firent la guerre. Elle finit par la priſe d'Enna, où l'on en fit un maſſacre affreux. Quelque temps après, les Romains s'établirent dans

Établiſſement dans la Gaule.

la Gaule tranſalpine. Les Marſeillois, colonie grecque, dont ils étoient alliés depuis quelque temps, les avoient appelés à leur ſecours contre leurs voiſins. Le pays devoit exciter l'ambition de ces avides conquérans, qui ne ſecouroient qu'avec le déſir de ſubjuguer. Ils fondèrent Aix en Provence & Narbonne; ils vainquirent les Allobroges & les Auvergnats (*Arverni*), contre leſquels ils employèrent la perfidie, ainſi que la force des armes. Les Dalmates furent attaqués & vaincus vers le même temps. L'empire romain s'étendoit de toutes parts.

La Dalmatie ſubjuguée.

Mon plan n'embraſſe point ces détails. Il eſt plus utile d'obſerver que le conſul Scaurus, revenant de la Gaule en 638, fit creuſer par ſes ſoldats des canaux dans le Plaiſantin & le Parmeſan, où les débordemens du Pô & d'autres rivières formoient des marais impraticables. Un travail ſi ſalutaire eſt plus louable qu'une conquête.

Marais deſſéchés par des canaux.

Obſervons auſſi un trait particulier de probité, qui peut ſervir de modèle. L'orateur Craſſus, encore très-jeune, accuſoit en juſtice Papirius Carbon, homme conſulaire, grand ennemi des Gracques. Papirius fut trahi par un eſclave, qui enleva ſa caſſette pleine de papiers ſecrets, & la remit entre les mains de l'accuſateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahiſon, n'ouvrit point

Belle action de l'orateur Craſſus.

la caſſette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il la renvoya avec l'eſclave chargé de fers à Papirius. *J'aime mieux*, dit-il, *voir un ennemi criminel ſe ſauver, que de le perdre par un ſi lâche moyen.* L'accuſé n'en fut pas moins convaincu, & s'exila volontairement ou s'empoiſonna.



CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les ſénateurs. — Guerre contre ce prince.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les tréſors de toutes les nations y avoient allumé la ſoif des richeſſes, y avoient éteint les ſentimens d'honneur & de vertu. Il ne faut que lire dans Salluſte la guerre de Jugurtha, pour regarder le ſénat comme un corps preſque vendu à l'injuſtice. La contagion, ſans doute, ne pouvoit avoir infecté tous ſes membres. On en vit, même en des temps plus funeſtes, oppoſer l'exemple des vertus à celui des vices. Mais le mal étoit déja ſi répandu, que les remèdes n'avoient plus de force. Trente-deux ſénateurs furent en vain dégradés par deux cenſeurs. Le nombre des coupables augmenta de jour en jour, avec la violence des paſſions corruptrices.

Corruption affreuſe dans le ſénat.

Le vieux Maſiniſſa, ce fidèle allié des Romains, avoit laiſſé trois fils, qui gouvernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipſa, par la mort des deux autres, ſe trouva maître de tout.

Jugurtha dénoncé à Rome pour ſes crimes.



Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal & Hiempsal, il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, & déja célèbre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, & alla implorer la justice des Romains.

Il corrompt les sénateurs, & se fait absoudre.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit assuré, qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, & leur chef Opimius s'y laissa corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent; mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité de juges avares dont il achetoit la faveur.

Il continue ses entreprises criminelles.

Résolu d'envahir le reste, il reprend bientôt les armes, poursuit Adherbal, & l'assiège dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent, parmi lesquels étoit Scaurus, prince du sénat, personnage consulaire, mais d'une réputation plus imposante que solide.

Scaurus, parlant d'abord en Romain, menace l'usurpateur, & lui ordonne de lever le siège sans délai. La fraude & l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule, & Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses frères, jouit arrogamment de leur dépouille.

642. Commencement de la guerre contre Jugurtha.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice & de vigueur; il résolut de porter la guerre en Numidie. Le consul Calpurnius Pison partit avec Scaurus, qui étoit son lieutenant, hommes avides, & par conséquent disposés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité.

Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, & conclut à sommer Jugurtha de comparoître, pour qu'on jugeât de sa soumission, feinte ou sincère. Le Numide, comptant sur ses trésors & sur la bassesse de ses nombreux partisans, vint à Rome & gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un petit-fils de Masinissa, qui demandoit sa couronne; il partit en s'écriant : *O ville vénale ! tu pe-*

rirois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge & punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commission destinée à poursuivre les traîtres, que ce prince avoit corrompus, exila son propre complice Calpurnius, & d'autres sénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de sévérité ; comme si en punissant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

Métellus continue la guerre de Numidie.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus Posthumius, lâche & imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'étoit relâché sur ces principes d'honneur, qui devroient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide) il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Outre deux cents mille livres pesant d'argent, il devoit livrer tous ses éléphans, & une partie de ses chevaux & de ses armes Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima son courage en lui inspirant de

Jugurtha vaincu, se défend encore.

de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre ; aimant mieux, disoit-il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadême.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéïen de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siège de Numance les regards & l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, ensuite préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt & des conjonctures. Marius, lieutenant du consul, homme dangereux.

Aspirant au consulat, Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il l'accusoit d'une lenteur timide; il se vantoit de pouvoir finir la guerre en une seule campagne, avec la moitié moins de troupes. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer la première dignité de la république. Là, il redoubla ses invectives, & contre Il décrie son général & la noblesse, pour devenir consul.

l'illuſtre Métellus, & contre toute la nobleſſe.
On lui donne le commandement. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé conſul, & chargé de la guerre de Numidie, quoique le ſénat eût aſſigné, pour la troiſième fois, cette province à Métellus en qualité de proconſul. Ainſi triomphoit l'ambition.

Ses invectives contre les nobles. Dans ſes harangues au peuple, avant ſon départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea ſa bile ſur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une inſolente fierté. Le diſcours que lui prête Sallufte eſt l'image de ſon caractère & de ſes ſentimens. On y reconnoît l'ame forte & groſſière d'un ſoldat, qui ne trouve de grandeur que dans les vertus militaires. Ses déclamations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naiſſance qu'il déshonore par ſes actions. » La gloire des » ancêtres, dit-il, eſt un flambeau pour les » deſcendans : elle fait paroître au grand jour » ou leurs vertus ou leurs vices. La nobleſſe » exige comme une dette tous les honneurs, » au lieu de les mériter comme récompenſes. » Qu'ils ſe trompent étrangement, ces orgueil» leux ! Leurs ancêtres leur ont laiſſé en héritage » ce qu'ils pouvoient ; des richeſſes, des images, » l'éclat de leur nom : ils ne leur ont pas laiſſé

» la vertu; ils ne le pouvoient. C'eſt la ſeule » choſe qu'on ne donne, qu'on ne reçoit point, &c. «

Ce reproche ne pouvoit tomber ſur Métellus. Il étoit ſage & vainqueur. Il eſpéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il diſſipa ſans peine des ſoupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le ſurnom de Numidique. Un tribun l'ayant accuſé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ſes comptes, qu'il produiſoit pour ſe juſtifier. *La plus forte preuve de ſon innocence*, diſoient-ils, *c'eſt le témoignage de toute ſa vie.* Une accuſation ainſi terminée valoit elle-même un triomphe.

Métellus rappelé, & cependant honoré à Rome.

647.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahiſon. Sylla, ſon queſteur, qui deviendra bientôt ſon rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre & allié de ce prince. Il lui perſuade enſuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque temps flotté entre la nature & l'intérêt, fait arrêter ſon beau-père, qui venoit ſur ſa parole au rendez-vous d'une conférence, à qui même il avoit

Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahiſon.

promis de livrer Sylla. Le roi numide eſt conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, eſſuie les inſultes de la ſoldateſque, & meurt en priſon, victime de ſa propre ſcélérateſſe, & de la vengeance d'une république corrompue, qui s'aviliſſoit au ſein de la victoire.

Rome s'enrichit encore par cette guerre.

Trois mille ſept cents livres peſant d'or, près de ſix mille livres d'argent, ſans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de ſon royaume. Les Romains s'enrichiſſoient toujours par la guerre, ſi ruineuſe pour les nations modernes. Faut il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du temps où les dépouilles de l'univers ſeront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour ſe les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république; où enfin Rome ſera punie de ſes injuſtices par les crimes de ſes propres enfans. Marius, contre la règle, avoit enrôlé pour l'expédition d'Afrique, tout ce qu'il y avoit de plus vil & de plus indigent dans la populace. De tels ſoldats ne pouvoient avoir des ſentimens de citoyens. Un ſordide intérêt les rendoit capables de tout oſer, de tout entreprendre. Ils coururent ſe ranger ſous

ſes enſeignes. Dès-lors il fut aiſé de prévoir que, ſi des chefs de parti vouloient ſe rendre maîtres de la république, ils ne manqueroient point de ſatellites prêts à ſe vendre à leur ambition.



CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres & des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale.

Invasion des Cimbres & des Teutons. UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres & les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur le Norique (aujourd'hui la Bavière & le Tirol), & ensuite sur la Gaule, où quelques peuples gaulois, s'unirent à eux. Ils avoient franchi la barrière des Pyrénées. Victorieux par-tout, ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome perdit dans une seule journée quatre-vingt mille hommes en 648, sur les bords du Rhône, où deux armées consulaires s'étoient réunies.

Révolution qu'ils devoient faire un jour. Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénètrent déja dans les plus belles contrées de l'Europe, pour y exercer leurs brigandages & y former des établissemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux & par leurs semblables. La barbarie se répandra du nord au

midi, détruira l'empire romain, changera tout, & les mœurs & les opinions & les lois. Rome trembla, comme elle avoit tremblé au temps de l'invasion des Gaulois.

Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les lois ne permettoient point de nommer consul un absent; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux consulats du même homme: on passa sur les règles ordinaires, & Marius, avant son retour d'Afrique, étoit consul pour la seconde fois. Il le fut quatre années de suite jusqu'à la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Son habileté & sa prudence dans cette guerre.

Dans la Gaule où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il assujettit les troupes à la plus sévère discipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort débauché, ayant été tué par un soldat auquel il faisoit violence, le soldat fut récompensé au lieu d'être puni. Marius, assez politique pour profiter de la superstition, conduisoit pompeusement une prétendue prophéteſſe, dont il dictoit les oracles, & qui sembloit mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Défié à un combat singulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie: *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'aller pendre.*

651. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres.

Les Teutons, quoique alors séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude & leur bravoure. Il attendit pour hasarder une bataille qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, il les tailla en pièces près d'Aix en Provence : on fait monter leur perte à deux cents mille hommes tués, & quatre-vingt mille prisonniers. L'année suivante, dans son cinquième consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie, où ils avoient pénétré par le Tirol. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes & femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite ; & que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués : mais ils ne savoient que se battre en furieux, & mourir avec courage. Leur science militaire se réduisoit, autant qu'on en peut juger, à ne point se charger de butin, & à tout détruire pour ôter à l'ennemi tous les moyens de défense. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire ; il partagea l'honneur du triomphe.

Catulus est cependant presque entièrement oublié ; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sacrifiant tout à l'envie de dominer, il obtint un sixième consulat à force d'argent & de bassesses ; il se fit donner un collègue sans mérite, tandis que le grand Métellus étoit sur les rangs ; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, & avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu & du bien public.

Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer.

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : » Que le sénat s'obligeroit par serment » de confirmer tout ce qui seroit statué par le » peuple ; sous peine, pour les sénateurs qui refuseroient le serment, d'être dégradés & con- » damnés à une amende de vingt talens. « Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, & entraîna les sénateurs dans le piège. Métellus, qu'il vouloit perdre, persista seul à refuser. C'étoit s'exposer à un péril imminent. Ses amis le lui représentèrent en vain. Il leur répondit : *S'il n'y avoit jamais de risque à faire le bien, qui voudroit jamais faire le mal ?* Saturninus

Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat.

Exil de Métellus.

l'exila le lendemain, malgré l'opposition de quelques tribuns. On l'exila. *Ou les choses changeront*, dit-il, en partant de Rome, *& le peuple revenu de son erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, & alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* elles changèrent effectivement par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

653. Saturninus puni de ses fureurs.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût consul, fit assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux consuls de pourvoir à la sureté de la république. On prend les armes contre les séditieux. On poursuit Saturninus dans le capitole ; il est massacré, aussi-bien que Glaucia, malgré le désir qu'avoit Marius de les sauver l'un & l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consoloit de l'oppression au sein de la philosophie & de la vertu ; & dont l'exil, selon Velleïus Paterculus, étoit plus glorieux que toutes ses dignités & tous ses triomphes. Avant son arrivée, Marius passa en Asie sous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival, dont le nom seul auroit dû le faire rougir.

Métellus rappelé.

Tout dégénéroit dans la république.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit sur le bord des précipices. On

ne connoissoit plus guère ce généreux patriotisme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchans. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avoit réprimé les concussions des publicains, s'exila volontairement sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant, que bientôt une guerre civile faciliteroit son rappel: *Quel mal vous ai-je fait*, répondit-il, *pour me souhaiter un rétablissement si funeste? puisse ma patrie rougir de mon exil, plutôt que de s'affliger de mon retour!*

Vexations des publicains.

Les publicains, chargés de percevoir les revenus de l'état, dévoroient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, & que leur ordre étoit en possession des tribunaux, ils craignoient peu les recherches & la sévérité de la justice. D'ailleurs, le fruit des rapines, qui leur procuroient la considération avec la fortune, ne faisoit-il pas en quelque sorte un titre d'impunité?

Luxe énorme des grands.

Parmi les principaux magistrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, & ces fantaisies de luxe, qui supposent ou amènent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant,

Fantaisie de l'orateur Crassus.

comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il étoit si amoureux d'une murène apprivoisée, qu'après la mort de ce poisson, il en prit le deuil, & lui érigea un monument. Le sénateur Duronius, tribun du peuple, (car tous ambitionnoient le tribunat,) fit abroger la loi qui modéroit les dépenses de la table : il représenta cette loi comme *la rouille d'une dure & sauvage antiquité.* En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre *sociale* en fut comme le prélude.

662. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aspiroient aux droits de citoyens Romains. C. Gracchus, pour fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, & avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance & par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire tout-à-la-fois les alliés & tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires ; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices sont dominans. Il proposa des lois agraires, des établissemens de colonies, des distributions de blé, pour le soulagement du peuple ; il proposa encore de partager entre les sénateurs & les chevaliers l'administration de la

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

justice, dont ceux-ci abusoient publiquement; & de soumettre au jugement les magistrats qui prévariqueroient dans ce ministère. On dit sans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des sénateurs. Comme les alliés avoient une influence considérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens & de leurs amis, Drusus se les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois passèrent, malgré de vives oppositions; tant il sut manier adroitement les esprits.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avoit un obstacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardoient comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, le tribun eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que personne n'auroit vue sur lui : *Faites plutôt*,

Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens.

Drusus assassiné, malgré sa vertu.

répondit-il, *que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.*

Guerre sociale. Révolte des alliés.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline & la science militaire des Romains, & que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses & les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, sur le plan de celle dont il veulent secouer le joug. Ils se donnent des consuls, des préteurs & d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompeius Strabon, père du fameux Pompée. Après la première campagne, ils envoient demander justice ; & représentent qu'ils ont eu assez de part aux succès de Rome, pour en partager les avantages. Le sénat répond avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnoissant leur faute ; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se bat dès-lors avec plus d'acharnement, & les succès varient de part & d'autre.

La politique romaine désarme une partie des alliés.

Il fallut que la politique romaine joignît l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis contre l'usage, & avoir accordé politi-

quement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se rallentit tout-à-coup. Chaque peuple se détachoit de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ses prétentions. Les Samnites & les Lucaniens s'obstinèrent seuls à ne point quitter les armes.

liés en les faisant citoyens.

On trouva d'abord le secret de rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages; on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernières. Ils y consentirent; soit qu'ils ne prévissent pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffît pour les satisfaire.

664.

On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes.

Toutes les lois de Drusus avoient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leur juridiction. Il fit passer en loi, que chaque tribu nommeroit chaque année quinze citoyens, parmi lesquels on choisiroit les juges des causes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit plus supporter de frein. Asellion, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les usures & les violences des créan-

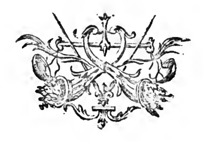
Les chevaliers dépouillés des tribunaux.

Crime atroce impuni.

ciers, fut aſſaſſiné dans le temps qu'il faiſoit un ſacrifice, ſans que le ſénat pût découvrir les auteurs d'un crime ſi atroce & ſi éclatant.

Victimes humaines défendues.

L'uſage d'immoler des victimes humaines, avoit eu lieu en certaines conjonctures. On venoit récemment de le proſcrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les paſſions furieuſes immoler & les citoyens & la république.



NEUVIÈME

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 665, jusqu'en 724.

CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla commencent la guerre civile.

La guerre sociale conduit aux guerres civiles.

De la guerre sociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verser un sang que la nature & les lois devoient rendre cher; les factions s'étoient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de ministres de sa fureur? Marius & Sylla donnèrent ce funeste exemple. Nous avons fait connoître le premier; l'autre mérite davantage d'être connu.

Sylla, distingué par sa noblesse & par ses talens.

Il étoit de l'illustre famille Cornélia, descendant de Cornélius Rufinus, que les censeurs chassèrent du sénat, l'an de Rome 477, parce

qu'il possédoit plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit cultivés par la littérature & la politesse, animés par l'ambition & par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractère, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation & la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses, dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment seriez-vous honnête homme, vous à qui votre père n'a rien laissé, & qui êtes maintenant si riche?* Après la guerre de Numidie, l'argent & l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le spectacle d'un combat de cent lions contre des hommes ; spectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, & qui contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partisans. Ses exploits dans la guerre sociale, où il éclipsa Marius, augmentèrent l'attachement pour sa personne. Sa générosité, son indulgence lui attachèrent sur-tout les soldats. Il s'en faisoit chérir aux dépens de la discipline. Albinus qui commandoit sous lui, ayant été tué dans une sédition militaire : *Les troupes*, dit-il froidement, *expieront cette faute quand elles*

Il s'élève aux premières dignités.

rencontreront l'ennemi. Il devint conful, & fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le fuccès de l'expédition de Numidie; & quoique vieux, pefant & infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à fon rival, il s'unit avec Sulpitius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours efcorté de fatellites, qu'il appeloit imprudemment fon *anti-fénat.* Après un combat où les deux confuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit paffer en loi, que les alliés, nouvellement admis au nombre des citoyens, feroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles felon les dernières conventions. Il devint ainfi maître des fuffrages. Il propofa enfuite de nommer Marius, alors fimple particulier, général de l'armée contre Mithridate; & il n'eut aucune peine à l'obtenir.

665. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpitius.

Sylla s'étoit rendu à fon camp. Réfolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de fes foldats, il marche vers Rome, où plufieurs de fes partifans avoient été maffacrés. Il y entre l'épée à la main; il menace de mettre le feu aux maifons, fi l'on fait de la réfiftance.

Sylla entre à Rome l'épée à la main.

Marius & Sulpitius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir & empêche tout désordre. Il fait casser les lois du tribun ; il rétablit l'ancienne règle, de ne proposer aucune loi que le sénat n'eût approuvée ; il substitue même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'instabilité, où le plus fort devoit imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Changemens qu'il y fait.

Décret de proscription.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius & son fils, Sulpitius, & neuf de leurs principaux partisans. Q. Scévola, savant & vertueux citoyen, lui résiste courageusement. » Ni » vos soldats, ni vos menaces, dit-il, ne m'obli- » geront de déshonorer ma vieillesse, en dé- » clarant ennemi de Rome celui par qui Rome » & l'Italie ont été sauvées. « Mais les autres sénateurs se montrent faciles & complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpitius, portée à Rome, devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il se cachoit. Un soldat qui devoit être son bourreau, n'osa frapper ce grand général, & les Minturnois favorisèrent son évasion en Afrique. Le commandant de cette province

Marius sur les ruines de Carthage.

lui ayant envoyé ordre d'en ſortir, il répondit fièrement à l'officier qui faiſoit la commiſſion : *Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des viciſſitudes de la fortune ! Il ſe retira enſuite dans une île, où avec ſon fils il attendit quelque révolution en ſa faveur.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partiſan de Marius, fut nommé conſul. Sylla y conſentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ſes intérêts. Il témoigna même être charmé, de ce que le peuple uſoit de la liberté qu'il diſoit lui avoir rendue. Cette modération ne déſarma point la haine. Le nouveau conſul, quoique ſon parent, le fit d'abord accuſer par un tribun, & l'obligea ainſi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate ; car les pourſuites ceſſoient contre un citoyen employé au ſervice de la république. Après ſon départ, Cinna ſe donne carrière. Il renouvelle la loi de Sulpitius par rapport aux alliés. L'autre conſul, Octavius s'y oppoſe ; on en vient aux armes, la place publique regorge de ſang. L'ennemi de Sylla eſt chaſſé de Rome, privé du conſulat, & on lui donne pour ſucceſſeur Mérula, prêtre de Jupiter.

666.
Cinna, conſul, ſe déclare contre Sylla, & ſe fait chaſſer.

Cinna ſe retire chez les alliés, qui trouvoient

Marius &

Cinna assiègent Rome, & massacrent leurs ennemis.

leur avantage dans les troubles de Rome. Ils prennent les armes en sa faveur ; & avec les Romains mécontens, ils forment bientôt une armée des plus nombreuses. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux assiègent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius & les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis ; & ce massacre s'exécute.

Idée générale des malheurs de Rome.

Qu'on imagine une ville prise d'assaut par des barbares ; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues ; les richesses ou la puissance devenues un titre de proscription ; la soif du sang irritée par le carnage même ; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant à l'âge de plus de soixante & dix ans, les cruautés de Cinna : c'est le spectacle que présente Rome.

Illustres proscrits.

Parmi les victimes de la proscription, furent ce même Catulus, qui avoit eu tant de part aux victoires sur les Cimbres & les Teutons ;

Antoine, cet orateur célèbre dont Cicéron faifoit tant d'éloges, fans prévoir qu'il périroit comme lui; Craffus, illuftre fénateur, qui vit maffacrer un de fes fils, & prévint le coup de fes meurtriers en fe tuant. Mérula, grand-prêtre de Jupiter, fe fit ouvrir les veines dans le temple de ce dieu; il voulut mourir fur fon fiège pontifical, où perfonne n'ofa depuis s'affeoir dans l'efpace de près de quatre-vingts ans. *

Frère qui a tué fon frère.

Je rapporterai un feul fait propre à caractérifer les guerres civiles. Dans une action, deux frères fe battirent fans fe connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, & fe tua lui-même fur le bûcher de fon frère, pour mêler fes cendres aux fiennes.

Mort de Marius dans fon feptième confulat.

A la fin de cette année de maffacres, Cinna & Marius s'emparèrent du confulat; ils ne daignèrent pas même fe faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du

* En 742, Augufte ajouta cette dignité à fes autres titres. La fuperftition la rendoit précieufe pour la sûreté de fa perfonne; car on regardoit comme un augure des plus funeftes la mort d'un prêtre de Jupiter (*flamen dialis*) pendant qu'il étoit en exercice.

victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, & il y trouva une mort digne de lui.

L'ambition le rendit malheureux.

Monstre de scélératesse & de cruauté, s'il sauva Rome, ce ne fut que pour la perdre. Les lettres qu'il affectoit tant de mépriser, auroient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentoit à la poursuite d'une chimère de bonheur; que sept consulats n'étoient qu'un foible remède aux agitations d'une ame livrée au crime; & qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas son exemple: il réfuteroit leurs invectives.

Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

Selon Valère-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assassiner l'illustre pontife Scévola. La blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable?* lui demanda quelqu'un: *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer.* Ce récit paroît absurde; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce & en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

IL est temps de suivre Sylla dans ses expéditions, & de connoître le fameux ennemi auquel il faisoit la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux souverains, protégeoit les uns, pour dompter les autres, & se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. Issu des anciens monarques de Perse, il étoit le seizième de sa race qui possédoit le royaume de Pont. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, & son ambition ne connoissoit point de bornes. Trois cents mille hommes de pied & quarante mille chevaux, sans compter les auxiliaires, lui formoient une

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

armée à laquelle il ne manquoit, pour devenir la terreur de Rome, que la discipline romaine.

Ses conquêtes en Asie & en Grèce.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, & la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Asie. Oppius & Manius, deux généraux qui tombèrent entre ses mains, furent chargés d'opprobres cruels. Il fit verser de l'or fondu dans la gorge du dernier, après l'avoir forcé de déclarer publiquement que son avarice étoit la cause de la guerre.

Massacre des Romains.

Les Athéniens se livrent à lui.

Enfin Mithridate envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate qu'il servoit alors. Il le rendit maître de la ville, & la gouverna en tyran : digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire se réduisoit à des disputes de mots.

667.

Sylla se rend maître d'A-

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla,

comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grèce, & résolut de prendre Athènes & le Pirée tout à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, (car il prodiguoit l'argent aux soldats pour les attacher à son parti) il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit point douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes*. Les Athéniens railloient de leur côté, quoique environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés ou plutôt ceux d'Aristion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon & de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *heureux & glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles : je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut & livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se laissa fléchir ; il *pardonna aux vivans en considération des morts :* ce fut son expression. Tant la gloire des anciens héros d'Athènes, & des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore du respect dans l'abjection de cette fameuse république ! Archélaüs, l'un des meilleurs généraux

thènes, & l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits.

de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte deux grandes victoires.

Deux victoires complètes remportées ensuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, & affrontant le danger: *Il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçoit avec son collègue Carbon, une tyrannie atroce. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il détestoit la trahison. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cappadocien, l'esclave ou l'ami*

Belles paroles de Sylla.

d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne ; & à un général romain, à Sylla, tu oses parler de trahison ! Il finit par prescrire les conditions, auxquelles Mithridate pourroit obtenir la paix: » Qu'il abandonnât toutes ses con-
» quêtes, & se renfermât dans le royaume de
» ses pères ; qu'il rendît les prisonniers, & les
» esclaves fugitifs ; qu'il payât aux Romains deux
» mille talens, & leur livrât soixante & dix
» vaisseaux de guerre. « Archélaüs promit tout, sans l'aveu de Mithridate.

Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même : ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, passèrent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus, ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer Mithridate. Mais il fut tué par son propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avoit déposé, & qui ne respectoit aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement ; il commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitoit les troupes par le pillage & la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seroient pas long-temps soumises.

Fimbria suc-

Alors Mithridate ayant demandé à Sylla une

combe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

entrevue, se soumet aux conditions déja proposées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria, son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, & se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire assassiner le général. Il avoit les talens & la méchanceté de Marius.

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, selon Plutarque, à vingt mille talens. Il distribua par-tout ses légions; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour, outre le logement & la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. » On vit alors pour la première fois, dit » Salluste, une armée romaine prendre le » goût du vin & des femmes, le goût des » statues, des tableaux, des vases ciselés; en » dépouiller les particuliers, les villes & les » temples; piller enfin le sacré & le pro- » fane. « Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite sans doute de reproches, pour avoir énervé la discipline, autant peut-on l'admirer d'avoir suspendu son

ressentiment, d'avoir négligé ses intérêts personnels, pour finir la guerre contre Mithridate. » Il crut devoir abattre l'ennemi, dit Paterculus, » avant de se venger du citoyen. « Mais la cruelle vengeance souillera bientôt sa gloire ; & l'adversaire de Marius en sera pour un temps l'imitateur.

Un dérangement universel dans les finances de l'état, dans les fortunes particulières, causé par la défiance & par les alarmes des Romains, sur-tout par la perte de l'Asie, où ils avoient une infinité d'établissemens ; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse ; des altérations de monnoie, qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les désordres de Rome après la mort de Marius. Désordres dans Rome.

Cinna & Carbon toujours consuls avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castricius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon ; *& moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot assez semblable de Solon à Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

Pififtrate : il exprime les fentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaifon de la vertu.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. -- Ses proscriptions. -- Sa dictature & sa mort.

PLUS de deux cents mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissoient, & il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion & un renard*, disoit Carbon en parlant de ce général; *je crains plus le renard que le lion.* Céthégus, Verrès, Pompée, déja distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire, se rangèrent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis: *Je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton père*, *ton frère*, *tes proches*, *indignement égorgés*, *& dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, & la commission fut remplie avec succès.

670. Retour de Sylla.

On se jette dans son parti.

Le consul Norbanus est défait dans une bataille, où périssent sept mille hommes de son

Il remporte plusieurs grandes victoires.

côté. L'année suivante, le jeune Marius, * consul, après avoir fait massacrer un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pièces. Selon les Mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, & fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-temps avec une égale valeur ?

Téléfinus défait.

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites & les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomptables ennemis du nom romain continuoient opiniâtrément la guerre *sociale*. Ils avoient pour chef Téléfinus, général aussi habile que vaillant. Ils ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Téléfinus resta mort sur le champ de bataille.

Cruauté perfide envers les vaincus.

Sylla fit cruellement massacrer six mille hommes, qui avoient mis bas les armes, & auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles devoit produire bien d'autres horreurs.

Il proscrit tous ses ennemis.

Dans l'histoire des barbaries humaines, il est peu d'exemples d'atrocités comparables à celles

* Les uns le disent petit-fils, les autres, fils adoptif du fameux Marius.

des proſcriptions de Sylla. Quelqu'un lui diſant : » Nous ne demandons pas grace pour ceux que » vous êtes réſolu de faire mourir ; mais du » moins tirez d'inquiétude ceux que vous voulez » ſauver : « *Je ne ſais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.—Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liſte de quatre-vingt proſcrits, dont les premiers étoient Carbon & Marius, actuellement conſuls ; le ſur-lendemain, une autre liſte de deux cents vingt, & une autre pareille le jour ſuivant. Enfin le tyran déclara qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis.

Leur donner aſyle étoit un crime capital, quelque liaiſon de parenté qu'on eût avec eux. L'eſclave fut invité par des récompenſes à tuer ſon maître, le fils même à tuer ſon père : la tête d'un proſcrit étoit payée deux talens. On confiſquoit les biens ; on puniſſoit juſqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés comme infâmes, à ne poſſéder aucune charge. Rome, les provinces, ſe changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont pluſieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'eſt ma terre qui me proſcrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paiſible, éloigné de toute affaire.

La cruauté pouſſée aux derniers excès.

Catilina se signale dans la proscription.

Il suffiroit de dire que Catilina, le bourreau de son propre frère & de son beau-frère, fut le principal ministre de la fureur. Après avoir présenté à Sylla dans la place publique la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort des deux consuls, Marius & Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste (Palestrine), où il s'étoit retiré, convint avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, & ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnoissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissoit aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes & des massacres.

672.

Sylla, dictateur perpétuel.

La république n'existoit plus ; un seul étoit maître de tout : l'épée faisoit son titre & le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de temps, pour réparer les maux de l'état ; il s'offrit à remplir cette charge, si on vouloit la lui confier. C'étoit

se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Sylla, que les conjonctures avoient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre & les violences; il rendit au sénat les tribunaux; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre & les proscriptions y avoient occasionnés; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoit été questeur, & au consulat, qu'après avoir exercé la préture; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes lois; il restreignit la puissance tribunitienne, en défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, & qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvoit guère tenter les ambitieux. Comment auroient-ils renoncé aux premières charges de la république?

Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes; quatre-vingt-dix sénateurs, & plus de deux mille six cents chevaliers, par les proscriptions; qu'après avoir

674.

Il abdique courageusement la dictature.

élevé sa puissance sur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût & osât abdiquer la dictature. Il le fit ; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place, sans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi & élevé au rang de citoyens dix mille esclaves, il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats : il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans ; eux seuls étoient en possession des emplois civils & militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer, & la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.*

Ce qui pouvoit le rassurer dans le péril.

Les plaisirs & la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, & travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portoit en

Il meurt de ses débauches l'année suivante.

ſubſtance que *perſonne n'avoit fait tant de bien à ſes amis, ni tant de mal à ſes ennemis.* Il avoit pris le ſurnom d'*heureux*, ſoit qu'il crût la fortune attachée à ſa perſonne, ſoit qu'il voulût le faire croire. Mais s'il fut heureux dans ſes entrepriſes, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les paſſions. Un ſiècle plutôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque ſorte, d'être méchant; & il ne devint oppreſſeur que pour ſe venger de l'oppreſſion d'un ſcélérat. Tel eſt l'empire des circonſtances ſur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de ſageſſe.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit aſſervir la république. Ainſi les factions devoient ſe multiplier de jour en jour. Le conſul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, ſon collégue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, ſi le ſénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au ſortir de charge, ſe crut dégagé de ſa promeſſe; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un ſecond conſulat l'épée à la main.

676.
Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition.

Il est vaincu, & meurt de chagrin,

Repoussé, vaincu par Catulus & par Pompée, il passa en Sardaigne où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.



CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Espagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices & des factions; après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'esprit de ces barbares. Une biche apprivoisée, par laquelle il se disoit instruit miraculeusement des choses qu'il découvroit par sa prudence, n'étoit pas un instrument trop grossier pour tromper leur superstition; mais à cette ressource il en joignit de plus efficaces, la sagesse du gouvernement & les victoires.

Sertorius soutent encore en Espagne le parti de Marius.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagêmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage,

Ses talens & ses victoires.

l'admiration & la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontens se réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appeloit *le sénat romain*. En effet, il auroit eu quelque raison de dire, comme dans Corneille: *Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.*

678. Il résiste à Pompée & à Métellus.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats de se joindre à cet illustre général. Pompée & Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il méprisoit même le premier; & l'ayant battu dans une action: *C'est un enfant*, dit-il, *que je renverrai à ses parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talens & vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin. Cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère; une conspiration se forma autour de lui.

680. Perpenna le fait assassiner.

Perpenna en étoit le chef, & le fit lâchement égorger dans un festin.

Peu de temps avant sa mort, Sertorius reçut une ambassade de Mithridate, qui lui offroit des secours & lui demandoit la restitution de l'Asie. Il répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Asie-mineure qu'ils possédoient légitimement, jamais il ne souffriroit que ce prince les en dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandissment de la republique, & non m'agrandir de ses pertes.* Quel Romain! Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate.

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu & pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvoit découvrir ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, & ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits: il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cents soixante & seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, mal- Pompée finit la guerre. Sa vanité.

gré ses succès, & qui voulut toujours être sans égal.

Il eut les honneurs du triomphe.

Quoique simple chevalier, il fut honoré du triomphe. En 672, il avoit déja eu cet honneur après une expédition en Afrique. Sylla refusant alors d'y consentir : *Pensez donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant*. Ces paroles hardies arrachèrent le consentement du dictateur.

Révolte & guerre des esclaves gladiateurs.

Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déja vaincue par leurs vices & leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avoient appris combien le joug des Romains étoit abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, qui gémissoient dans la servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante & dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites ; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse & aguerrie. On fit marcher les deux consuls & un

Spartacus, leur général, remporte des victoires.

préteur pour le combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pièces par les Romains.

Déja il menaçoit Rome, il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, & la termina heureusement, après avoir rétabli la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur ; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança long-temps. Les esclaves furent battus, & leur chef, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

682. Crassus le défait.

Cinq mille fuyards se rallient ; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves, mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage ; il éblouissoit la multitude, en exagérant ses services ; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout puissant ;

Pompée s'attribue l'honneur de la victoire.

Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus.

il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collégue & son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, & distribuer aux pauvres du blé pour trois mois : ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

686.

La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif.

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoient les mers, pilloient jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce & répandoient la famine. Les Ciliciens s'étoient livrés à ce genre de brigandage : ils y avoient acquis des richesses, de la puissance, au point de former une république, tandis que les Romains s'acharnoient les uns sur les autres. Pompée seul paroît capable de les vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats & de matelots qu'il voudroit; de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de comptes à rendre; & de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa

puissance devoit s'étendre sur toute la Méditerranée, & jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission étoit pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse modestie. La loi passa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaisseaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, & six mille talens attiques. Avec de pareils moyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choses en apparence, & surprendre l'admiration sans la mériter.

Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance, c'est qu'il craignoit le soupçon de tyrannie. Il en devint plus puissant, comme il l'espéroit sans doute, & la guerre d'Asie lui ouvrit un autre théâtre. Il dissipe les pirates.



CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée.

Mithridate avoit recommencé la guerre, & aguerri ses troupes.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre ; car sa haine implacable pour les Romains ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever cet héritage au peuple ambitieux qui vouloit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique ; il y substitua les armes & la discipline des Romains ; enfin il avoit formé des soldats, & il étoit grand capitaine.

679.

Lucullus envoyé contre ce prince.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta & Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des lettres & des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls & les conversations, dans le trajet

trajet de Rome en Asie. Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers & à la licence des troupes; il sauva son collégue, battu par Mithridate; il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, où périt presque toute son armée, quoique extrêmement nombreuse; il le chassa de la Bithynie, & ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs & ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

Conduite & succès de ce général.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Mais Tigrane, dont la domination s'étendoit jusqu'en Syrie, où les Séleucides avoient tout perdu par leur foiblesse, Tigrane, dis-je, avec des troupes innombrables & de grands trésors, n'avoit qu'un sot orgueil & une aveugle témérité. Lucullus passe l'Euphrate & le Tigre sans peine; parce qu'on ne le croyoit pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier: *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux*. En effet, il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut suivie de la

684.

Il défait Tigrane, roi d'Arménie.

prise de Tigranocerte. L'année suivante, il passa le mont Taurus. Tigrane & Mithridate étoient réunis : il les attaqua & les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains; mais ils manquoient de vertus, non moins nécessaires pour assurer le succès des entreprises.

La mutinerie de ses troupes occasionne des revers.

Lucullus, avec des qualités sublimes, n'avoit pas le talent de se faire aimer. Officiers & soldats souffroient d'autant plus impatiemment sa hauteur, sa sévérité pour le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se portoient davantage à la licence. On savoit que ses envieux déclamoient à Rome contre lui, & l'accusoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt & d'ambition. Enfin les troupes se mutinèrent plusieurs fois. Tigrane & Mithridate, profitant des conjonctures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Tiagrius, fut entièrement défaite; & Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressoit de réparer ces malheurs.

687.

La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'étoit une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Vainqueur des pirates, il se trouvoit en Asie : ses partisans saisirent avec zèle l'occasion. Le tribun Manilius proposa de rappeler Lucullus, & d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre

Mithridate & Tigrane, en lui laiſſant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître abſolu de la mer & de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais Céſar, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-deſſus des lois; Cicéron alors préteur, qui avoit beſoin de l'amitié de Pompée; d'autres perſonnages illuſtres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, ſoutinrent la loi de Manilius. Le peuple ſuivit ſon penchant, ſans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

Pompée diſſimule ſon ambition en hypocrite.

On voit ici combien les ſoupleſſes de l'ambition ſont quelquefois baſſes & groſſières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le ſuccès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit ſa joie d'une apparence de douleur. » Ne jouirai-je » donc jamais du repos, diſoit-il? ne pourrai-je » vivre dans la retraite avec une épouſe chérie? » Heureux les hommes qui paſſent des jours » tranquilles au ſein de l'obſcurité! « Cette hypocriſie choqua même ſes amis, mais le vulgaire en fut vraiſemblablement la dupe. Les apparences le trompent ſi aiſément!

Il déprime

Si Pompée avoit été digne de ſa fortune, il

Les exploits de Lucullus.

auroit du moins respecté le mérite & les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, & ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci, blessé des propos injurieux de son rival, lui reprochoit avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déja vaincus, & de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer; semblable à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Leurs reproches mutuels.

Retraite de Lucullus.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consacrée à l'étude & au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence & le luxe, qui, après les conquêtes d'Asie, devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir, un jour qu'il mangeoit seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire: *Ne savois-tu pas*, lui dit-il en se fâchant, *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus?* Voilà

Sa magnificence.

un des plus grands hommes de la république métamorphosé, pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Mithridate, affoibli par tant de revers, abandonné de ses alliés, que l'artifice ou la terreur fit passer du côté de Rome, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit, & gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie, & de suivre les traces d'Annibal; lorsque Pharnace, un de ses fils, excita contre lui une révolte. Le roi, assiégé dans un château, craignant d'être livré aux Romains, essaya inutilement de finir ses jours par le poison, & se fit tuer par un esclave fidèle. On dit qu'il s'étoit accoutumé aux antidotes dès sa jeunesse, de manière que le poison ne pouvoit lui ôter la vie. Ses cruelles défiances, à l'égard de sa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la trahison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de quarante ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, & Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense d'un parricide. Le Pont fut réuni à la province de Bithynie.

Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie.

Perfidie de son fils, récompensée par les Romains.

Pompée, au lieu de poursuivre Mithridate,

Expéditions

de Pompée en Asie.

s'étoit jeté ſur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres inteſtines. Tigrane l'avoit poſſédée dix-huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, ſurnommé l'Aſiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduiſit la Syrie en province romaine, ſans aucune réſiſtance. Il paſſa en Judée : il ſe déclara en faveur d'Hyrcan, contre Ariſtobule ſon frère, qui lui diſputoit la couronne ; il força le temple de Jéruſalem, emmena priſonnier Ariſtobule, rendit à Hyrcan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir diſtribué à ſes troupes des ſommes immenſes, qu'Appien fait monter à ſeize mille talens. Chaque fantaſſin eut quinze cents drachmes. C'eſt ainſi que les généraux achetoient des partiſans & des ſoldats, aux dépens de la république.

Il enrichit ſes ſoldats & ſes partiſans.

Pompée permet tout à ſes amis

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe & le faſte, dont les exemples étoient ſi communs ; mais il donnoit à ſes amis toute licence, il abandonnoit les peuples à leur avarice & à leurs vexations. Démétrius, ſon affranchi, ayant des richeſſes ſans bornes, étaloit l'inſolence d'un eſclave parvenu au plus haut degré de

pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme, dont les amis, les esclaves même se permettent tout, sous la sauve-garde de sa puissance?



CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Craſſus & Céſar.

Conjuration de Catilina.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût enſevelie ſous ſes ruines, par la ſcélérateſſe d'une partie de ſes citoyens. Sergius Catilina, d'une naiſſance illuſtre, génie fougueux que nulle entrepriſe n'effrayoit, capable cependant d'une diſſimulation artificieuſe ; abymé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la reſſource du déſeſpoir, forma le projet d'exterminer les ſénateurs, & de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité ſouveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaiſirs, promeſſes, eſpérances, il les employa pour parvenir à ſon but. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux, la nobleſſe ruinée & inſatiable, le peuple aveugle & volage, entroient en foule dans ſon parti, chacun au gré de ſes paſſions particulières. Il falloit un grand génie pour ſauver la république : la gloire en étoit réſervée à Cicéron.

690.
Le complot

Cet orateur admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumières & les

vertus, ſi la vanité n'en avoit un peu obſcurci l'éclat, briguoit la dignité de conſul, lorſque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conſpirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant mépriſé d'elle, après lui avoir ſacrifié tous ſes biens, il ſe flatta de regagner ſes faveurs en lui révélant la conſpiration, & lui annonçant les richeſſes qu'il en eſpéroit. Une femme infidèle à ſon mari, ne pouvoit rougir de l'être à un amant diſgracié. Fulvie parla, Cicéron fut inſtruit du ſecret. Il s'en ſervit habilement pour obtenir le conſulat, malgré les intrigues de la nobleſſe, qui mépriſoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, ſon compétiteur; on lui donna pour collègue Antonius, dont l'indolence étoit propre à lui laiſſer toute la gloire du gouvernement.

découverte à Cicéron.

Il parvient au conſulat.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, preſſe l'exécution de ſes deſſeins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville; pour aſſaſſiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du ſénat, & en particulier Cicéron; pour s'emparer du capitole; pour renouveler & ſurpaſſer même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit ſur la république, & rien n'échappoit à ſa prudence. Les lois ne permettoient pas d'arrêter les accuſés avant la

Il prévient l'effet de la conjuration.

conviction. Cet abus de la liberté civile, en des temps si dangereux, étoit peut-être le plus grand obstacle à son zèle. Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina ose néanmoins encore paroître ; mais confondu en plein sénat par l'éloquence de l'orateur, il sort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves nécessaires pour dissiper les doutes du peuple. C'étoient des lettres de Catilina & de ses principaux complices, Lentulus, Cethégus, Statilius, Gabinius. Ceux-ci, arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, sont exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule ; on l'attaque, il se défend avec fureur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, & y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina vaincu & tué.

Loi agraire de Rullus.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commissaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité presque sans bornes. De

pareilles lois, en un siècle où la probité devenoit si rare & l'ambition si violente, ne tendoient qu'au bouleversement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produisant des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune; le peuple auroit eu de nouveaux tyrans, la république des maîtres. Rullus se proposoit lui-même de dominer, & son zèle apparent du bien public étoit un masque pour couvrir l'intérêt particulier.

Un patricien qui le surpassoit infiniment, soit par l'éclat de la naissance, soit par le mérite des talens, Jules-César, gendre de Cinna, formoit en silence de plus vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le peignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius?* César s'enfuit alors. Il cultiva son génie; il fit bientôt connoître son grand caractère. Allant à Rhodes étudier l'art oratoire, il fut pris par des pirates. Il osa les braver jusques aux menaces les plus fières, en attendant une grosse somme qu'il avoit promise pour sa rançon. A peine sorti de leurs mains, il rassembla

Commencemens de César.

quelques vaiſſeaux, les pourſuivit, les prit à ſon tour, & les fit mourir ſur la croix, comme il les en avoit menacés. Dès qu'il entra dans la carrière de l'ambition, à l'âge de trente-ſept ans, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence & d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuiſa ſon patrimoine en profuſions, en ſpectacles. Ses dettes furent énormes; mais il étoit sûr de les acquitter, s'il parvenoit à la puiſſance. Il acheta impunément les dignités; il ranima les reſtes du parti de Marius.

Son ambition ſoutenue par de grands moyens.

Traits qui dévoilent ſon caractère.

Toute ſon ame ſe portoit aux honneurs & à la gloire. Liſant un jour la vie d'Alexandre: *Hélas!* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, & moi je n'ai rien fait encore de mémorable!* Une autre fois, traverſant une petite bourgade des Alpes, & entendant quelqu'un de ſa ſuite demander d'un ton moqueur, ſi l'on briguoit auſſi les charges en cet endroit, il répondit: *J'aimerois mieux être ici le premier, que le ſecond à Rome.* De ſemblables traits peignent le fond d'un caractère.

693. Il réconcilie adroitement Pompée & Craſſus pour s'appuyer de leur crédit.

Mais Pompée, de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement & aux ſuccès, ne vouloit ſouffrir ni ſupérieur ni égal. Il avoit étalé dans un triomphe magnifique tout ce qui

pouvoit éblouir le peuple, & effacer en quelque forte la gloire des autres généraux : la liste de ses conquêtes étoit prodigieuse, & les dépouilles ne l'étoient pas moins. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foiblesse d'ame, plutôt que par sagesse de conduite, il avoit licencié ses troupes en arrivant ; & il s'étoit flatté de rester, sans leur secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottoit entre eux dans le sénat. César, après avoir commandé en Espagne, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, & ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire de l'autre un ennemi, exécuta un nouveau plan de politique, dont lui seul étoit capable. Il les réconcilia ; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit. Caton, si célèbre par sa vertu stoïque poussée au-delà des bornes, prévit que le triumvirat entraîneroit nécessairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudissoit à une réconciliation qui sembloit éteindre la discorde.

Triumvirat.

Caton en prévoit les suites.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée & de Crassus, qu'il proposa

César fait passer une loi agraire plus

fage que les précédentes.

une loi agraire, pour attacher davantage le peuple à son parti. Cette loi n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle se bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on devoit distribuer à vingt mille pauvres citoyens, ayant au moins trois enfans. Elle étoit faite de manière à éloigner tout soupçon de tyrannie. Cependant Caton, le consul Bibulus, & la plupart des sénateurs, s'y opposèrent. On eut recours au peuple. Pompée & Crassus se déclarèrent hautement pour la loi. Bibulus fut chassé de l'assemblée avec outrage; le sénat réduit au silence ne fit plus d'opposition. Depuis ce jour l'autorité du consulat fut toute entre les mains d'un seul: son collègue n'osa plus paroître. Cicéron dit plaisamment que c'étoit le consulat, non de César & de Bibulus, mais de Jules & de César.

Sa politique pour s'assurer de Pompée, & pour se défaire de Cicéron.

César, avec une adresse infinie, approchoit toujours de son but. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Il fait passer une loi par laquelle on oblige les sénateurs & les magistrats de prêter serment, qu'ils ne proposeront jamais rien contre ce que les assemblées populaires ont décidé sous son consulat. Craignant le zèle & l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mortel

de l'orateur, & qui, de race patricienne, s'étoit fait adopter dans une famille plébéienne pour devenir tribun du peuple; vrai scélérat, accusé tout récemment d'avoir profané les mystères de la *Bonne déesse*, & d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin, il obtient pour cinq ans le gouvernement des Gaules, (Cisalpine & Transalpine) & quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins. Caton dit alors: *Nous venons de nous donner un roi, & nous l'avons établi avec ses gardes dans notre citadelle.*

695.
Clodius opprime Cicéron.

Bientôt après, Clodius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron, dupe jusqu'alors des artifices du triumvirat. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, & la nécessité des conjonctures justifioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractère trahit son génie. Abbatu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, & n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte; Ce même Pompée qui, le comblant de

louanges artificieuſes, diſoit peu auparavant : *J'ai ſervi la république, mais il l'a ſauvée.* Cicéron prévint le décret de ſon exil, ſortit de Rome, ſe retira en Grèce. Sa douleur exceſſive, ſes plaintes amères contre ſes meilleurs amis, ſont une preuve que la philoſophie, dont il ſe paroît avec complaiſance, étoit moins dans ſon ame que dans ſes diſcours.

Il éloigne auſſi Caton.

Clodius venoit auſſi d'éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne ceſſoit de combattre les vices & la tyrannie. Il lui fit donner la commiſſion de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendoit que le royaume appartenoit aux Romains. Le tribun, ennemi perſonnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Celui-ci s'empoiſonna avant l'arrivée de Caton.

Royaumes légués à la république.

Ptolémée Alexandre, roi d'Egypte, chaſſé par les Alexandrins, avoit légué à la république, non-ſeulement Chypre, mais l'Egypte même. Il donnoit ce qu'il avoit perdu : c'étoit probablement pour ſe venger d'un uſurpateur. Par quel motif, trois autres ſouverains avoient-ils de même légués leurs états ! *Coutume fort ſingulière*, dit Rollin, *& qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit !* Diſons plutôt qu'elle fut le fruit ou des manéges de Rome,

Rome, ou de la terreur du nom romain. Ces tyrans des rois & des peuples écrasoient tout par leurs vexations comme par leurs armes. Et l'on veut que des legs de royaumes aient été un hommage à leurs vertus !

696.

Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir.

Pompée s'apperçut enfin de ses erreurs. Clodius cessa de le ménager ; & la première campagne de César dans la Gaule parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit si lâchement abandonné. L'orateur fut comblé d'honneurs à son retour ; il traversa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir excessivement étendu. Par de telles commissions, on s'accoutumoit à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, & on les accoutumoit à en faire leur fortune particulière.

697.

Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs.

Comme les triumvirs avoient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée & Crassus obtinrent le consulat, & des gouvernemens considérables ; le premier eut celui de l'Espagne ; le second, celui de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce ; tous deux

pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, & à exiger des rois & des peuples alliés de Rome, autant d'argent & de secours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc disposer absolument de tout.

700. Crassus défait, & tué par les Parthes.

Pompée règnoit presque à Rome, & se garda bien de s'éloigner : il se contenta d'envoyer en Espagne ses lieutenans, comme un souverain envoie ses officiers dans les provinces. Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors ; qui disoit qu'un citoyens n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée ; qui, sans doute, étoit pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie où il espéroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, sans aucun autre motif de guerre que leurs richesses. Mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc & à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, & Crassus tué avec son fils. Il avoit tenu la balance entre César & Pompée : sa mort devoit rompre l'équilibre, & faire éclater

la discorde. On ne voyoit à Rôme que factions, que désordres de toute espèce. Tout s'y vendoit publiquement ; la violence accompagnoit la brigue ; c'étoit à force d'argent qu'on s'assuroit les suffrages ; c'étoit avec l'épée qu'on attaquoit ses rivaux. Les lois étoient foulées aux pieds ; les partis immoloient tout à l'intérêt personnel. Milon tua Clodius, & ce meurtre fut un signal de combats & d'incendies au centre de la ville. Meurtre de Clodius.

Les partisans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'est ce qu'il ambitionnoit secrettement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant sous le joug des lois, proposa de l'élire seul consul ; parce que, du moins, il resteroit comptable de sa conduite. La chose étoit sans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut seul consul. On lui accorda de nouvelles troupes, & mille talens de revenu pour l'entretien de son armée ; on lui continua le gouvernement d'Espagne, avec la permission d'y envoyer des lieutenans. Avant la fin de son consulat, il se choisit un collègue. Feinte modération qui éblouit les sénateurs ! 701. Pompée, seul consul.

Deux lois nouvelles qu'il publia contre la violence & la brigue, auroient été bonnes si elles avoient pu s'exécuter. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Clodius, malgré Il viole ses lois.

l'éloquence de Cicéron son ami & son défenseur. C'étoit une suite de la première loi ; mais Pompée lui-même viola publiquement la seconde, en sauvant par son crédit Métellus Scipion, accusé de brigue, & prêt à être condamné. Quand la force & l'intérêt dominent, la volonté de celui qui peut tout est proprement l'unique loi.

Procès de Milon.

Le procès de Milon fournit même une preuve du désordre le plus violent. Une multitude furieuse menaça dès le commencement ses défenseurs. Pompée fit prendre les armes, & environna de gardes le *forum* pour contenir le peuple. Cet appareil militaire, inouï jusqu'alors, un nouveau tumulte, les cris des partisans de Clodius, intimidèrent Cicéron. Son plaidoyer fut foible, en comparaison de celui qu'il écrivit après le jugement. Milon fut condamné, & le méritoit. Il prévint la sentence en s'exilant à Marseille. Cicéron lui ayant envoyé ce chef-d'œuvre d'éloquence : *Quel bonheur*, dit-il après l'avoir lu, *qu'il n'ait pas été réellement prononcé ! Je ne mangerois pas des figues si excellentes.* Milon n'avoit jamais démenti sa fermeté. Son caractère, soutenu dans l'exil, fait un contraste frappant avec celui de Cicéron.



CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, prince Germain usurpateur d'une partie du pays des Séquanois; subjugué les Belges, les plus redoutables des Gaulois; réduit en province romaine toute la Gaule, & porté la terreur de ses armes deux fois au-delà du Rhin, deux fois jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places de prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur & par ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, en les armant les uns contre les autres, & ne négligeant aucun moyen d'étendre & d'assurer ses conquêtes. Succès de César dans la Gaule, depuis l'an de Rome 696.

Peu s'en fallut cependant qu'un illustre auvergnat, Vercingétorix, ne lui enlevât rapidement tout le fruit de ses exploits. En l'absence 702. Ses victoires sur Vercingétorix.

du général romain, qui avoit coutume de passer l'hiver au-delà des Alpes, se forma une ligue formidable de presque tous les Gaulois pour s'affranchir d'un joug odieux. Vercingétorix en fut le chef, & se montra digne de l'être. César accourt avec une diligence incroyable; surmonte toutes les difficultés, répare tous les malheurs; il s'empare de Bourges (*Avaricum*) que défendoit une armée entière; à la nouvelle d'une défection des Eduens, il lève le siège de Gergovia en Auvergne (peut-être Clermont); il passe la Loire à gué devant les ennemis; il défait ensuite Vercingétorix, & le réduit à se renfermer dans Alise, place très-forte, située sur une montagne du pays qu'on appelle aujourd'hui l'Auxois, en Bourgogne. C'est au siège d'Alise que se déploie tout le génie de César. Il fait des travaux prodigieux; il met en fuite une armée de deux cents cinquante mille hommes qui assiége son camp; il force les assiégés à se rendre après sept mois de résistance, si opiniâtre, qu'on avoit proposé dans leur conseil de guerre de manger les personnes inutiles. Telle fut la septième campagne de César.

Sa conduite pour devenir le maître à Rome.

Intrépide, sobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même tems qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome, il répandoit

l'or à pleines mains, pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures : le consul Emilius lui coûta seul cent cinquante talens. Il enrichissoit ses officiers & ses soldats, qui n'étoient plus ceux de la patrie. Il avoit douze légions, accoutumées à vaincre sous ses ordres, attachées par affection & par intérêt à sa fortune. Enfin il se permettoit tout pour règner, & son génie s'élevoit au-dessus de tous les obstacles.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, ont l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel. Mais le tribun Curion vendu à César, détourna le coup sans paroître d'aucun parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de consentir à se dépouiller le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un & l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. Le ressentiment de César étoit d'autant plus vif, qu'on lui avoit permis, contre les règles, de briguer même le consulat sans venir à Rome, & sans quitter sa province. Il offrit cependant d'abdiquer, Brouillerie ouverte entre César & Pompée.

pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, moins habile & moins clairvoyant, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.* Julie sa femme, étant morte, nulle espèce de lien ne l'attachoit plus à son beau-père; tout l'excitoit à le traiter en ennemi.

Ce dernier, par une confiance aveugle, rejete tout accommodement.

Après quelques négociations, Pompée, par ses refus d'accommodement, rendit inévitable la guerre civile. De son côté, étoient les consuls & le sénat; de l'autre; le peuple, & une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fût jamais. Là, il y avoit plus d'apparences de justice; ici, plus d'habileté, de courage & de ressources. La justice même, quand elle seroit sans nuages, se trouveroit bien foible en pareilles circonstances.

704.

César passe le Rubicon; Rome est consternée.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. La plupart de ses légions étoient encore dans la Gaule transalpine; & c'étoit probablement l'effet de sa profonde politique: d'un côté, il inspiroit par-là une

aveugle confiance à ses ennemis; de l'autre, il se ménageoit les moyens de détruire les forces de Pompée en Espagne. Cependant, selon le récit de Plutarque, il hésite au bord de cette rivière, dont le passage est une hostilité manifeste. *Si je ne passe point*, dit-il, *je suis perdu; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée !* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie: *Le sort en est jeté.* Il passe le Rubicon, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte;* c'est-à-dire, que la ville est en danger, & que les citoyens doivent tous prendre les armes.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si actif & si redoutable. Il ne trouve presque par-tout que des déserteurs qui se joignent à ses troupes. Pompée abandonne la ville & l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public, & en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Marseille, dont il avoit commencé le siége, & que ses lieutenans n'avoient pu prendre, lui ouvre ses portes dès qu'il reparoît. Nommé dictateur, contre les règles, par le préteur Emilius Lépidus, élu ensuite consul par les comices, il poursuit en Epire son rival, lui offrant toujours la paix, poussant toujours vive-

705.
Guerre civile. Bataille de Pharsale.

ment la guerre. Pompée, maître de la mer & supérieur en forces, perdit une occasion de vaincre. César décampa, l'attira en Thessalie, y remporta une victoire décisive à Pharsale. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline & le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroissoit certaine, & ils en partageoient d'avance les fruits. Leur impatience, irritée par les fatigues de la guerre & par l'attrait des plaisirs de Rome, contribua beaucoup à précipiter le général, qui devoit prudemment éviter cette bataille. César avoit recommandé à ses vétérans de les frapper au visage : il prévoyoit que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impression sur eux, que le desir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique. Quinze mille morts, vingt-quatre mille prisonniers, tandis qu'il ne perdit que deux cents soldats & trente centurions ; c'est de quoi étonner dans une victoire de César lui-même, sur-tout contre un ennemi tel que Pompée.

Modération du vainqueur.

Il jeta au feu les papiers de son rival, sans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des*

crimes, que d'être obligé de les punir. Il soupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts; & du moins il s'efforça de réparer par sa clémence les maux qu'on l'avoit, disoit-il, contraint de faire.

Ce fameux Pompée, si long-temps le maître de la république, & en quelque sorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au hasard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulète, détrôné par les Alexandrins : il se flattoit d'éprouver la reconnoissance du jeune Ptolémée, fils & successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse si peu d'amis ! César le poursuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison & un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation & de la douleur.

La cour d'Egypte fait assassiner Pompée.

Cléopâtre, sœur & femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur père. Elle soutenoit ce droit par les armes. César voulut terminer le différend au nom du peuple romain; & la beauté

César donne l'Egypte à Cléopâtre.

de Cléopâtre lui inspira des sentimens, qui le rendoient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent & le roi & le ministre. César y courut les plus grands dangers; la littérature y fit une perte irréparable, puisque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

Guerre d'Alexandrie.

Sa victoire sur Pharnace.

Ayant mis Cléopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate & roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. La promptitude de cette expédition justifie les trois mots célèbres dont il orna ses trophées: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

706.

Il revient à Rome, où il est le maître.

Consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du collège des tribuns, autorisé à faire la paix & la guerre comme il le jugeroit à propos; deux ans après le passage du Rubicon, il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter, à l'exemple de Sylla, par le sang des citoyens, il s'empressa de pardonner; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domptés. Pendant son séjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, Scipion, Caton, avec les fils de Pompée, &

d'autres républicains, avoient rassemblé des forces en Afrique. Caton refusa le commandement, parce qu'il étoit dû à Scipion, en qualité de consulaire. Ils avoient pour allié Juba, roi de Mauritanie. Ils se préparoient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvoit vaincre César?

Guerre d'Afrique.

Ayant passé la mer, dépourvu d'abord de munitions & de subsistances, il donna bientôt de nouvelles preuves de sa supériorité. Il vouloit combattre; les ennemis devoient éviter le combat. Après plusieurs mois d'inquiétudes, il les attira enfin sous les murs de Thaspe qu'il assiégeoit; il les défit, & n'eut que des succès rapides. Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revivre le sénat de Rome & la liberté. Ses espérances s'évanouissent enfin. Il voit le découragement répandu par-tout; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, & avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, essayant la pointe de son épée, il dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse la blessure; il la r'ouvre

Caton se tue.

lui-même, & expire. Céſar, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puiſque tu m'as envié la gloire de te conſerver la vie.* Sauver un tel ennemi, eût été en effet plus glorieux que de le vaincre. Rien ne réſiſta plus en Afrique. Juba déſeſpéré ſe donna la mort; Scipion périt; les fils de Pompée ſe ſauvèrent en Eſpagne.

Ce vertueux romain manque de prudence.

Si Caton n'avoit pas été enthouſiaſte dans la vertu, & qu'au lieu de heurter avec rudeſſe les mœurs de ſon ſiècle, il eût cherché par des moyens praticables à en corriger les déſordres, ſon patriotiſme & ſa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron eſt juſte : en ſe conduiſant *comme dans la république de Platon, & non dans la lie de Romulus*, ſa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuſe. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvoit plus ſe gouverner par les anciens principes républicains. Il falloit donc les plier aux circonſtances & aux beſoins. Caton ſe rendit reſpectable, en obſervant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant trop les faire obſerver. La ſageſſe doit-elle tenter l'impoſſible ?

Sa vertu outrée.

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton,

ces excès de singularité, qui annoncent presque toujours moins de raison que d'enthousiasme. Il affectoit souvent de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux. Fort attaché à sa femme Marcia, dont il avoit eu plusieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortensius, & la reprit après la mort de ce Romain. Un soufflet qu'il avoit reçu, ne lui paroissoit point une offense, parce que l'injure, selon ses principes, ne pouvoit parvenir jusqu'à lui. Honorons en lui le grand homme, le vertueux citoyen, le martyr de la liberté & des lois; mais avouons que la vertu plus tempérée mérite davantage l'amour des mortels.



CHAPITRE VIII.

César devient maître de la république. — Sa mort.

708. Honneurs excessifs prodigués à César. LES honneurs prodigués à César, après son retour, prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires ; on prolongea sa dictature pour dix ans, & ensuite pour toute sa vie ; on lui donna, sous le titre de *réformateur des mœurs*, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageoient auparavant ; on déclara sa personne sacrée & inviolable ; on mit sa statue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège : *A César demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes, qui eurent pour objet les Gaules, l'Egypte, Pharnace & Juba. Il y étala des vases d'or & d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions. Ses profusions aux soldats & au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaisir conduisoit à l'esclavage. Vingt-deux mille tables, servies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs

mœurs étoient ſi avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honte de combattre avec les gladiateurs.

La douceur de Céſar, ſon application au gouvernement & la ſageſſe de ſes lois, étoient les meilleurs moyens de colorer ſes entrepriſes ambitieuſes. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenſes; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, & à deux pour les conſulaires. Il rétablit l'ordre, & fait de bonnes lois.

En qualité de ſouverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, ſoit par ignorance, ſoit par intérêt, y avoient mis une étrange confuſion. L'année étoit de douze mois lunaires: on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on faiſoit ou l'on omettoit l'intercalation, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le temps des magiſtratures. Ainſi tout ordre étoit renverſé. Soſigène, aſtronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, & Céſar établit l'année ſolaire de trois cents ſoixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter ſoixante-ſept jours. Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confuſion.

Ce bel ouvrage fût censuré.

Un ouvrage si digne d'éloges, fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes & les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine constellation devoit se lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *& par l'ordre de César.* Cet orateur sacrifioit tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice ?

César dictateur perpétuel, après la bataille de Munda.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Espagne, César y accourut, & porta le dernier coup à la liberté par sa victoire de Munda. Il avoit, disoit-il, combattu ailleurs pour la victoire ; mais à Munda il combattit pour sa personne ; tant il essuya de périls avant d'être victorieux. *N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfans ?* dit-il plusieurs fois à ses soldats, au milieu de la mêlée. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel & empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs & les esprits. Il renvoya même ses gardes ; il fit relever toutes les statues de Pompée ; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses ; il prodigua les bienfaits même à plusieurs de ses

ennemis ; il remplit le fénat de fes créatures ; mais il l'avilit, en y ajoutant fix cents fénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour fon ambition des inftrumens néceffaires. Le titre militaire d'*imperator*, (empereur) conféré auparavant par les foldats comme purement honorifique, ne fubfiftoit plus après le triomphe des généraux qui l'avoient reçu : il deviendra bientôt un titre de fouveraineté.

Quelques zélés républicains abhorroient une puiffance deftructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil ou par imprudence. Un jour que le fénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne fe leva point de fon tribunal. Cette marque de mépris offenfa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, fon collègue dans le confulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit Céfar : mais fon intention étoit de fonder les fentimens du public ; & l'on fut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, fi déteſté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup fur les hommes. Céfar jouiffoit de l'autorité fuprême & abfolue ; qu'avoit-il befoin de ce titre, qui n'étoit propre qu'à foulever les efprits ? 709. Il irrite les républicains.

Une confpiration fe forma d'abord. Caffius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus, Confpiration de Caffius & de Brutus.

descendant du premier consul, gendre & imitateur de Caton ; que César aimoit comme son fils ; qu'il avoit comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie ; & dont il s'étoit fait un ami, sans pouvoir dompter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on; *tu n'es plus le même.* L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Courage de Porcia.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'apperçut que son mari étoit vivement agité, & lui cachoit quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens même, elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette action courageuse & obtint la confidence qu'elle souhaitoit. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !* L'ame de Caton respiroit dans une femme, que la philosophie avoit élevée au-dessus des hommes de son siècle. Cependant le jour de l'exécution du complot, elle ne fut pas maîtresse de ses sens. Agitée d'une violente inquiétude, troublée au moindre bruit, elle envoya

message sur message pour savoir des nouvelles de son époux. Enfin elle tomba en défaillance; on la crut morte, on courut en avertir Brutus. Il sentit la plus vive émotion, mais ne quitta point sa place. La femme peut le disputer à l'homme en courage, sans pouvoir vaincre une sensibilité qui, dans le courage même, fait éclater souvent la foiblesse.

On devoit assassiner le dictateur en plein sénat; lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les prétendus oracles rapportés dans toutes les histoires, le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée. Mais s'imaginant, comme ses flatteurs le lui disoient, que sa conservation intéressoit la république, & qu'on n'oseroit pas attenter sur sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie: *Et toi aussi, mon fils Brutus!* Il cesse alors de se défendre; & se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros étoit alors âgé de cinquante-cinq ans. César est assassiné.

Selon les maximes & les lois de la république, quiconque vouloit usurper la souveraine puissance, Réflexions sur ce meurtre.

étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, César sembloit donc être condamné : un meurtre suppléoit à l'impuissance de la justice. Mais si Rome ne pouvoit plus demeurer libre; s'il falloit nécessairement qu'elle subît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs & les principes, soutiens de la liberté, étoient détruits; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes & le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie; César ne méritoit-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César.

Cicéron, qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit trop connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César. *Ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent*. Couper les racines de la tyrannie étoit impossible alors : elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer. Parmi les conjurés même, peut-être

auroit-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique : il deviendra l'auteur & la victime de la fortune d'Auguste.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcourent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de la consternation & des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitole. Le consul Marc-Antoine, & Lépidus, général de la cavalerie, se montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire, à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur ambition. Le sénat s'assemble. On délibère si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorsqu'Antoine présente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats & les gouverneurs seroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres passeroit pour usurpateur & tyran ; qu'il en résulteroit une funeste anarchie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, & en même temps on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvoit rétablir le calme. Il

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple.

Délibération imprudente du sénat.

Fausse paix.

falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, & l'exécuta au gré de son intérêt.

Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César.

Cependant les esprits se rapprochèrent en apparence. Les conjurés descendirent du capitole ; Antoine & Lépidus les reçurent en citoyens : mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les dissensions. Il fit lire le testament de César : plusieurs de ses meurtriers y étoient nommés avec honneur, & le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus ; il déploya sa robe ensanglantée ; il montra les blessures qu'il avoit reçues de ses assassins : car le cadavre étoit exposé pour les obsèques. L'impression fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome. Le consul,

Il trompe le sénat.

pour gagner ensuite le sénat, affectant un zèle républicain, proposa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Espagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, & préconisa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius. --- Triumvirat. — Bataille de Philippe, où le parti républicain est détruit.

Octavius, adopté par César, se déclare son héritier.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scène, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie sœur de César, & si célèbre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur, son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement, qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption & à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, & se déclara l'héritier de César. Antoine qui dominoit, ne lui étoit point favorable. Il ne laissa pas de tendre à son but, avec une politique également ferme & adroite. Ce consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le testament : moyen infaillible de s'attacher

le peuple, & de l'irriter contre un homme, qui, en offenſant le fils, paroiſſoit ingrat envers le père, & injuſte envers la nation.

Brouillerie ouverte entre Antoine & Octavius.

Antoine & Octavius ſe réconcilièrent, ſe brouillèrent pluſieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de Céſar : celui-là ſembloit auſſi le ſouhaiter, parce que la multitude le ſouhaitoit; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles, produiſirent enfin une guerre. Pluſieurs membres du ſénat en furent charmés, dans l'eſpérance qu'ils ſe détruiroient mutuellement. Cicéron, moins ſage que ceux qui reſtèrent neutres, embraſſa le parti d'Octavius, ſe déchaîna contre Antoine, & s'attira ce reproche de Brutus, qu'*il cherchoit moins la liberté de ſa patrie, qu'un bon maître pour lui-même.* Ennemi perſonnel de l'un, ſéduit par les flatteries & la feinte confiance de l'autre, il ſatisfaiſoit ſa haine & ſa vanité, croyant peut-être ſervir uniquement la patrie. On peut ſe tromper ſoi-même, juſqu'à ne pas diſtinguer les motifs de ſes actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Cicéron prend le parti du dernier.

Quel étoit le caractère de cet orateur?

Le portrait que Monteſquieu a tracé de cet illuſtre orateur, expliquera le ſecret de ſes démarches. » Je crois, dit-il, que ſi Caton s'étoit » réſervé pour la république, il auroit donné » aux choſes un tout autre tour. Cicéron, avec

» des parties admirables pour un second rôle, » étoit incapable du premier; il avoit un beau » génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu: chez » Caton, c'étoit la gloire. Cicéron se voyoit » toujours le premier: Caton s'oublioit toujours. » Celui-ci vouloit sauver la république pour » elle-même, celui-là pour s'en vanter. «

Tant de sensibilité à la vaine gloire, est certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques sont fort suspectes de passion; & n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Les petits motifs entraînent à de grandes fautes.

Le gouvernement de la Gaule cisalpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, & vouloit s'y maintenir. Antoine fait marcher des légions, se met à leur tête. Octavius avoit déja une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet,

Il fait prodiguer les honneurs à Octavius.

sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une statue, & lui permet de prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois. Cicéron n'avoit déja que trop souvent sacrifié les lois à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine vaincu se joint à Lépidus.

Déja Antoine assiégeoit Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment le siège, & s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux nouveaux consuls, Hirtius & Pansa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu & tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général; & Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

710.

Octavius forme avec eux un triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit temps de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant proposé en vain de lui donner le consulat, dans l'espérance d'être son

collègue ; & cette proposition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique & l'audace du dictateur même. Il employa tout, argent & promesses, pour s'attacher les soldats, qui devenoient les arbitres du gouvernement ; il marcha vers Rome à la tête d'une armée ; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans ; il unit ses intérêts à ceux d'Antoine & de Lépidus ; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le dévoroit. Le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple ; car depuis long-temps les plus forts étoient les maîtres des suffrages. Décimus, abandonné de ses troupes, arrêté, assassiné, fut comme une première victime d'une fureur insatiable de sang.

Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César.

Brutus & Cassius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, & l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine & de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le sénat, fut aussi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent

de partager entre eux le pouvoir ſuprême pour cinq ans ; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius & Antoine feroient la guerre aux conjurés ; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proſcription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainſi devoient ſe renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de Céſar. Mais Céſar avoit été poignardé malgré ſa clémence : les triumvirs ne l'oublioient point.

Ils veulent exterminer leurs ennemis.

Horrible proſcription.

Il ſeroit impoſſible de peindre l'atrocité de cette proſcription. Les tyrans commencent par ſacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches & de leurs amis ; Lépidus, celle de ſon frère ; Antoine, celle de ſon oncle ; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien ſecondé. On défend, ſous peine de mort, de ſecourir ou de cacher aucun des proſcrits ; on promet récompenſe à quiconque les tuera, & même le droit de citoyens aux eſclaves aſſaſſins de leurs maîtres. Au milieu du carnage & des trahiſons, quelques eſclaves ſe déguisèrent pour mourir à la place de leurs maîtres, quelques femmes donnèrent des preuves héroïques de fidélité ; mais le crime fit de Rome une boucherie. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que ſon éloquence

avoit ſauvé, Antoine triompha de joie : Fulvie, femme du triumvir & veuve de Clodius, goûta le plaiſir affreux de percer avec un poinçon la langue de cet illuſtre orateur. Trois cents ſénateurs & plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richeſſes étoient un crime pour ceux que l'on n'avoit nulle raiſon de haïr. Cependant les biens confiſqués ne ſuffiſant pas encore, on mit une taxe ſur les mères, les filles, les parens des proſcrits. Enfin, c'eſt ici une de ces ſcènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les paſſions, ſurpaſſer entre eux la rage des tigres. Et qui étoient les tyrans de la république ? Un jeune fourbe, dont le grand talent étoit de tromper un général crapuleux, dont le génie s'abrutiſſoit continuellement dans les plus viles débauches ; un autre général, dont on n'auroit jamais parlé, ſi le haſard ne l'avoit élevé aux honneurs en dépit de la nature. Combien Céſar méritoit d'être admiré & regretté, ſi l'on compare ſa conduite avec celle des nouveaux oppreſſeurs de Rome !

Après tant de maſſacres & de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues paſsèrent en Macédoine, où Brutus & Caſſius ſe réunirent. Le ſecond arrivoit

Octavius & Antoine marchent contre Brutus & Caſſius.

de Syrie, & venoit de fouler les asiatiques, pour soutenir les dépenses de la guerre. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses, que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part & d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, & animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition, l'avarice ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre ; ils murmuroient, ils désertoient ; leur impatience décida les officiers & les généraux.

711. Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action, autant que hardi dans le cabinet, ne se montra point, sous prétexte de maladie, réelle ou feinte. Brutus mit en déroute ses légions. Mais, tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça & dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur

Mort de Cassius & de Brutus.

leur camp. Celle des triumvirs eſt expoſée à manquer de tout. Brutus alors ſe règle ſur le plan de Caſſius. Le ſuccès en eût été infaillible, ſi la mutinerie des ſoldats ne l'avoit contraint de haſarder une ſeconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aîle que commandoit Octavius; & croyant la liberté anéantie, il ſe tua d'un coup d'épée, à l'exemple de ſon collègue.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Caſſius, d'un caractère violent & impérieux, fut ſoupçonné d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre Céſar. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité & de juſtice, reſpectant juſques dans ſes ennemis la qualité de citoyen, ſe livra trop à cet enthouſiaſme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit foiblement, de peur d'aller au-delà des bornes; tantôt, mais rarement, il crut la violence permiſe pour l'intérêt de ſa cauſe. Avant la ſeconde bataille de Philippes, il promit à ſes ſoldats le pillage de Theſſalonique & de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'obſerve Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout. Depuis long-

Fautes de ces deux Romains.

temps on n'avoit des soldats qu'à ce prix : on achetoit leurs services par des gratifications énormes, par des promesses de distributions de terres. Ils s'en faisoient un droit ; leurs sermens tenoient à la seule espérance de voir leur avidité satisfaite. Que devoit-il en résulter ? Le despotisme militaire. Brutus se flattoit en vain de délivrer sa patrie de ce fléau, s'il étoit victorieux. *J'attends l'événement*, écrivoit il à Atticus : *la liberté ou la mort en sera la suite.* Rome étoit-elle donc encore libre sous Pompée lui même ? Cassius peut-être auroit voulu remplacer César.

Réflexions sur le suicide, alors si commun.

Brutus & Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais il ne faut pas attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains. » Il est » certain, dit le célèbre Montesquieu, que les » hommes sont devenus moins libres, moins » courageux, moins portés aux grandes entre- » prises, qu'ils n'étoient, lorsque, par cette » puissance qu'on prenoit sur soi même, on » pouvoit à tous les instans échapper à toute » autre puissance. « La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide ; & les exemples que nous en voyons aujourd'hui, presque tous occasionnés par le vice & par le

défordre, prouvent affez combien fa divine morale eft néceffaire. Il n'en eft pas moins évident que les Catons & les Brutus n'étoient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raifonnemens fubtils fur cette matière n'affoibliffent point les preuves de fentiment.



CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, & fin de la république.

Nouvelles cruautés d'Octavius.

OCTAVIUS s'abreuva encore de ſang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illuſtres victimes ſubit le ſupplice, entre autres, le ſénateur Favonius, philoſophe, ami de Brutus, mais qui n'avoit point trempé dans le meurtre de Céſar. La plus injuſte tyrannie, ſelon lui, étoit préférable à une guerre civile; maxime trop ſouvent confirmée par l'expérience.

Favonius exécuté.

Profuſions aux ſoldats.

Comme l'intérêt ſeul, l'appât des richeſſes, procuroient des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque ſoldat, outre les récompenſes des officiers. On peut juger quelles extorſions ſouffrirent les peuples. Antoine alla épuiſer l'Aſie, où Brutus & Caſſius avoient laiſſé peu d'argent. *Puiſque vous doublez nos taxes*, lui dit un orateur, *doublez auſſi nos étés & nos automnes, ſans quoi nous ne pourrons vous ſatisfaire.* Mais que peuvent les raiſons contre la force?

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Il étoit probablement d'accord avec elle, & faififfoit un prétexte pour l'attirer auprès de lui. Cette princeffe comparut à Tarfe, où elle fe rendit, non en accufée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par fes charmes un homme infatiable de plaifirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au fein de l'amour; il oublia tout le refte. Octavius, uniquement occupé de fes propres intérêts, & réfolu de règner feul, profita d'une paffion fi aveugle : il fuppléoit par une habileté profonde aux qualités militaires dont il étoit dépourvu. Antoine captivé par Cléopâtre.

C'eft lui qui diftribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promifes en Italie; ou plutôt, il autorifa l'injufte rapacité avec laquelle ils s'emparèrent des meilleurs cantons. Les citoyens paifibles, Virgile entre autres, furent dépouillés de leurs patrimoines pour fatisfaire ces ufurpateurs. On s'inquiétoit peu des murmures que de telles violences devoient exciter : en s'affurant l'affection des troupes, on s'affuroit les moyens d'affermir & d'augmenter la puiffance. Auffi, dès qu'Octavius ceffa de craindre Sextus, fils de Pompée, maître de la Sicile & de la Sardaigne, Terres diftribuées aux foldats.

& dont les flottes causoient les plus vives inquiétudes, il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépidus, homme sans mérite, qui ne s'étoit élevé que par des bassesses. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, & fut content de la traîner dans le mépris & l'obscurité, quoique pontife, jusqu'en 740.

Chute de Lépidus.

Son orgueilleuse bassesse.

Un trait singulier donnera l'idée du personnage. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition, il dressa lui-même, du consentement de ses collègues, un décret qui commençoit ainsi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe, santé & honneur ; aux autres, misère & proscription.*

Mort du jeune Pompée.

Sextus Pompéius, moins par ses talens que par les forces de son parti, s'étoit maintenu long-temps en Sicile, s'étoit même rendu redoutable. Les triumvirs avoient même traité avec lui, tandis qu'il affamoit l'Italie, & que le peuple commençoit à se soulever. Mais à la première occasion de rupture, on reprit les armes. Enfin, le célèbre Agrippa, général d'Octavius, le défit dans une bataille navale. Il se sauva en Asie, où il fut tué par l'ordre d'Antoine, en 718. Celui-ci pouvoit seul disputer l'empire à son collègue : il lui en facilita au contraire l'usurpation, & il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Fulvie, sa femme, également vindicative & courageuse; l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime, (en 713). La réconciliation s'étoit faite; ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. On raconte qu'il perdoit toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avoit de l'humeur, & qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de ce rival: *Car votre génie craint le sien*, lui dit-il; *le vôtre est fier loin de lui, mais sans courage en sa présence*. Si tel fut son motif, on y reconnoît toute la foiblesse de l'esprit humain.

Antoine se rend odieux & méprisable.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, & lui offrirent, dit-on, leur déesse Minerve en mariage: il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition malheureuse contre les Parthes, il se rend odieux & méprisable par de nouveaux excès. Il donne à Cléopâtre le spectacle de son triomphe sur Artabaze, roi d'Arménie; & cette pompe glorieuse est prostituée à l'amusement de sa maîtresse. Octavie, sœur d'Octavius, qu'il avoit épousée,

Sa conduite à l'égard des Athéniens & de Cléopâtre.

719.

& qui méritoit sa tendresse comme son estime, Octavie venoit le joindre ; elle attendoit ses ordres à Athènes : il craint de déplaire à Cléopâtre en la recevant, & lui envoie l'ordre de s'en retourner. Il avoit déja proclamé Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie ; il prodigue les provinces & les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque instant le nom romain. Cléopâtre est déclarée son épouse; Cléopâtre est tout pour lui.

Octavius se déclare son ennemi.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, & l'accuse ensuite devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins & des plaisirs. En répudiant la sage Octavie, il s'étoit privé de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste & les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation. On publioit qu'elle vouloit régner à Rome. C'est à elle qu'Octavius, en qualité de consul, faisoit déclarer la guerre. Avec une adresse infinie, il affectoit de défendre contre un ennemi étranger les droits de la république, en n'agissant que pour la mettre sous le joug.

722. Les deux rivaux se déchirent par des invectives,

avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit voulu suivre Antoine, non par courage de reine, mais par jalousie de femme; il avoit eu la foiblesse d'y consentir, sans égard pour les sages conseils qu'on lui donna; il eut encore pour elle la fatale complaisance de combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, & abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions & de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, ne pouvant plus douter de sa fuite, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte est bientôt soumise. Antoine se tue à Alexandrie: Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqûre d'un aspic, soit par quelque autre poison. Son royaume fut réduit en province.

Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine & de Cléopâtre.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace & de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspiroit dès sa jeunesse. Sa politique égala toujours son ambition. Son intérêt régla ses démarches : il ne se trompa ni

724.

Octavius reste ainsi le maître de la république.

ſur les momens favorables, ni ſur les moyens les plus sûrs ; tantôt courtiſant le ſénat pour l'animer contre Antoine, tantôt s'uniſſant à Antoine pour opprimer le ſénat. Il ſut attacher les troupes à ſon parti, & éloigner adroitement de l'armée, non-ſeulement des eſclaves qui déshonoroient la milice, mais des vétérans qui montroient un eſprit de mutinerie. Son mariage avec Scribonia lui procura une liaiſon paſſagère avec le jeune Pompée dont il avoit alors beſoin. Il la répudia bientôt, quoique dans une groſſeſſe avancée, pour épouſer Livie qu'il aimoit & qui pouvoit lui être plus utile. Nous verrons de quelle manière il affermit ſon empire, en paroiſſant reſpecter les lois. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuſe république fut anéantie. Il n'en reſta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices produits par les richeſſes devoient entraîner la ruine de la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amenèrent les richeſſes. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter, & leur énorme opulence augmentant les beſoins & la misère des autres ; il falloit bien que les principes cédaſſent à la corruption, que la probité diſparût, que l'intérêt ſervît de règle, que les mœurs dépravées infectaſſent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût étouffé par mille paſſions contraires ;

que le luxe, les plaiſirs & la débauche rompiſſent le joug des devoirs ; que l'ambition forçât les obſtacles à main armée; enfin, que le plus fort aſſervît les foibles. Quand on voit le peuple ſéduit par des profuſions ſans bornes, les ſoldats vendus au général qui les enrichit, les magiſtrats appliqués à ſe ſoutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas dépoſer le commandement, lorſque l'autorité des lois les y oblige; on peut hardiment conclure : c'en eſt fait de la liberté.

En une ſeule année (715), plus de ſoixante préteurs parurent, diſparurent ſucceſſivement, comme il plut aux triumvirs. Ils faiſoient de même paſſer rapidement le conſulat d'une tête à l'autre. C'étoit un titre d'honneur, conféré pour ſatisfaire la vanité ou pour payer des ſervices. Une choſe plus monſtrueuſe encore, c'eſt qu'un ſénateur vouloit s'avilir juſqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, & qu'il fallut un décret du ſénat pour empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple ſans rougir ; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien. Abus énormes.



DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

Depuis l'an de Rome 726; avant J. C. 27; jufqu'au règne de Conftantin.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne d'Augufte, jufqu'à la mort d'Agrippa.

Idée du règne d'Augufte.

LA politique rafinée d'Augufte, (c'eft le nom qu'Octavius fe fit donner par le fénat), n'a été jufqu'à préfent que celle d'un méchant homme, qui facrifie tout à la fureur d'établir fon injufte domination. S'il ne change pas de caractère & de principes, du moins il ne fe baignera plus dans le fang humain; il paroîtra même un bon

prince, autant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

» Auguste, dit Montesquieu, établit l'ordre, » c'est-à-dire, une servitude durable : car dans » un état libre où l'on vient d'usurper la souve- » raineté, on appelle règle tout ce qui peut » fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; & » on nomme trouble, dissension, mauvais » gouvernement, tout ce qui peut maintenir » la liberté des sujets. « Mais, puisque les Romains devoient cesser d'être libres ; cet ordre qu'Auguste établit, comparé aux désordres & aux malheurs précédens, efface une partie des taches de sa mémoire. Le temple de Janus fut fermé ; Rome respira paisiblement sous son règne : c'étoit beaucoup après les horreurs des guerres civiles.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté.

A son retour, chargé des dépouilles de l'Egypte, il distribua des sommes immenses à l'armée & au peuple; il donna des fêtes magnifiques, il ajouta aux libéralités funestes, qui depuis long-temps corrompoient la populace, entretenoient la fainéantise & la licence, mais éteignoient tout sentiment de patriotisme, d'honneur & de liberté.

725. Auguste affecte de vouloir abdiquer. N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, & en même temps de se garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il consulte, dit-on, ses deux confidens, Agrippa & Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sureté de sa personne & le bien public doivent l'en dissuader. Auguste se rend à cet avis, qui probablement étoit le sien.

Avis d'Agrippa & de Mécène.

726. Par cette feinte modération, il affermit sa puissance. Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, & donné des preuves d'un sage gouvernement, n'agissant qu'en qualité de consul & comme l'égal de son collègue Agrippa, rapportant tout en apparence au rétablissement de la république; il déclara par un discours étudié, qu'il remettoit la souveraine puissance au sénat. Si ce discours fut tel que le rapporte Dion Cassius, c'est un monument précieux du talent & de l'art d'Auguste. Il y relève la grandeur du sacrifice qu'il fait à l'état; il insiste sur la sincérité d'une démarche si glorieuse; il propose aux sénateurs d'excellens principes de gouvernement; il leur conseille de préférer une règle fixe, quoique imparfaite, à des projets de réforme qui rendent le sort des hommes flottant & précaire; il les avertit

qu'en s'écartant de ces principes, ils le feroient repentir de sa résolution, & replongeroient la république dans les désordres dont il l'a heureusement tirée. Ses mesures étoient bien prises; il comptoit sur un refus. On le supplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer plus tôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétroient ses intentions: toute sa conduite passée les faisoit assez connoître. Mais enfin le consentement & les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir; & il le conserva jusqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté & constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, & lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans

Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement.

Titre d'empereur.

pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le pouvoir qui subjugue les nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre & de paix. Revêtu successivement de la puissance consulaire & proconsulaire ; de la puissance tribunitienne, sans être tribun, (un patricien ne pouvoit l'être ;) de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat, si considérable par l'influence de la religion ; Auguste est le maître de tout, & cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de père de la patrie.

Le sénat & le peuple conservent leurs droits en apparence.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations ; mais il l'affoiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, & par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse & flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats ; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages, & rien ne se décide qu'à son gré.

Mais la liberté n'existe plus en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple & au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existoit plus ! Qu'importe de conserver quelques

traces

traces d'un état libre, si réellement on est soumis au joug d'un despote? qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuser? L'empereur se fit dispenser des lois. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des lois; qui l'eut empêché de s'en dispenser lui-même? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il règna, parce qu'il ne se donna pas pour roi; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénat, de consul, &c. subsistèrent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot en faisant tomber la chose. Dispense des lois.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent, sans doute, fort utiles. Cette ame double savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune: il devoit en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton: *Quiconque*, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen & un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appela par Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes.

plaiſanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son règne paiſible fournit peu d'événemens.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'hiſtoire, parce qu'il fut paiſible, & que d'ailleurs les bons hiſtoriens nous manquent; (car Suétone & Dion Caſſius laiſſent beaucoup à deſirer). La tranquillité ſe rétablit en Eſpagne, par la défaite des Cantabres & des Aſturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, ſe releva & fit la paix. Le courage des Romains, aiguiſé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, ſi l'empereur avoit eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller ſur Rome, & de l'endormir dans les délices de la paix.

732.

Il donne ſa fille en mariage à Agrippa.

Marcellus, ſon neveu & ſon gendre, né du premier lit d'Octavie, deſtiné vraiſemblablement à l'empire, jeune prince de grande eſpérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas ſans chagrin. Auguſte ſentit le beſoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ſes ennemis ſecrets, qui formoient des conſpirations. Il lui donna ſa fille Julie, la veuve de Marcellus, dont il avoit épouſé

la sœur. S'il faut en croire les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouser la fille d'Auguste.

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla visiter les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite, & rendit les prisonniers qui restoient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toute la puissance romaine, entre les mains d'un seul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux ; mais, dans sa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

Il va en Asie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

Auguste, à son retour, vit le sénat & le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses lois, il rejeta ce vil serment : *Si les lois sont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les*

A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse.

obſerver ; ſi elles ſont mauvaiſes, le ſerment ne feroit que du mal. Il ſavoit que le pouvoir légiſlatif étoit aſſez fort avec le pouvoir militaire.

Ses lois pour réprimer les vices sont mal obſervées, par ſa faute.

Différentes lois qu'il publia ou renouvela en ce temps, contre le célibat, l'adultère, le divorce ſans cauſe légitime, le luxe des tables, occaſionnèrent cependant des murmures, & produiſirent peu de bien; ſoit qu'il en deſirât foiblement l'exécution, ſoit que la dépravation univerſelle fournît un prétexte de les mépriſer. Que peuvent les lois contre le torrent des vices ? En ſatisfaiſant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain & des ſpectacles; en lui accordant ſans ceſſe des jeux & des diſtributions de blé, Auguſte ſe montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour ſon intérêt perſonnel. C'étoit le moyen d'effacer le ſouvenir de l'ancienne liberté, & le ſentiment de la ſervitude préſente.

Il corrompt le peuple.

Pilade & Bathille, hiſtrions qui font oublier le gouvernement.

Pilade & Bathille, hiſtrions célèbres, fixoient l'attention de ces Romains, autrefois ſi ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été chaſſé pour une inſolence, rappelé enſuite parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur: *Céſar, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi & de Bathille.* Ces paroles ſignifioient beaucoup, & le ſens ne pouvoit en échapper à un politique ſi profond.

Il eſt ſingulier qu'après avoir contribué à l'avi- liſſement du ſénat, Auguſte ait entrepris de lui rendre ſon premier luſtre. L'unique moyen pour cela, étoit de diminuer le nombre des ſénateurs, & d'exclure ceux que leur naiſſance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à ſix cents; la réforme ſe fit avec beaucoup de prudence & d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales. Réforme du ſénat, ſuivie de cabales.

L'empereur, toujours couvert d'une cuiraſſe ſous ſa robe, quand il paroiſſoit en public, s'étoit muni d'une autre défenſe, en s'aſſociant à la puiſſance tribunitienne Agrippa, ce héros ſi reſpecté, & en le déſignant ſon ſucceſſeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les ſénateurs proposèrent de le garder tour-à-tour. Le juriſconſulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaiſanterie: *Je ſuis dormeur, ne comptez pas ſur moi.* Il y eut des mécontens punis de mort. On ignore s'ils étoient coupables, ou ſeulement ſuſpects: ce qui paroît certain, c'eſt que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de juſtice. Précautions d'Auguſte pour ſa sûreté. Mot hardi de Labéon. Mécontens punis de mort.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit Danger.

du gouvernement militaire. lieu de lois fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conſpirations, aux ſoulèvemens, que malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, & que les anciens ſentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuſes. Si Auguſte échappe à tous les périls, ce n'eſt pas moins l'effet de ſon adreſſe que de ſa puiſſance. Nous verrons combien le deſpotiſme ſera funeſte à la plupart de ſes ſucceſſeurs.



CHAPITRE II.

Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois & littérature.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus & Lucius, étoient déja les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, & incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa, malgré lui, son choix sur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avoit eu de Tibérius Néro, son premier mari : il l'obligea de répudier une fille d'Agrippa, une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignoit tout sentiment d'honnêteté.

742. Mort d'Agrippa.

Tibère devient le gendre d'Auguste.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin, & de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables

Guerre de Germanie.

couvroient leur pays, que l'induſtrie a fertiliſé, dont elle a même changé le climat. Auguſte paſſa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la ſûreté de cette province. Il y laiſſa Druſus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, & y fit quatre campagnes glorieuſes. Une mort prématurée arrêta le cours de ſes victoires. Excellent général, bon citoyen, Druſus mourut dans ſa trente & unième année. Tibère venoit de ſe ſignaler auſſi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir & s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendoient que l'occaſion de recommencer la guerre.

Druſus y meurt.

Tibère y a des ſuccès.

Auguſte refuſe le triomphe.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguſte. Comme chefs de toutes les armées, les empereurs, avec les princes de leur maiſon, eurent droit à un honneur, qui avoit excité l'émulation d'un ſi grand nombre de généraux. Il le refuſa. Sa politique conſiſtoit en partie, à éviter toute apparence de faſte: moins il ſe montroit le maître, plus il l'étoit sûrement. Le temple de Janus, qui juſqu'au règne d'Auguſte n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troiſième fois ſous ce règne. On jouit d'environ douze années

Le temple

de paix ; phénomène remarquable dans l'hiſtoire des nations. de Janus fermé.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguſte, en voici un où reſpire ſa défiance. Les eſclaves ne pouvoient être mis à la queſtion, pour dépoſer contre leurs maîtres. N'oſant abolir cette loi, & craignant qu'elle ne fût contraire à ſa ſûreté, il l'éluda d'une manière odieuſe : il ordonna que dans les crimes de trahiſon, les eſclaves de l'accuſé pourroient être vendus au prince ou à la république, & qu'alors leur témoignage feroit admis. C'étoit évidemment ſe jouer de la légiſlation par le pouvoir même légiſlatif ; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un ſeul devenoit la règle de tout.

Réglement odieux pour faire dépoſer les eſclaves contre leurs maîtres.

Dion Caſſius rapporte un trait frappant de cette politique intéreſſée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ſes hommes de confiance, financier ruſé & cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes ſe payoient par mois, & que les mois de Juillet & d'Août, (auparavant *Quintilis* & *Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faiſoit quatre mois, ſous les anciens noms & ſous les nouveaux, & par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit ſur le point de le punir. Licinius ouvrit ſon tréſor : » C'eſt pour

Concuſſionnaire approuvé par l'empereur.

» vous que je l'ai amaſſé, lui dit-il; les Gaulois » pouvoient ſe ſervir de leurs richeſſes contre » vous : prenez cet argent. « Alors le concuſſionnaire parut honnête homme. Pluſieurs actions d'Auguſte ont un air de vertu qui en impoſe; mais plus on approfondit ſon caractère, plus on y apperçoit de fauſſeté; & comment Octavius ſeroit-il devenu vertueux?

Mort de Mécène.

Il devoit à Mécène une grande partie de ſa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce miniſtre fidèle; & leur amitié ſe réfroidit. Mécène étoit un épicurien, ami du repos & des lettres, ſi indifférent pour les honneurs qu'il ne ſortit point de ſa condition de chevalier; excellent politique & dévoué aux interêts de ſon maître, qu'il regardoit comme ceux de l'État; aſſez courageux même pour lui dire quelquefois des vérités dures. Un jour, qu'Auguſte alloit prononcer quelque jugement ſanguinaire; ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit ſur des tablettes qu'il lui jeta: *Bourreau, deſcends du tribunal.* Auguſte

Ses conſeils modérés.

ſortit ſans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraiſemblablement le fruit des conſeils du miniſtre: comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le miniſtre leur prodiguoit.

Il regretta un homme si difficile à remplacer, mort en 745.

Au comble de la fortune & de la puiſſance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit ſervilement, Auguſte éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans ſa propre famille une ſource inépuiſable de chagrins. Sa fille Julie, dont lui ſeul ignoroit les déréglemens, ſe proſtitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au ſénat, & la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de ſa mère, & ſubit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus & Julius, objets de ſa tendreſſe, de ſes eſpérances, à qui il avoit voulu ſervir de précepteur, répondoient mal à ſes ſoins; & tous deux moururent loin de lui, l'un en Aſie, l'autre à Marſeille. Auguſte malheureux dans ſa famille.

Tibère, ſon gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de ſa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il reſta ſept ans comme en exil. Auguſte, qui le connoiſſoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut néceſſaire après la mort des Céſars, & le fit ſon ſucceſſeur, en le haïſſant. Retraite de Tibère. Son adoption.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conſpire contre ſa vie. Il l'apprend; il flotte pluſieurs jours entre le deſir Conjuration de Cinna.

de la vengeance, & la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul : il s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence, ou politique ; ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.

Les Germains & d'autres barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par intérêt, se plaignirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terre, si communes en leur faveur depuis Sylla, & si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes prétoriennes après seize ans de service, & douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valoient environ cent soixante & seize livres de notre monnoie; ainsi la récompense de chaque prétorien étoit d'environ trois mille cinq cent vingt livres.

Prodigieuses dépenses pour les troupes.

Il y avoit cependant alors dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, & vingt-six légions sur pied *,

* La légion, du temps de Polybe, étoit ordinairement

ſans compter un nombre à peu-près égal de troupes auxiliaires, & encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes paſſoit de beaucoup celle de nos troupes modernes; tout cela ſe faiſoit en pleine paix. Dépenſes prodigieuſes! Mais il falloit tout ſacrifier au militaire, pour ſoutenir une puiſſance uſurpée. Auguſte établit un tréſor deſtiné à la ſolde & aux récompenſes des ſoldats. Il fit les premières avances, comme ſi tout l'argent public n'étoit pas à ſa diſpoſition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce tréſor, & le peuple ſe vit contraint de payer ceux qui le tenoient en ſervitude. Tréſor & impôts pour cet objet.

Nous obſerverons ici que l'ère chrétienne vulgaire avoit commencé l'an 753 de Rome, époque de la naiſſance de Jéſus-Chriſt, ſelon l'ancienne opinion. Les chronologiſtes modernes placent quatre ans plus tôt cette époque, en ſe conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous ſervir de règle pour les dates. Ce n'eſt point ici le lieu de parler du chriſtianiſme: il fut long-temps obſcur avant d'éclairer les nations. Obſervations ſur l'ère vulgaire.

---

de quatre mille deux cents hommes de pied & de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis juſqu'à cinq & à ſix mille hommes.

Révolte des barbares opprimés.

Tibère & Germanicus, son neveu, fils du célèbre Drusus, domptèrent les Dalmates & les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère sur les motifs du soulèvement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An de J. C. 9.

Varus défait par les Germains.

Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus qui commandoit en Germanie, avec autant de sécurité que d'avarice, s'étoit laissé surprendre par les Germains. Quelques-uns de leurs chefs, sur-tout le fameux Arminius, l'ayant trompé par des apparences d'amitié, tandis qu'ils soulevoient leurs compatriotes, l'attirèrent dans une embuscade où il se vit tout-à-coup enveloppé & sans ressource. Trois légions furent taillées en pieces ; le général se tua de désespoir. Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime, capable de consterner les esprits, qu'il importoit de rassurer. On dit qu'il se frappoit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions.*

Tibère se fait honneur en Germanie.

Revenu de sa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibère se fit honneur par sa

vigilance, par son exactitude à mettre en vigueur la discipline, & par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les désirs d'Auguste, puisqu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, & dont le rare mérite sera une matière de regrets.

Il est associé à l'empire.

L'empereur conservoit, dans la vieillesse, toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement. Il ne manquoit pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force, que si elles émanoient du sénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèse-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Despotisme d'Auguste.

Loi contre les auteurs de libelles.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit si mal observée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, & murmuroient hautement du joug qu'on vouloit leur

Loi contre les célibataires, mal observée.

imposer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papia-Poppéa, du nom des consuls, qui aggravoit les peines prescrites contre ce désordre. Elle confisquoit au profit du trésor public les successions collatérales & les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls Papius & Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

La corruption y mettoit trop d'obstacles.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obstacle aux vues du législateur. Les liens sacrés du mariage, si doux & si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent presque nulles.

La noblesse s'avilissoit par les combats de gladiateurs.

Auguste avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'arène comme les gladiateurs; car cette manie honteuse devenoit commune à la noblesse. Il trouva tant d'obstacles à une défense dont la nécessité paroît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la suite des sénateurs, des femmes même, se déshonorer par ces combats, aussi avilissans que barbares & odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose de contraire à l'humanité; mais pouvoit-on y joindre plus de turpitude?

14. Mort d'Auguste.

A l'âge de soixante & quinze ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré

montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle* ? dit-il à ses confidens ; *la pièce est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théâtre de l'ambition & de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, & les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles, il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il opposa des lois aux désordres ; il fut modeste dans la vie privée, modéré dans l'administration, habile à choisir de bons ministres, constant à les employer ; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

Son règne mérite des éloges.

Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs & des poëtes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, & qu'il récom-

Sa maxime sur la guerre.

Il fut gagner les éloges des gens de lettres.

penſoit les talens. Comblés de ſes bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoiſſance, ou de l'adulation ? C'eſt à eux ſur-tout qu'il doit ſa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, ſans doute, à favoriſer des hommes ſi capables d'enchanter les contemporains, & d'enlever les ſuffrages de tous les ſiècles.

Le goût étoit formé avant lui.

On ſe tromperoit groſſièrement, en faiſant honneur à Auguſte du bon goût qui règnoit alors. Lucrèce, Cicéron, Salluſte, Céſar, &c. fleurirent avant lui. Les Romains avoient appris des Grecs à peindre & à embellir la nature; le goût s'étoit formé, les lumières s'étoient répandues. Enfin, la comédie, l'éloquence, l'hiſtoire, la philoſophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquoit plus que de diſputer la palme à Homère & à Pindare. Virgile & Horace, amis d'Auguſte & de Mécène, le firent avec ſuccès. Ovide, malgré ſes brillans défauts, tient un rang diſtingué parmi les écrivains de ce ſiècle. Sa mauvaiſe conduite lui attira une diſgrace; il mourut en exil, où il ne ceſſa de gémir en vers, &, ce qui eſt plus honteux, de chanter baſſement les louanges de l'empereur, pour acheter, à force de flatteries, la fin de ſes peines.

Les Grecs ſu-

Le génie des Romains les rendoit capables de

tout, & en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent plusieurs genres de littérature, de manière à paroître créateurs. Mais en fait de philosophie, Lucrèce, & Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptoient. Il étoit réservé aux modernes de surpasser tous les anciens philosophes, en substituant l'observation aux conjectures, & la raison aux systêmes.

périeurs aux Romains en philosophie.



TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus & de Pison.

14. Tibère monte sur le trône.

ON disoit qu'Auguste avoit choisi Tibère pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si peu vraisemblable venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

Son caractère.

Ce prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité & d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle & perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, & ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran, aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, & l'avoit

enſuite relégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans ſon exil. Tibère le craint, le fait aſſaſſiner; & menace l'aſſaſſin, exécuteur de ſes ordres, de le déférer à la juſtice. On voit déja la ſcélérateſſe prendre l'eſſor, & s'envelopper du voile de l'hypocriſie.

Il fait aſſaſſiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agiſſant déja en ſouverain, & ayant pris poſſeſſion du commandement militaire, il affecte devant le ſénat de refuſer un pouvoir, qu'il exerce comme héritier d'Auguſte. Il en exagère les peines: il repréſente qu'un ſeul homme ne peut y ſuffire; que le fardeau, partagé entre pluſieurs, deviendroit plus ſupportable; que parmi tant d'illuſtres citoyens, il en eſt qui peuvent le ſoutenir. On fait ſemblant de ne pas lire dans ſon cœur; on ſe jette à ſes pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il inſiſte ſur ſes répugnances. Enfin, il paroît ſe rendre aux vœux du ſénat; & il veut bien accepter l'empire, juſqu'à ce qu'on juge à propos de ſoulager ſa vieilleſſe.

Il ſe fait prier d'accepter l'empire.

Cette comédie avoit ſans doute pour objet, & d'en impoſer au public, & de tendre un piège aux ſénateurs, dont Tibère vouloit connoître les ſentimens à ſon égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étoient exprimés

Il vouloit ſonder les ſentimens des ſénateurs.

avec franchiſe, éprouvèrent bientôt ſa haine. Preſque tous avoient étudié leurs paroles, leurs geſtes, de manière à ne point ſe rendre ſuſpects ; habiles eſclaves d'un tyran farouche & ſoupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, ſa mère, la veuve d'Auguſte, dont le crédit ſous le dernier règne avoit été le fondement de ſa fortune. Il s'y oppoſa, ſous un prétexte de modeſtie, craignant que ſa propre grandeur n'en ſouffrît quelque diminution. Comme Auguſte, il rejeta le titre de *ſeigneur*, de *maître*. *Je ſuis le maître de mes eſclaves*, diſoit-il, *le général de mes ſoldats, & le chef des citoyens.*

Sa modeſtie affectée.

Il gouverne d'abord ſagement, de peur d'être ſupplanté par Germanicus.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au ſénat une déférence extraordinaire, le conſulter, étendre même ſon pouvoir, lui tranſmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les conſuls, il reſpectoit les lois & les mœurs, il faiſoit rendre la juſtice, il ſoulageoit les provinces ; il diſoit, qu'*un bon berger doit tondre & non écorcher ſes brebis.* Il ſouffroit même patiemment les traits de la médiſance & de la ſatire, parce que, diſoit-il, *dans un état libre, les penſées & les langues doivent être libres.* Cette conduite ſage venoit probablement, de la crainte d'être ſupplanté par

Germanicus, qui ſe ſignaloit en Germanie. Le tyran ſe démaſqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ſes paſſions.

Sédition militaire en Pannonie.

Deux ſéditions militaires lui avoient inſpiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où ſe trouvoient trois légions ſous les ordres de Bléſus. Les ſoldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchiſſant ſur les peines de leur état, paſsèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement, qu'on augmentât leur ſolde; qu'après dix ans de ſervice, on ne les retînt plus ſous le drapeau, & qu'on leur donnât en même temps leur récompenſe & leur congé. Ils pouſsèrent la révolte, juſqu'à inſulter leurs officiers, & ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal ſi dangereux, qu'il envoya au camp ſon fils Druſus. Sans une éclipſe de lune, ſans des orages qui alarmèrent la ſuperſtition des ſoldats, ce jeune prince ne ſeroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort: le reſte rentra dans le devoir.

Autre ſédition en Germanie.

Les mêmes motifs produiſirent en Germanie le même effet; avec cette différence, que l'armée y étoit beaucoup plus nombreuſe, & que Germanicus qui la commandoit, adoré des ſoldats, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever

à l'empire. Tibère l'avoit adopté avec répugnance : il voyoit d'un œil jaloux ſon mérite, ſa réputation, & l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidèle. Alors occupé dans la Gaule pour le ſervice de l'empereur, il y apprit la mutinerie de ſes troupes. Leur eſpérance étoit de le voir bientôt, à leur tête, diſputer un trône dont il ſe montroit ſi digne, & ſur lequel un tyran ſe faiſoit déja déteſter. Mais le jeune prince aimoit plus ſes devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ſes reproches & ſes prières ne touchent point. Il lève le bras, pour ſe percer en leur préſence. Tandis qu'on s'y oppoſe, un des rebelles lui préſente ſon épée nue, en diſant : *Celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage, il appaiſe la ſédition, par une ſage fermeté, mêlée de douceur. Les ſoldats rentrent en eux-mêmes, & maſſacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée ſur Arminius, conſterna tellement ces barbares, que Germanicus ſe flattoit de les ſubjuguer en peu de temps. Tibère, dévoré de ſoupçons, & les diſſimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos & des honneurs.

Germanicus l'appaiſe, loin d'en vouloir profiter.

16. Il défait Arminius.

Sa diſſimulation laiſſoit échapper de temps en temps des ſignes de cruauté, qui annonçoient un triſte avenir. Les legs qu'Auguſte avoit faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaiſant s'approcha d'un mort dont on alloit faire les funérailles, & lui dit d'informer Auguſte que ſon teſtament ne s'exécutoit pas. Tibère le ſut, manda cet homme, lui paya ſa part du legs, & le fit tuer ſur le champ. *Va-t-en faire ſavoir à mon père*, lui dit-il, *que j'exécute ſon teſtament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le cenſuroient, ne tarda guère à ſe démentir. On vit bientôt le crime de lèſe-majeſté, appliqué aux écrits, & même aux diſcours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens. Tibère commence à faire connoître ſa cruauté. Crime de lèſe majeſté.

Deux citoyens furent accuſés, ſous le plus frivole prétexte, de ſacrilège contre le culte d'Auguſte. L'empereur arrêta très-ſagement les pourſuites, en répondant qu'*on devoit laiſſer aux dieux la vengeance de leurs injures.* Mais ſa conduite devint un mêlange inconcevable de belles maximes & de cruauté, de traits de juſtice & de tyrannie. Connoître le bien, le commander ſouvent, faire plus ſouvent le mal, & le faire avec une méchanceté réfléchie : c'eſt, en quelque ſorte, la vie de Tibère. Accuſation de ſacrilège.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération & d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, peut-être pour s'en délivrer par un crime, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, & où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent & hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Pison, gouverneur de Syrie.

Tremblement de terre.

Douze villes célèbres de l'Asie-mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature sembloient être le présage de maux plus affreux. Les premiers, du moins, ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière : les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain & dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Succès de Germanicus.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout ; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde ; il réduisit la Comagène & la Cappadoce en provinces romaines ; il gagna les cœurs en remplissant

ſa commiſſion. Mais arrivé en Syrie, il trouve Piſon, auſſi indocile & arrogant, que les étrangers étoient ſoumis. Ce gouverneur contrarie ſes vues, mépriſe ſes ordres, multiplie ſans ceſſe les ſujets de plaintes. Il porte ſi loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de ſe retirer. Bientôt le prince tombe dangereuſement malade, & meurt à Antioche, ſe croyant empoiſonné par Piſon, & conjurant ſes amis de pourſuivre la vengeance de ſa mort. Il avoit trente-quatre ans.

Il eſt contrarié en tout par Piſon.

19.

Il meurt, infiniment regretté.

Aſiatiques, Romains, tous firent éclater leur déſeſpoir; tous ſembloient avoir perdu leur père, leur unique eſpérance. Piſon s'efforça de rentrer dans ſon gouvernement. Il fut chaſſé, & contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ſes accuſateurs. Agrippine, veuve de l'illuſtre prince, apporte ſes cendres à Rome. Elle eſt reçue avec des honneurs extraordinaires. Les ſentimens du public éclatent ſur-tout à la cérémonie des funérailles. L'indignation y perce à travers les gémiſſemens. Bientôt Piſon eſt perſonnellement accuſé. Tibère auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, ſoit naturelle, ſoit violente, étoit pour lui un ſujet de joie, au milieu de la déſolation générale, qu'il affectoit de partager. On le ſoupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur.

Piſon eſt accuſé à Rome.

Ne pouvant arrêter le cours de la justice, & voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat; mais il lui fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur, avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

Son procès & sa mort.

On produisit plusieurs chefs d'accusation, licence entière accordée aux soldats, afin de se faire un parti; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, & en particulier sur les amis de Germanicus; poison & sortilèges employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, & se défendit mal par rapport au reste. S'étant apperçu que Tibère ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, il se retira sans espoir; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, & le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Soupçons sur Tibère à ce sujet.

Quelques-uns crurent que Tibère l'avoit fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout se réduit à des soupçons, à des conjectures; » tant les plus grandes affaires » sont ambiguës, dit Tacite, les uns prenant » pour certain tous les bruits qui courent, » les autres déguisant à dessein la vérité, & » ces contradictions se répandant de siècle en » siècle. « Maxime qui regarde principalement

les affaires de cour, enveloppées de ténèbres myſtérieuſes, & ſuſceptibles de toutes les tournures que peut donner l'eſprit de parti.



CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibère, jusqu'à la conspiration de Séjan.

La conduite de l'empereur inspire la crainte.

LE sombre caractère de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation rafinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes & la défiance. On préféroit la conduite de Drusus son fils, alors consul, ami du luxe & des plaisirs. *Qu'il passe*, disoit-on, *les jours aux spectacles, les nuits dans les festins, plutôt que de se livrer, seul & sans amusemens, à une morne vigilance & à des soucis pernicieux.* L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprèté en mauvaise part, devenoient crimes de lèse-Majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas ôté sa bague, où étoit l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant Drusus fort malade, fit des vers à sa louange, sur sa mort qu'il croyoit prochaine, & eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, & exécuté. Tibère ne désapprouva point ce juge-

Abus énorme des délations.

L'exécution

ment; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres; & il fit régler que les sentences du sénat ne seroient mises à exécution qu'après un espace de dix jours, non qu'il se proposât de les adoucir, mais afin qu'en son absence il fût informé à tems de tous les décrets.

des sentences du sénat renvoyée à dix jours.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains se félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faisoit espérer quelque changement de maître. Ils se trompoient dans leurs espérances. Eux & les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penser d'un gouvernement sous lequel on se félicite de la révolte?

On se félicite d'une révolte des Gaulois.

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, sans lui procurer aucun avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès du luxe. Celui des tables sur-tout étoit monstrueux. Un poisson rare de quatre livres & demie avoit été payé cinq mille sesterces; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtoient des sommes immenses; on se ruinoit à l'envi pour des fantaisies absurdes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, & qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son pouvoir, au risque de multiplier sans fruit les ordonnances & les peines; persuadé, selon Tacite, qu'il vaut peut-être

Tibère refuse de faire des lois contre le luxe; parce qu'il en prévoit l'inutilité.

mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernières lois somptuaires, dont on espéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur; » car si l'on désire ce qui » n'est pas encore défendu, ajouta-t-il, on » craint la défense; mais quand elle a été faite » & impunément violée, » la crainte, la honte, » rien n'arrête plus. «

Il avoit raison en ce point.

Tibère avoit raison en cela. Faire des lois sages en elles-mêmes, dont l'exécution paroît impossible, c'est occasionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or & ne savent pas l'employer: ils en rempliront leurs palais; la circulation cessera; les pauvres en seront plus misérables. On réussiroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, & en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflu. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil systême.

Moyen de bannir le luxe.

L'abus des asyles de la Grèce main-

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que

que ceux des richesses. On se plaignit de cette multitude d'asyles établis en Grèce, où les esclaves infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trouvoient une funeste impunité. » Nulle puissance, selon Tacite, n'étoit » capable d'arrêter les séditions du peuple, qui » protégeoit le crime par devoir de religion. « Cette matière fut agitée dans le sénat. Les députés de plusieurs villes grecques y défendirent ce qu'ils regardoient comme des privilèges, & ce que la raison auroit dû leur faire considérer comme des maux publics. Soit que le sénat fût entraîné par le préjugé, ou qu'il craignît de révolter un peuple superstitieux, les asyles furent maintenus, mais avec des modifications importantes.

tenu, avec des modifications.

22. Servitude & bassesse du sénat.

Depuis quelque temps, l'empereur retiré dans la Campanie goûtoit tristement la solitude, sans rien perdre de son inquiète activité. Une maladie de sa mère le rappelle à Rome. Il trouve le sénat plus rampant, plus vil que jamais : il est même fatigué de ses bassesses, & ne le dissimule point. On raconte qu'il disoit au sortir des assemblées : *O quels amis de la servitude !*

Fait de ce genre.

Tacite rapporte des faits propres à caractériser ces esclaves de la tyrannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti

en vaiſſelle une image d'argent de Tibère, le prince rejeta une accuſation ſi odieuſe. Capiton, célèbre juriſconſulte, & plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire ſa cour, comme ſi la modération du ſouverain eût laiſſé impuni un attentat contre la république.

Un fils accuſe ſon père.

Cependant les délations encouragées par des récompenſes, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monſtre en ce genre, un fils accuſant ſon père. Celui-ci comparut chargé de chaînes & accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté & de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïſſoit: car de quoi n'eſt-on pas capable, quand on n'a pour règle que ſon intérêt & les paſſions d'autrui?

Procès de Crémutius Cordus, au ſujet de ſes ouvrages.

Crémutius Cordus, hiſtorien ſincère, avoit loué Brutus, & déſigné Caſſius comme *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre Séjan, digne favori, digne miniſtre d'un tel empereur. Ainſi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accuſé, & ſe voyant perdu, il ne

Sa défenſe.

démentit point ſon courage. Tacite lui fait dire au ſénat: » On accuſe mes paroles, tant mes » actions ſont innocentes. Tous les hiſtoriens » ont parlé honorablement de Brutus & de » Caſſius. Il reſte encore pluſieurs pièces ſatiriques

» contre Auguste & contre César. Ces grands » hommes les ont souffertes patiemment, peut-» être avec autant de sagesse que de modération; » car des libelles tombent, quand on les mé-» prise : ils paroissent vrais, quand on s'en montre » irrité. Toujours il fut permis de parler libre-» ment des morts, pour qui il ne reste ni faveur » ni haine. La postérité rendra justice à chacun; » & si je suis condamné, on se souviendra, non-» seulement de Brutus & de Cassius, mais encore » de moi. «

Il sortit, résolu de se délivrer par une mort volontaire. C'étoit le moyen de tromper l'avarice des délateurs, qui n'avoient la dépouille des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux, il exécuta son dessein. Ses livres condamnés au feu par le sénat, reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe, au sujet de Crémutius & de son ouvrage, qu'en sévissant contre les génies, on augmente leur autorité; & que personne ne s'est porté à cette rigueur, sans se déshonorer soi-même, & sans contribuer à la gloire des écrivains.

Sa mort.

Ses livres condamnés inutilement.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté dont il restoit à peine quelques traces, & l'adulation qui se prosternoit

26.

L'empereur quitte Rome, & se retire à Caprée.

devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offensoit son amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, & un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos; & ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs & ses débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes & des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme. Séjan, dont les desseins seront bientôt dévoilés, avoit eu beaucoup de part à sa retraite, en excitant avec adresse ses dégoûts pour la capitale de l'empire. Le scélérat y gagnoit une augmentation de pouvoir.

Calamités accidentelles.

Cinquante mille spectateurs tués ou blessés à Fidènes par la chute d'un amphithéâtre, & tout un quartier de Rome consumé par un incendie, sont de petits événemens dans l'histoire, en comparaison des maux que produit la méchanceté réunie à la puissance.

CHAPITRE III.

Conſpiration de Séjan.—Fin du règne de Tibère.

UN miniſtre auſſi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable ſur cet eſprit ſoupçonneux, à qui tout faiſoit ombrage. Du rang de ſimple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; & en s'élevant, il avoit étendu ſes deſirs juſqu'à la place de ſon maître. Rapprochons les traits de ſa politique ambitieuſe. Peu importe de ſuivre les dates, pourvu qu'on connoiſſe les hommes & la chaîne des événemens.

Séjan, miniſtre abſolu, aſpire à la puiſſance ſuprême.

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes reſſources de ce commandement militaire, peu conſidérable juſqu'alors. Sous prétexte d'établir la diſcipline, il raſſembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laiſſoit diſperſées dans Rome, ou dans les villes du voiſinage. Ainſi il eut à ſes ordres une armée, d'autant plus propre à le ſervir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes.

Quoique la famille impériale fût nombreuſe, il oſa entreprendre de s'élever ſur ſes ruines. Druſus, fils de l'empereur, qu'il haïſſoit perſon-

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

nellement, tomba le premier ſous ſes coups. Il débaucha ſa femme, ſœur de Germanicus, lui offrit de l'épouſer, & lui fit eſpérer l'empire. Un poiſon lent finit les jours de Druſus. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, ſans ſe douter de ſon crime, la lui refuſa avec douceur, ou plutôt lui repréſenta les inconvéniens d'une alliance trop diſproportionnée. Les fils de Germanicus, que la ſucceſſion regardoit, leur mère Agrippine, princeſſe fière & incapable de foibleſſe, éprouvèrent à leur tour la ſcélérateſſe de Séjan. Eſpions apoſtés, pièges inviſibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit aſſez qu'ils appartinſſent à Germanicus, pour n'être

29. Son ſuccès.

pas aimés de Tibère. Le tyran crut tout; il écrivit contre eux au ſénat. Agrippine & ſon fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; ſon ſecond fils fut enfermé dans une priſon. Le troiſième, Caïus Caligula, fut enſuite adopté par Tibère, & trouva ſa sûreté dans ſes baſſeſſes.

Séjan conſpire contre la vie de l'empereur.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à ſon égard, environné de ſes eſpions, n'agiſſoit qu'au gré de ſes deſirs. Le miniſtre, diſpoſant de tout, enchaînoit les uns par l'eſpérance, les autres par la crainte. On ne le diſtin-

guoit point du prince ; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'étoit de faire périr Tibère, & d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit peut-être formé. Un avis secret ou la défiance & la jalousie ouvrirent enfin les yeux d'un maître, dont l'amitié pouvoit, au moindre soupçon, se changer en haine implacable.

31. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan.

Sa politique se réveilla & le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord ni employer la rigueur, il use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul, & l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome ; Tibère, par une conduite ambiguë, sonde les esprits, les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu-à-peu la vérité se dévoile ; on devine les intentions du despote ; & l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presque aussi-tôt, & on l'exécute.

Perfidie des amis de Séjan.

Un moment auparavant, sur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur associoit

Séjan à la puiſſance tribunitienne, les ſénateurs avoient redoublé leurs flatteries & leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes ! Ceux qui s'étoient le plus ſervilement abaiſſés aux pieds de la fortune, inſultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple ſa légéreté fougueuſe. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres, ſes ſtatues briſées. On condamna ſes enfans à mort, ſa fille même, quoique dans l'âge le plus tendre.

Tibère ſe livre ſans ménagement à la cruauté.

Tibère trembla & ſe tint caché, depuis le commencement de la ſcène, juſqu'à ce que la cataſtrophe l'eût raſſuré. Le public ſe flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme ſi elle eût été principalement dans le miniſtre. Mais l'empereur, donnant l'eſſor à ſon caractère, ſurpaſſa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de ſa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de ſa propre main : *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

Délations affreuſes.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du ſénat n'en rougiſſoient point. Les faits rapportés par Tacite & par Suétone font frémir d'horreur. Un ſeul nous ſuffit. La mère

de Fufius, ami de Séjan, femme très-âgée, fubit le fupplice pour avoir pleuré la mort de fon fils. Ces meurtres juridiques fe commettoient par fentences du fénat; & c'étoit le comble de la tyrannie, qu'un tribunal autrefois fi augufte en fût l'inftrument. Tibère à la fin fe laffa d'attendre des procédures. Il ordonna le maffacre de tous ceux qui étoient détenus en prifon pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres infpirer la douleur la plus vive, fans qu'il fût permis de donner le moindre figne de douleur.

Maffacre des gens fufpects.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit fes débauches, & s'efforçoit de dérober fa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, méprifant la médecine, il fe moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne favoit pas gouverner lui-même fa fanté. Cependant, averti par la vieilleffe, il penfa au choix d'un fucceffeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caïus reftoit feul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en confidération de fon père, il fe comportoit en courtifan flatteur & affidu. L'empereur ne l'aimoit point, déméloit le fond de fon caractère pervers, & auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Drufus, fon petit-fils par le fang, au lieu que Caïus ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus

Il balance fur le choix de fon fucceffeur, & ne décide rien.

Caïus Caligula.

n'avoit que dix-fept ans, & les défordres de fa mère Liville avoient rendu fa naiffance fort fufpecte. Tibère embarraffé laiffa la décifion au deftin.

37. Tibère est affoibli par Macron.

Caïus s'étoit attaché Macron, qui fe ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empreffe de faire proclamer par les foldats celui dont il a époufé les intérêts. Le malade étant revenu de fa foibleffe, & la terreur glaçant les efprits, il ordonne qu'on l'étouffe fous des matelats. Tibère mourut ainfi dans la foixante & dix-huitième année de fon âge, & la vingt-troifième de fon règne. Le peuple fut fur le point d'infulter à fon cadavre. Les traits de fageffe, de générofité, de juftice, épars dans fon règne, n'ont pas rendu fa mémoire moins odieufe, parce que la méchanceté & la fourberie dominèrent dans fa conduite, & qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur.

Loué par Velleïus Paterculus.

Velleïus Paterculus, fon contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtifan de Tibère & de Séjan pouvoit-il écrire l'hiftoire? Quel hiftorien, que celui qui, dans le même ouvrage où il avoit dignement loué plufieurs grands hommes, fait un long panégyrique de ces deux monftres & de leur gouvernement! Excès d'adulation, propre à déshonorer même un poëte.

Je finirai cet article par une obſervation importante de Monteſquieu. » Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des lois, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibère, qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilège, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même. On ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes, mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peuple, ſoit qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains: quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités la faveur du peuple. Mais lorſque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince au nom du ſénat, diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts néceſſaires pour y parvenir. « On pourroit

L'ame des grands s'avilit, quand le peuple ceſſe d'élire les magiſtrats.

dire avec plus de ſimplicité, que l'ame des nobles s'avilit, dès qu'ils eurent beſoin d'être courtiſans pour devenir quelque choſe.



CAIUS, *furnommé* CALIGULA.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, * étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière, fur le trône, & le fénat n'eut que du plaifir à caffer le teftament de Tibère, qui lui affocioit Tibérius, fon petit-fils. Mais le fang ne donne pas le mérite : il eft même rare que la gloire des grands hommes ne foit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, fouple avant fon élévation, devint un monftre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

37. Caligula eft d'abord chéri, quoiqu'indigne.

Il montra cependant des vertus au commencement de fon règne. Il rappela les exilés, fupprima les délations, rétablit les droits des magiftrats & du peuple ; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avoit profcrits ; il rejeta un mémoire fur quelque complot, vrai ou fuppofé, & répondit avec nobleffe que, n'ayant rien

Il fait quelques actions de bon prince.

* Ce furnom venoit d'une chauffure en forme de bottine, (*caliga*) qu'il portoit étant jeune.

fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de ſemblables accuſations. La crainte d'un rival l'engageoit ſans doute à ſe contrefaire. Attentif aux moyens de captiver & d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère : il diſſipa en jeux, en ſpectacles, en folles profuſions, des ſommes immenſes, que Suétone fait monter à près de trois cents millions de ſeſterces. Cette prodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des ſpectacles, annonçoit un mauvais gouvernement. Mais que penſer d'un ſouverain qui, épuiſant le tréſor pour ces jeux toujours infectés de barbarie, ne les donnoit au peuple que pour s'en amuſer lui-même ?

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

Bientôt tout change de face. Lois, mœurs, humanité, raiſon, tout eſt foulé aux pieds. Caligula ſe baigne dans le ſang. Il commence par le meurtre de Tibérius & de Macron ; il ſe fait un plaiſir de ſes cruautés. Inceſtes avec ſes ſœurs, adultère avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit ſeulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naiſſance étoit obſcure ; & il veut que ſa mère Agrippine ſoit née d'Auguſte & de Julie, fille d'Auguſte, c'eſt-à-dire, d'un inceſte abominable qu'il ſuppoſe un titre d'honneur. Il joue le perſonnage de tous les dieux, ſe faiſant adorer,

Il devient un monſtre de tyrannie.

Sa démence.

tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, &c. Enfin, par un délire sans exemple, l'empereur traite son cheval en favori; & pense à l'élever au consulat.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, supposent une démence manifeste; & l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses, de ses rapines, de ses vexations tyranniques, passe toute vraisemblance. Ce sont, ou des traits de folie qui n'intéressent pas un esprit sensé, ou des excès incroyables qui sortent de la sphère des choses humaines. Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir. — Plût à dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un seul coup!* — Un jour éclatant de rire devant les consuls: *Je pensois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil, je puis vous faire egorger tous deux.* Traits de cruauté.

Aussi lâche que sanguinaire, Caligula prend fantaisie de paroître à la tête des armées, & donne une farce dont les historiens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit; faire cacher dans un bois un 39. Expéditions militaires ridicules.

détachement de sa garde ; le surprendre ; en supposant que ce sont les ennemis ; dresser ensuite des trophées & chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-Bretagne, dont il médite la conquête : il range son armée en bataille sur la côte ; il donne le signal, sans avoir personne à combattre ; il fait ramasser des coquillages à ses soldats ; & fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

41. Meurtre de Caligula.

Quelque avilis que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne. Un imbécille va lui succéder, & par conséquent il faut s'attendre à des scènes déplorables.

Observations sur les historiens de Caligula.

La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien philosophe, qui connoissoit si bien les hommes & les cours, & qui intéresse la raison jusques dans les moindres détails. On

On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérilités insipides & dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.



CLAUDE.

41. Les soldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué.

CHÉRÉA & les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, jusqu'à condamner la mémoire des Césars. Les soldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frère de Germanicus, & oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensoit qu'à sauver sa vie, & se cachoit dans un coin. Par hasard un soldat l'apperçoit, & le proclame ; d'autres arrivent ; on l'emmène malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers ; & se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est revenu de son épouvante & de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnoître ; Chéréa est mis à mort, toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

Claude incapable de régner.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une espèce d'enfance. Esprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit sa mère

Antonia ; ſon ris niais, ſa contenance embarraſſée, ſes manières baſſes, annonçoient l'ineptie & la ſottiſe. C'eſt ce qui lui avoit attiré l'averſion de ſes parens, malheur qui augmenta ſans doute les défauts de la nature. Auguſte ſeul avoit eu pour lui de la bonté, ſans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour ſur le trône même d'Auguſte ?

En ſuccédant à Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit du moins ſe faire aimer. Il y réuſſit dans les commencemens, par une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Il brûla deux mémoires intitulés l'*épée* & le *poignard*, où ce monſtre avoit écrit les noms de ceux qu'il deſtinoit au ſupplice. Il abolit les étrennes, moyen bas & odieux d'extorſions. Il défendit à quiconque avoit des parens, de l'inſtituer ſon héritier ; autre moyen par lequel les princes ne rougiſſoient pas de s'enrichir. La clémence, l'humanité, parurent ſuccéder à la barbarie ; mais il falloit ſe défier de la foibleſſe d'une tête, ſuſceptible de toutes les impreſſions, & qui feroit indifféremment le bien ou le mal, ſelon qu'elle ſeroit gouvernée par de bons ou de mauvais conſeils.

Sa bonté produit du bien au commencement.

Étrennes abolies.

Défenſe de faire héritier l'empereur.

Une femme, l'opprobre de ſon ſexe, Meſſaline, épouſe de Claude, partagea toute la confiance

Il eſt bientôt l'eſclave de Meſſaline

& des affranchis. de ce prince avec des valets ſans honneur, avec un Narciſſe, un Pallas, & d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à ſentir combien l'autorité eſt terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, diſposèrent des actions, & en quelque ſorte de la perſonne de leur maître; ouvrirent & fermèrent ſa porte à qui ils voulurent; dictèrent ou changèrent ſes ordonnances; régnèrent enfin ſous ſon nom; & Meſſaline ſe ſervit d'eux pour exécuter ſes exécrables projets.

42\. Comment Meſſaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu ſéduire.

Cette infâme princeſſe avoit de la paſſion pour Silanus, ſon beau-père. Ne pouvant le ſéduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narciſſe. Un jour, de grand matin, Narciſſe entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, & lui dit qu'il l'a vu en ſonge poignardé par Silanus. Meſſaline aſſure qu'elle a eu pluſieurs nuits le même ſonge. A l'inſtant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un aſſaſſin, & le fait tuer ſur le champ. Par ce trait, qu'on juge des autres.

Conſpiration découverte & punie au gré des affranchis.

Il ſe forma une conſpiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière ſi révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les

armes, & même le titre d'empereur. Mais ses soldats l'abandonnèrent, & un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faisoit des recherches rigoureuses contre ses complices, Messaline & les valets saisirent l'occasion de satisfaire leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. Ses affranchis y prirent séance, mais Narcisse y reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il auroit fait, si son maître étoit devenu empereur, répondit fort à propos : *Je me serois tenu derrière lui, sans ouvrir la bouche.* Malheureusement, les vérités s'émoussent contre l'insolence de la fortune.

Narcisse dans le sénat.

C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, & ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

Mort d'Arria & de Pétus.

43.

Expédition dans la Grande-Bretagne.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition & de conquête. Cependant il entreprit de subjuguer la Grande Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, sembloit

avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises cette conquête n'offroit plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devoit-elle attirer les armes d'une puissance, déja surchargée du nombre & de la grandeur de ses provinces ? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinèrent : ils ne vouloient point, disoient-ils, aller combattre au-delà du monde.

Narcisse insulté par les troupes.

Narcisse parut pour appaiser la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec insulte *aux Saturnales* *, lui rappelant ainsi son ancienne servitude ; & l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie.

Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée ; il passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, & triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise. La Mauritanie avoit eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtoient la décadence.

* A la fête des Saturnales, les esclaves jouissoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministère civil, & prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince. Claude fait des ordonnances ridicules, & quelques-unes de bonnes.

Les avocats faisoient d'une profession noble un honteux métier; ils vendoient leur plume & leur langue à l'injustice, à la calomnie, à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva contre ce brigandage. » On multiplie, dit-il, les accusations, les haines, » les injures, afin de s'enrichir par la chicane, » comme les médecins par les maladies. Il n'y » aura plus tant de procès, s'ils ne rapportent » rien à personne. « Les avocats répondirent qu'ils négligeoient leurs affaires pour celles d'autrui; que l'éloquence étoit une voie de fortune très-honorable; que si on retranchoit le fruit des études, les études tomberoient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mille sesterces. Il règle le payement des avocats.

Ce n'étoit plus le temps où les motifs de gloire, de bien public, où l'espérance de s'élever Si cette profession pouvoit alors être gratuite.

aux honneurs, excitoient ſeuls à fournir cette carrière. Il falloit fermer le barreau, ſi l'on ne vouloit pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquoient de fortune ou de généroſité. Mais il falloit auſſi que la réputation des avocats, parmi leſquels ſe trouvoient toujours des ſénateurs, les mît à couvert de tout ſoupçon de baſſeſſe. L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

Les étrangers admis parmi les citoyens & dans le ſénat.

L'empereur décida une autre affaire plus intéreſſante pour l'état. La Gaule ciſalpine & la narbonnoiſe jouiſſoient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit paſſé aux chefs du reſte des Gaules, après la conquête de Céſar; mais ſans le droit d'entrer au ſénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes repréſentations; & Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinſſent aux premiers honneurs; ce qui dans la ſuite n'eut point de bornes.

Si ce fut un bien ou un mal.

» Il arriva, dit Boſſuet, que tous les ſujets de » l'empire ſe crurent Romains. Les honneurs du » peuple victorieux peu-à-peu ſe communiquèrent » aux peuples vaincus: le ſénat leur fut ouvert, » & ils pouvoient aſpirer juſqu'à l'empire. Ainſi, » par la clémence romaine, toutes les nations » n'étoient plus qu'une ſeule nation, & Rome fut

» regardée comme la commune patrie. « On pourroit dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome cessa d'être une patrie, dès que la plupart de ses citoyens devoient lui en préférer une autre; & que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Peu de Romains parmi une infinité de citoyens.

Ce malheur paroîtra inévitable, si l'on réfléchit que, même dans Rome, il ne restoit presque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens, nombre infiniment supérieur à ce que l'on avoit vu dans le temps où la république subjuguoit toutes les nations.

48.

Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou sembloit s'occuper du gouvernement, sa femme, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux débauches les plus honteuses, & rassasiée de plaisirs, s'en faisoit un de l'infamie. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une épouse de la plus haute naissance. C'étoit peu: elle l'épousa solennellement, pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestoient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres des empoisonnemens & des autres forfaits

de Meſſaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle eſt miſe à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le raſſure. Silius, le pantomime Mneſter, & pluſieurs autres complices des impudicités de ſa femme, ſont mis à mort. Elle ſe préparoit à le fléchir ; elle en ſeroit probablement venue à bout, ſi Narciſſe n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni triſteſſe ; il apprit qu'elle ne vivoit plus, ſans demander même la manière dont elle étoit morte.

Claude épouſe ſa nièce Agrippine, & le ſénat approuve ce mariage.

Il avoit déja épouſé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ſes maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, ſa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ſes amans ; autre Meſſaline, d'une conduite moins ſcandaleuſe, mais d'une ambition auſſi violente & auſſi criminelle que la première. La parenté donnoit quelque ſcrupule à Claude. Un courtiſan le raſſura bientôt, en faiſant approuver cette alliance par le ſénat. Quelques ſénateurs portèrent la flatterie juſqu'à dire qu'il falloit y contraindre l'empereur, en cas de refus. Perſonne n'ignoroit cependant qu'il uſoit avec Agrippine de tous les droits du mariage. On fit un décret pour permettre

aux oncles de se marier avec les filles de leurs frères. Peut-être, dans un autre cas, auroit-on permis aux frères d'épouser leurs sœurs; tant on plioit facilement les lois au gré de la cour! Il n'y eut qu'un ou deux hommes qui profitassent de la permission; sans doute, parce que les mœurs conservent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus; ou parce que de tels mariages doivent être nécessairement rares, quand même ils seroient permis.

Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, & de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrèrent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie.

Sénèque & Burrhus à la cour.

Sénèque, célèbre par son esprit & par sa brillante philosophie, avoit été exilé, comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile à Néron, (c'étoit le nouveau nom de Domitius) elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave & vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut.

Domitia condamnée pour magie.

Elle craignit que Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de Néron. Domitia fut accusée de magie, & condamnée à mort pour un crime chimérique.

54. L'empereur empoisonné par sa femme.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narcisse, alors ennemi d'Agrippine qui donnoit toute sa faveur à Pallas. Il témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites. Non contente d'éloigner Narcisse de la cour, elle employa les talens de la fameuse Locuste, pour empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante- trois ans.

Il avoit livré les provinces aux financiers.

Ses intendans, simples chevaliers ou même affranchis, dont la commission étoit de lever ses revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magistrats, & leurs jugemens déclarés aussi respectables que ceux de l'empereur. Ainsi les provinces étoient livrées aux injustices des financiers.

Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi.

Le sénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces pour récompense de ses services. L'affranchi refusa la somme. On afficha un nouveau décret en son honneur, où il étoit peint comme faisant revivre

les anciennes mœurs, lui dont les richeſſes étoient immenſes. Le deſpotiſme avoit-il plus dégradé les ames en Aſie?

On vit ſous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné & mis à mort, par Rhadamiſte ſon neveu, ſon beau-frère, ſon gendre. Les crimes de l'ambition, ſi communs dans tout l'orient, n'attirent point la curioſité, parce que des peuples lâches, des cours de deſpotes, intéreſſent peu l'eſprit humain. Mais Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtreſſe du monde & réduite au dernier aviliſſement, eſt un ſpectacle des plus propres à exciter la réflexion. Rhadamiſte, roi d'Arménie par ſes crimes. Rome avilie.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république! Cependant les Romains conſervoient alors quelques reſtes de grandeur d'ame: même en ſe vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté & le courage de leurs ancêtres. Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, & encenſer juſqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainſi la perte des mœurs conduit à la ſervitude; ainſi la ſervitude achève d'anéantir les mœurs. Progrès de cet aviliſſement.



NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Néron au trône, juſqu'à la guerre de Bretagne.

54. Apothéoſe ridicule de Claude.

LA mort de Claude fut un ſecret, juſqu'à ce qu'Agrippine eut pris les meſures qu'exigeoient les circonſtances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, & le ſénat ſuivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince ſtupide, qui venoit de finir ſes jours par le poiſon. Néron prononça ſon oraiſon funèbre, où il exalta ſa prudence & ſa ſageſſe. Cet éloge fit rire l'aſſemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, compoſa lui-même une ſatire contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à ſon élève des fauſſetés ridicules? Juſqu'alors les empereurs avoient montré plus ou moins de talent pour la parole & la compoſition. Néron, qui n'étoit que dans ſa dix-ſeptième année, ſe portoit à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amuſemens. Ses penchans, encore

Sénèque y avoit contribué, & s'en moque.

déguifés, n'avoient rien que de frivole, & même de vicieux. Ennemi du travail, il dut fa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Burrhus & Sénèque, intimement unis, firent en fon nom d'excellentes chofes. Les tribunaux reprirent leur autorité, le defpotifme ceffa pour un temps d'alarmer les citoyens; un difcours plein de fageffe, prononcé au fénat par le prince, gravé enfuite fur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne favoir pas écrire*, dit-il avant que de figner un arrêt de mort. Un autre jour, le fénat lui témoignant fa reconnoiffance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai.* Avec de bonnes leçons, rien n'eft fi facile aux fouverains, que d'éblouir par de belles apparences; mais on n'en devient que plus malheureux, lorfqu'on eft détrompé par les effets.

Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui.

Nous venons de voir des règnes déteftables, commencés d'une manière avantageufe pour l'état. Il femble que les princes cherchoient d'abord à infpirer la confiance, afin d'endormir les fujets fous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne fera pas moins horrible, parce que les miniftres qui firent le bien au commencement,

Les commencemens du règne en impofoient.

ne purent en inſpirer le goût à leur maître, que tout entraînoit au mal.

55. Néron corrompu veut ſe défaire de Britannicus.

Déja Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit ſa femme, pour ſe livrer à une affranchie. Sénèque & Burrhus ne gênoient point ſa paſſion, de peur que la réſiſtance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuſe de n'avoir plus le même pouvoir, ſaiſit cette occaſion d'éclater. Elle menaça même ſon fils de ſe déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avoit ſacrifié, & qui, âgé de treize ou quatorze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Il l'empoiſonne, & maltraite Agrippine.

Néron ceſſe alors de ſe contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoiſonner le jeune prince dans un repas, en ſa préſence, en préſence de ſa mère. Il diſtribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Sénèque, aux principaux de la cour, apparemment pour acheter leurs ſuffrages. Il déclare par un édit, que, n'ayant plus de frère, il met toutes ſes eſpérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chaſſe du palais. Accuſée de trahiſon, elle ſe juſtifie, & reprend une apparence de crédit qui l'appaiſe.

Ses courſes nocturnes.

Après un crime ſi noir exécuté de ſang-froid, Néron foula aux pieds toute bienſéance, juſqu'à courir les rues déguiſé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés; inſultant les uns, volant les autres,

autres, s'exposant à mille outrages, recevant des coups sans être connu, & s'applaudissant de ses bassesses. Le sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement, dans une de ces courses nocturnes, apprit que c'étoit l'empereur, & eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuses. Il reçut deux mots pour réponse : *Quoi, un homme qui a frappé Néron vit encore !* Le seul parti à prendre fut de se tuer lui-même.

Le gouvernement se soutient ; mais ne peut se soutenir long-temps.

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentoient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concussions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vues au présent, & ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches & les folies de Néron, annonçoient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus, ne pouvoient conserver long-temps sa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée inspire à Néron le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses ; femme admirable si elle avoit été vertueuse. Othon, homme de plaisirs, sans principes & sans mœurs, l'avoit débauchée à son mari ; & il l'avoit ensuite

époufée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle afpira bientôt à fon lit. Prévoyant qu'Agrippine ne fouffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle réfolut de perdre Agrippine même. Elle la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princeffe la jaloufie de fon fils. C'eft votre mère qui règne, lui difoit-elle: vous n'avez pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

59. Néron fait affaffiner fa mère Agrippine.

Comme ni le fer ni le poifon ne paroiffoient convenables pour ce crime, qu'il importoit d'enfevelir dans les ténèbres; un affranchi propofa l'expédient d'un vaiffeau, conftruit de façon qu'une partie fe démonteroit tout-à-coup en pleine mer, & rendroit le naufrage inévitable fans qu'on pût en foupçonner la caufe. Ce projet infernal parut digne d'être adopté. Néron feignit, pour attirer fa mère dans le piège, un retour de tendreffe dont elle fut aifément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta fur le vaiffeau. La machine joua mal, ne l'écrafa point comme on l'avoit cru; & tandis que les gens de fa fuite périffoient, elle gagna le rivage. Une femme efpéra d'être fecourue en criant qu'elle étoit l'impératrice; mais on la fit tuer à coups de rames. Agrippine, capable de diffimulation malgré fa fureur, envoya

Artifice pour ce meurtre.

informer ſon fils du naufrage dont elle venoit de ſe ſauver.

A cette nouvelle, l'empereur eſt conſterné. Il s'imagine déja voir ſa mère armer contre lui & les ſoldats & le peuple. Il mande Burrhus & Sénèque. Ces miniſtres, qu'on ſoupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, héſitent d'abord; mais, ſoit lâcheté honteuſe, ſoit odieuſe politique, ils finiſſent par entrer dans les ſentimens du prince. On ordonne un parricide; l'affranchi Anicet ſe charge avec empreſſement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des aſſaſſins: *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avoit commis pour la fortune de ſon fils; ou plutôt pour règner avec lui, c'eſt lui-même qui les punit par un crime atroce!

Burrhus & Sénèque conſultés.

Peu de ſcélérats ont l'ame aſſez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, & la terreur jointe aux cris de la conſcience le réduiſit preſque au déſeſpoir. Mais la flatterie ſut diſſiper ces orages. Burrhus le raſſura, en lui mettant ſous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui compoſa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fauſſe conjuration. Bientôt le ſénat, le peuple & les

Ils calment les remords de l'empereur.

troupes, firent éclater leur joie d'un événement ſi digne d'horreur. Ce fut un ſujet de fêtes & de ſacrifices.

Signes ſuſpects de la colère céleſte.

On obſerva cependant comme des ſignes de la colère céleſte divers phénomènes, éclipſe, tonnerre; auxquels les dieux avoient ſi peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore pluſieurs années de l'empire, en continuant ſes crimes. Les ſecrets de la providence ſont impénétrables. On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompenſera un jour : c'eſt tout ce qu'il nous importe de ſavoir : la ſuperſtition veut deviner, & ſe trompe.

Néron ſe livre à des amuſemens ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorſqu'il en fut délivré, il ſe livra ſans retenue à ſes penchans. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de muſique, de comédie; ſe donner en ſpectacle, d'abord à ſes courtiſans, enſuite au peuple, comme un cocher ou un hiſtrion; payer une compagnie nombreuſe, uniquement deſtinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amuſemens furent de compoſer quelques méchans vers, que des poëtes ignobles rajuſtoient à leur

façon, ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissoient par leurs disputes. Pendant son quatrième consulat, (car les empereurs avoient toujours pris de temps en temps le titre de consuls, quelquefois pour peu de mois) il institua des jeux à la grecque, & les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poësie & de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons & des Virgiles, ce prix ne pouvoit lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en considération, & leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria : *Je t'entends, tu parles avec les mains.*

Jeux néroniens.

Pantomimes.

Nous observerons que, si les Romains avoient toujours eu la passion des spectacles, sans goût pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette passion & ce mauvais goût devoient s'augmenter, dès qu'on cessoit de prendre part aux affaires publiques, dès qu'on se livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'ascendant des baladins. Les

Goût dépravé des Romains.

gladiateurs l'emportèrent toujours ſur les poëtes. Du moins les pantomimes n'enſanglantoient point la ſcène : mais ils outrageoient ſouvent les mœurs.



CHAPITRE II.

Guerre de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration.

PLUS les princes s'amusent, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit & des rigueurs militaires & des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandoit avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédoit qu'à la force, & rongeoit son frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey), dont les Druides avoient fait le centre du fanatisme. Il réussit, malgré l'étonnement qu'inspirèrent d'abord aux Romains ces prêtres terribles, courant çà & là comme des furies, avec des femmes hideuses armées de torches; leur figure, leurs cris, leurs imprécations, retraçoient l'image des enfers. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois sacrés, où les Druides versoient religieusement le sang humain sur les autels.

Révolte dans la grande-Bretagne.

Conquête de l'île de Mona.

61. Suétonius défait la reine Boadicée.

Suétonius, victorieux à Mona, ne se doutoit point de ce qui se passoit derrière lui. Les Bretons avoient pris les armes, sous les étendards de la reine Boadicée, héroïne supérieure à toute espèce de périls. Ils avoient forcé des places, & égorgé une multitude de Romains. Le général se hâte d'aller au secours : il est contraint d'abandonner Londres; mais ayant formé un corps de dix mille hommes, il prend un poste si avantageux, que les ennemis, quoique infiniment supérieurs en nombre, sont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatrevingt mille. Boadicée se donna la mort pour ne pas survivre au malheur de sa nation.

Rappel de ce général.

Traversé par la jalousie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire. Néron envoya un affranchi nommé Polyctète pour examiner sa conduite. Le faste & l'insolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons mêmes, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé; ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, & se firent honneur d'une tranquillité qui venoit de leur molesse. Ils se mettoient ainsi à couvert du côté de la cour, au risque de perdre la province.

Quatre cents

Quelques affaires de Rome méritent plus

d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au nombre de quatre cents, seroient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposoit par ses clameurs, une partie du sénat en jugeoit comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. » On » objecte, dit-il, que les innocens périront; » c'est ce qui arrive quand des troupes sont » décimées pour avoir fui; les braves tirent au » sort avec les coupables. Tout exemple pareil de » sévérité a quelque chose d'injuste; néanmoins » le bien public compense le mal des particuliers. » L'avis sanguinaire l'emporta sur l'humanité.

Esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître.

C'est ainsi que des barbaries, consacrées par le temps, sont quelquefois soutenues par ceux qui devroient en mieux connoître l'injustice. Il falloit donc pour le bien public, que des milliers de têtes répondissent de la sureté d'une seule, & que le crime d'un seul fût puni par la mort de tous ! Sans doute les esclaves n'étoient pas comptés parmi les hommes. Cependant la loi Pétronia défendit de les exposer aux bêtes, sans la permission du magistrat: loi propre à consoler de tant d'horreurs, supposé que les magistrats fussent humains. Pouvoient-ils l'être

Combien la jurisprudence étoit bannie en ce point.

ſous un tyran, & avec des préjugés de tyrannie ?

Crime de lèſe-majeſté renouvelé.

A l'occaſion de quelques ſatires, Néron fait revivre le crime de lèſe-majeſté. Antiſtius, préteur, eût été puni de mort pour ce ſujet, ſi Thraſéa n'avoit eu le courage d'opiner ſeulement à l'exil. Véïenton, autre perſonnage diſtingué, fut banni de même, & ſes écrits condamnés au feu. La défenſe de les lire les fit rechercher : on les oublia, dès que le péril ne ſubſiſta plus. C'eſt le ſort de pluſieurs ouvrages pareils.

62. Mort de Burrhus, & retraite de Sénèque.

Il n'y avoit que Burrhus & Sénèque, dont les avis, malgré leur complaiſance, puſſent modérer la tyrannie de Néron. Malheureuſement le premier mourut ; & ſon maître fut ſoupçonné d'avoir avancé ſa mort. Le ſecond, ſe voyant près d'une diſgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenſes qu'il poſſédoit. Néron refuſa d'y conſentir, lui donna de nouvelles marques de confiance & de tendreſſe ; & en paroiſſant le regretter, ſe réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque reſpirent un ſtoïciſme impoſant, qu'il eſt impoſſible de concilier avec ſon opulence & ſon luxe. Nous le verrons mourir avec courage ; les foibleſſes de ſa vie n'en ſont que plus ſurprenantes.

Meurtre

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, ſcé-

lérat digne de Néron, devint le miniſtre de ſes crimes. Bientôt Octavie fut non-ſeulement répudiée, exilée, mais égorgée; & ſa tête fut, pour ainſi dire, le préſent de noces de Poppée, ſon infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'eſt qu'afin de lui ſuppoſer un crime, l'affranchi Anicet l'accuſa d'adultère avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire ſa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de ſolennelles actions de graces; cérémonie qui ſuivoit toujours les meurtres célèbres. Néron ſe jouoit ainſi des dieux & du genre humain.

d'Octavie, & autres crimes de Néron.

Ses débauches égaloient ſa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il ſe maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occaſion, il épouſa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas ſouiller l'hiſtoire, ſi elles n'apprenoient à quel point l'abus du pouvoir, & l'ivreſſe des paſſions, peuvent dégrader un ſouverain; ſi elles n'apprenoient du moins qu'il s'expoſe à des diffamations incroyables, en foulant aux pieds les lois de la ſociété & de la nature.

Débauches affreuſes.

On lui attribua un incendie qui conſuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit conſidéré avec plaiſir du haut d'une tour, en chantant un poëme ſur l'embrâſement de Troie. La haine inventa vraiſemblablement ces bruits;

Incendie de Rome.

car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron ?

Nouveau palais de Néron.

Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites & tortueuses ; il la fit reconstruire plus belle & moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or & de pierres précieuses, & renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé : *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Projet de canal, ruineux & impossible.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Averne jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides & des rochers sans eau, dans un espace de cent soixante milles. L'ouvrage étoit impossible ; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, & l'on compta pour rien tant de sueurs & de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorboient la substance de l'empire. Aussi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accusés de l'incendie, & punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multiplioient déja, mais dans l'obscurité ; & l'on

confondoit leur religion inconnue avec les superſtitions les plus groſſières. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'eſt la fauſſe idée qu'en donne Tacite lui-même. Ce grave hiſtorien en parle comme de *ſcélérats dignes des plus rudes châtimens*, quoique ſacrifiés par l'injuſtice de Néron. On ſuppoſa calomnieuſement qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des ſupplices affreux. C'étoit un ſpectacle pour les Romains. Aſſis lui-même ſur un char, l'empereur ſe fit un amuſement de voir ſes malheureuſes victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux; & l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaiſirs de ſa cruauté.



CHAPITRE III.

Fin du règne de Neron.

65. Conspiration de Pison & d'Épicaris.

Ce monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma; Pison en étoit le chef; plusieurs illustres citoyens y entrèrent, & l'affranchie Épicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé. Mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Épicaris soutint la torture en héroïne; exemple de courage, remarquable sur-tout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison, prêt à mourir, fit son testament, & y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidelle qu'il adoroit.

Courage de quelques-uns des conjurés.

Deux conjurés intrépides signalèrent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé son serment: *Je te haïssois*, répondit ce tribun. *Personne ne t'a été plus fidèle, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, histrion, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr.* Ces paroles

furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conſpiré par zèle pour toi : il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

Sénèque forcé de s'ouvrir les veines.

La célébrité de Sénèque & de Lucain rendent leur mort plus intéreſſante. Celui-là fut accuſé, peut-être avec fondement quoique ſans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine ſecrète de ſon élève ſaiſit avec joie l'occaſion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il ſe fit ouvrir les veines, ainſi que Pauline ſa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à ſon teſtament des legs en faveur de ſes amis : *Je vous laiſſe*, leur dit-il, *ce qui me reſte de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque ne ſera jamais le modèle des vrais philoſophes ni des bons écrivains, quoique ſes ouvrages ſoient pleins de belles penſées & d'excellentes maximes. Son ſtyle affecté corrompit le goût; ſa morale faſtueuſement auſtère fut démentie par ſes actions.

Il eſt un mauvais modèle.

Mort de Lucain.

Lucain, le Senèque des poëtes, mourut de la même manière. Il avoit encenſé Néron dans ſa Pharſale : il étoit devenu ſon ennemi mortel par un reſſentiment d'auteur ; parce que le prince, qui ſe mêloit de poéſie, avoit bleſſé ſon amour-propre en rival jaloux.

Mort de Pé-

On ne voit plus que têtes illuſtres tomber ſur le

trone, de Soranus & de Thraséa.

moindre soupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la science des voluptés, auquel on attribue une satire obscène & ingénieuse dont il reste des fragmens. Mais je dois nommer Soranus & Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour si abominable.

Procès remarquable du dernier.

Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince & de sa *divine voix* ; de l'avoir blâmé de faire le comédien sur le théâtre ; de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine ; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déesse après que son mari en colère l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation étoit de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs & d'opinion, on ne manqua pas de peindre sa secte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inspiroit l'amour de la liberté. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice ; faveur qu'on accordoit facilement. Il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang, & dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté stoïque n'avoit rien pris sur son indulgence.

Son stoïcisme.

Il

Il répétoit souvent cette maxime : *Qui hait les vices, hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, & supporter les vicieux ?

Au milieu de tant de scènes affreuses, arrive Tiridate, frère de Vologèse roi des Parthes, qui venoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir long-temps fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement ; & plus il s'humilie, plus il est comblé de largesses. Témoin des frivoles & indécens plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce temps, avoit jusqu'alors contenu & réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisoit l'espérance de Rome, & on lui désiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime capital. Corbulon fut rappelé, & reçut en chemin l'ordre de mourir.

Tiridate à Rome courtise Néron & le méprise.

Corbulon condamné, parce qu'il étoit un grand homme.

Vologèse, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aisément que moi passer la mer ; venez en Asie, & nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur piqué eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espèce d'ambition l'entraîna ailleurs.

Vologèse rejette une invitation de l'empereur.

Il voulut aller en Grèce pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de

67.

Voyage ridicule de Né-

ron en Grèce. musiciens & de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, & crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grèce qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de trophées. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats & de jeux, &c.* En même temps que la tyrannie réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

On le flatte bassement à son retour.

68. Vindex donna le signal dans la Gaule, où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance, & zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, qui, descendant des premières familles de Rome,

Révolte de Vindex & de Galba.

n'avoit échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle & par une vie obscure. Galba hésite, délibère avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matière, c'est déja être criminel ; qu'il faut à l'instant, ou marcher contre Vindex qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre un tyran. Il se détermine enfin à la révolte ; mais il refuse le titre d'empereur que ses troupes vouloient lui donner, & il se déclare simple lieutenant du sénat & du peuple.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginius avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret de Néron, il marcha contre Vindex, & finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci alloit entrer dans Besançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, se crut attaquée, fondit sur ses troupes, les tailla en pièces ; & Vindex se tua de désespoir. Virginius auroit pu se faire empereur. Il n'estimoit point Galba, il haïssoit Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il seroit possible. Dans la suite des révolutions, il refusa plusieurs fois l'empire, & il mourut consul sous Nerva.

Mort de Vindex, & modération de Virginius.

Néron se livre à la peur.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de prendre quelque mesure, ou quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir, débauche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron, abandonné de ses gardes, va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, & proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume :* c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, & de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme : il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour le saisir. Que faire? Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, & demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Ainsi mourut, âgé de trente ans, un prince dont le nom semble exprimer tous les crimes.

On le condamne à mort.

Il se tue avec peine.

En lui s'éteint la famille d'Auguste.

La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un

Néron : voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant de peuples ! Voilà les maîtres que les richesses, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu & le débordement des vices, préparoient depuis long-temps aux Romains !



GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

68. DEPUIS la défaite de Vindex, Galba retiré dans une ville d'Efpagne fe croyoit perdu. Il penfoit à fe donner la mort, quand il apprit la révolution. Il fe hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe jufqu'à l'avarice, incapable de fe plier aux circonftances : trop foible à l'âge de foixante & treize ans pour foutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la fouveraineté qu'un écueil & un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide fur fes fautes, pour découvrir la fource de fes malheurs.

Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les foldats, puifqu'ils venoient de donner l'empire, & qu'ils pouvoient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait maffacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de fon établiffement. Les prétoriens comptoient fur les fommes qu'on leur avoit promifes, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs efpérances, en difant qu'*un empereur choifit fes foldats, & ne les achète point*. Dès-lors les foldats deviennent fes ennemis. Et pouvoit-il règner fans eux?

Il s'attire la haine des foldats.

D'un autre côté, le peuple que les ſpectacles & les largeſſes de Néron avoient aveuglé ſur ſa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuſe les mêmes amuſemens. Une foule de citoyens, dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu ſous le dernier règne, s'indignent du renverſement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que pluſieurs traits d'injuſtice effaçoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour ſe rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de perſonnes diſtinguées, ſur des accuſations ſans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même temps qu'il ſévit contre des hommes moins odieux. Effrayé des moindres dépenſes, il ſouffrit les concuſſions de trois miniſtres qui vendoient tout, & ſaiſiſſoient avidement l'occaſion de s'enrichir. Il ſembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ſes miniſtres les moyens de faire des rapines.

Il donne lieu aux plaintes du peuple.

Injuſtice.

Mauvaiſe économie.

Déja l'armée de Germanie demandoit un autre empereur; c'eſt-à-dire, ſe propoſoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuſe. Galba ſentant ſa foibleſſe chercha un appui dans Piſon, moins diſtingué par ſon illuſtre naiſſance que par ſes vertus. Il l'adopta. Le diſcours qu'il lui adreſſe dans Tacite, ſeroit

69.

Galba adopte Piſon, & lui donne de ſages conſeils.

digne de l'homme le plus ſage. En l'exhortant à une conduite prudente & modérée : » Il n'en » eſt pas ici, lui dit-il, comme ailleurs, où une » maiſon règne, & tout le reſte eſt eſclave. Vous » devez gouverner des hommes qui ne peuvent » ſupporter ni une entière ſervitude, ni une » liberté entière. « Piſon n'eut pas le temps de mettre en uſage ces conſeils.

Othon forme le projet d'uſurper l'empire.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Piſon, conjura la ruine de l'un & de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que ſa femme eût ſéduit le prince ; courtiſan décrié pour ſes débauches & pour ſon luxe, endetté de deux cents millions de ſeſterces, & réduit à ne pouvoir ſe ſauver que par un coup de déſeſpoir. Périr dans une bataille, ou ſuccomber en juſtice, c'étoit pour lui, diſoit-il, à peu-près la même choſe. Ses amis & ſes eſclaves l'excitoient à tout haſarder. Il y étoit encore animé par les promeſſes des aſtrologues, » eſpèce d'hommes, dit Tacite, qui » ſe joue des grands, qui donne des eſpérances » trompeuſes, que l'on condamnera toujours dans » notre patrie, & qu'on y retiendra toujours. « Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de ſe faire croire.

Les préto-

Deux ſoldats entreprenans dirigèrent le com-

plot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le proclame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison & Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés. Othon se donna le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba au contraire avoit dit à un soldat, qui se vantoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme : *Camarade, qui te l'a commandé?* Les anciennes proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

riens le proclament.

Fin de Galba & de Pison.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeunesse infâme passée avec Tibère auroit suffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la bassesse, & tous les vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens & Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se

Vitellius proclamé en Germanie.

Ses vices.

Ressources d'Othon.

difpofoit à la foutenir. Il avoit de fon côté Rome, les prétoriens, des légions nombreufes ; & fon élévation fembloit en quelque forte donner du reffort à fon génie, auparavant enchaîné par la molleffe.

On ne connoiffoit plus la guerre à Rome ; on s'y prépare mal.

On ne connoiffoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Augufte s'y étoit rendu le maître à force de politique & de violences. Les prétoriens menoient une vie tranquille & licencieufe ; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient fe les attacher qu'en leur prodiguant des largeffes. Les fénateurs, les chevaliers, étoient en général fi éloignés de la difcipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur fe répandoit dans toute la ville ; & les idées de guerre ne plaifoient qu'à ces efprits remuans, ou à ces hommes ruinés qui mettent leurs efpérances dans les maux publics. Ce n'étoit plus le temps où Rome, quoique infectée de vices, étoit encore pleine de héros.

Bataille de Bédriac, décifive pour Vitellius.

Les premières hoftilités furent malheureufes pour Vitellius. Cécina lève le fiège de Plaifance, & reçoit un échec confidérable avant l'arrivée de fon collègue. Valens & Cécina réunis fe méprifent, fe décrient mutuellement. On confeille à Othon de temporifer. C'étoit le meilleur parti dans les circonftances. Mais ennuyé de l'incer-

titude, & craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les flatteurs lui persuadèrent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvoit avoir ni la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui la commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriacum, entre Crémone & Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus de quarante mille hommes y périrent de part & d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des prisonniers, parce qu'ils ne devenoient point esclaves; on s'acharnoit donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat, qui se voyant taxé de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

Carnage dans les guerres civiles.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis & de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sincères. Il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa comme Caton de la sûreté de ses partisans, & se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par

Othon se tue après un règne de trois mois.

attachement pour lui, fe donnèrent la mort. Il n'avoit règné que trois mois. La douceur de fon gouvernement, dans un efpace fi court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître abfolu de l'empire, il auroit imité Néron, puifqu'il en avoit les vices. On commençoit bien, pour s'affermir fur le trône : on fe permettoit tout, quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius fe rend odieux & méprifable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de règner, apprit dans la Gaule que le fénat lui avoit déféré le pouvoir fuprême. Il paffa promptement en Italie; & fans daigner fe couvrir de trompeufes apparences, il fe fit un plaifir cruel de vifiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres foulevant le cœur de quelques-uns de fes courtifans : *Un ennemi tué fent toujours bon*, leur dit-il, *fur-tout un citoyen*. Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran ftupide, toujours plongé dans le vin ou dans le fang, dont la gourmandife dévoroit des millions; dont le palais offroit chaque jour le fpectacle des bacchanales; & dont les foldats, à fon exemple, ne refpirant que débauches, femoient partout le défordre & la terreur. Pour le peindre d'un feul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire de Néron.

Un tel règne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps. Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula & sous Claude ; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais d'autre origine dans les cours de mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narcisse ; & cette protection lui avoit procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs, (nous en parlerons ailleurs). Il la poussoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui applanirent les voies à une entreprise, qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application sacrilège que lui fit Josèphe des prophéties concernant le sauveur, doivent être comptés ou parmi les ruses de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une superstitieuse crédulité.

Qui étoit Vespasien, & comment il avoit fait sa fortune.

Oracles en sa faveur.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina

Vespasien est fait empereur en Orient.

Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien se met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie & de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina & Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître; le second qu'un débauché, dont le cortège ressembloit à un sérail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée & réduite en cendres.

Bataille & prise de Crémone.

De toutes parts, on se soumettoit à Vespasien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe; prodiguant les immunités & les priviléges pour de l'argent, & dissipant ses trésors pour de funestes & honteux plaisirs. Cependant comme le danger pressoit, comme l'armée demandoit à grands cris son empereur, il se transporta au camp; mais il ne fit que s'y rendre plus méprisable, & il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne,

Stupidité de Vitellius dans le danger.

lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Primus passe l'Apennin au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute sa famille, il quitte son épée; il veut se dépouiller de toute marque du commandement. Ce triste spectacle attendrit & échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le capitole. Les cohortes germaniques l'y assiègent, & mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes. Sabinus est pris, traîné aux pieds de Vitellius, & mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Il fait un traité honteux pour vivre.

Il se dépouille de toute marque de commandement.

Le peuple s'y oppose. Terrible sédition.

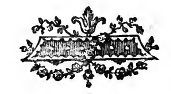
Il ne restoit plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare

Primus, général de Vespasien, prend Rome.

de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence & de folies. Tacite assure que le carnage & l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Tels étoient les Romains dans leur avilissement.

Fin tragique de Vitellius.

Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner tant de zèle : la corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît comme le plus vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs & des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le règne de la barbarie.



VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée & prise de Jérusalem.

VESPASIEN étoit reconnu, mais absent. Mucien qui se flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque temps toutes les cruautés de la victoire. Primus à qui l'on étoit redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle : car dans les cours le mérite sans faveur disparoît en un moment. 69. Vespasien reconnu.

L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, espéroient de grandes largesses. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte sur la foi de témoins encore vivans, fermèrent la bouche aux murmurateurs. Un aveugle & un manchot le supplièrent, par l'inspiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie.

de sa salive sur les yeux, l'autre de lui presser la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, & les malades guérirent.

Explication de ce fait. On emploie communément le ministère du diable pour expliquer ces prodiges que de fausses religions s'attribuent; comme si le mensonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fournissoient pas des explications plus vraisemblables. Ou Vespasien se laissa tromper, ou il fut bien aise de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient par-tout le merveilleux, & qui l'attestent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en sont-ils si rares dans l'histoire? & la vraie religion, dont les miracles portent le sceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejeter toutes les fables de la superstition & de l'imposture?

70. Il gouverne en bon prince. Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de crimes, vit enfin un empereur digne de règner; c'est que Vespasien, autrefois adulateur des tyrans, se rendit cher & respectable par des qualités vraiment royales. Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie & la discorde avoient renversé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions; il rendit au

fénat fon ancien luftre, en le réformant & en lui communiquant les affaires; il diffipa de grands maux par l'adminiftration de la juftice; il réprima le luxe des tables, fur-tout par fon exemple plus efficace que les lois; il oppofa des réglemens fages à la licence des mœurs. Sans fafte, fans orgueil, il ne fe montroit fouverain, qu'en travaillant au bien public; & c'eft par-là qu'un fouverain mérite de l'être.

On lui reproche néanmoins une paffion, qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accufe d'avoir vendu les charges, les abfolutions; d'avoir augmenté les impôts; d'avoir employé dans la finance des hommes durs & avides, afin de les preffer enfuite comme des éponges, & de les condamner quand ils fe feroient enrichis. Titus, fon fils, n'approuvant pas je ne fais quel impôt fur les urines, l'empereur lui préfenta la première fomme qu'on en avoit retirée, & lui demanda: *Cet argent fent-il mauvais?* Ses apologiftes le juftifient par la néceffité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuifées; & par le noble ufage qu'il fit toujours de fes revenus. Il les employoit à orner la ville, à réparer les grands chemins, à foulager des peuples dans le befoin, à rétablir la fortune des fénateurs obérés, à récompenfer magnifiquement

Mais on lui reproche de l'avarice & des concuffions.

Emploi qu'il faifoit de l'argent.

les gens de lettres & les artiſtes. Mais rien ne peut juſtifier des exactions odieuſes, qui reſſemblent plutôt à des rapines de publicain, qu'à des actes de ſouveraineté. Il n'eſt pas néceſſaire d'aſſigner aux profeſſeurs d'éloquence une penſion de cent mille ſeſterces, ni de donner cinq cents mille ſeſterces de gratification à un poëte, comme le fit Veſpaſien. Il eſt néceſſaire de ne lever ſur le peuple que les impoſitions qu'exige le bien de l'état.

Il bannit les philoſophes, comme ennemis de la monarchie.

Ce prince, ſi libéral pour les poëtes & les rhéteurs, bannit les philoſophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Pluſieurs, à la vérité, ſous un maſque de ſtoïciſme, ſe portoient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'inſolence de reſter à Rome, de ſe montrer même devant l'empereur ſans aucun ſigne de reſpect. Veſpaſien lui envoya dire : *Tu fais ton poſſible pour que je t'ôte la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Exil d'Helvidius Priſcus.

Il exila cependant Helvidius Priſcus, gendre de Thraſéa & imitateur de ſes vertus, dont le ſeul crime étoit un amour de la liberté, trop vif & trop ſuſpect ſous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus généreuſement Métius Pompotianus, qu'on lui peignoit comme un rival

dangereux; il l'avoit élevé au consulat, en disant : *s'il devient empereur, il se souviendra de mes bienfaits.*

Deux guerres importantes furent avantageusement terminées. Les Bataves, sous la conduite de Civilis, un de leurs plus illustres compatriotes, avoient secoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs Druides & indignés de la servitude, se révoltèrent de même; & Classicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter serment à l'*empire des Gaules.* On envoya sur le Rhin sept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, divisés par une jalousie mutuelle, ne pouvoient résister à tant de forces : la plupart se soumirent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, essuya des pertes; & voyant les Bataves las d'une guerre si hasardeuse, se soumit enfin au général Cérialis, homme de tête, quelquefois négligent, mais heureux dans presque toutes ses opérations.

Révoltes des Bataves & des Gaulois, réprimées.

Classicus.

Civilis.

70.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple haï & méprisé de tous les autres, autant qu'il les haïssoit & les méprisoit, respectable seulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les superstitions les plus grossières; ce peuple, dis-je, étoit

État de la Judée.

trop foible & trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au sortir d'une longue captivité, il avoit eu ses pontifes pour princes. Pompée l'avoit soumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la prise de Jérusalem la querelle des deux frères Hyrcan & Aristobule, qui se disputoient la principauté. Le cruel Hérode, partisan de Marc-Antoine, ensuite protégé d'Auguste, porta long-temps le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguste. Cet empereur l'exila, & réduisit la Judée en province romaine.

Révolutions dans ce pays.

Préjugés & enthousiasme des Juifs.

De fréquentes révoltes, causées sur-tout par le fanatisme, entraînèrent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le messie, que leurs prophètes avoient annoncé, & dont les mystères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur, conforme à leurs folles rêveries. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulèvement. Les pharisiens entretenoient le feu de l'enthousiasme. Ils taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées & leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur. Une étincelle allumoit subitement des incendies en Judée, parce que les

préjugés & le caractère national y concouroient également.

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua & termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *Zélateurs*, s'obstina aux partis violens; & tyrannisa le peuple, en même temps qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravoient les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré

Siège de Jérusalem.

70.

aux flammes ; Jérufalem eft enfevelie fous fes ruines.

Obfervation fur Josèphe.

L'hiftorien Josèphe, qui avoit abandonné fes compatriotes, & qui fervoit chez les Romains, compte onze cents mille Juifs morts dans le fiège. Suétone & Cornélius Népos en diminuent le nombre prefque de moitié. L'ouvrage de Josèphe porte des caractères fi marqués de flatterie, de crédulité & d'exagération, qu'il infpire une jufte défiance fur plufieurs points. Celui qui prétend avoir prophétifé l'empire à Vefpafien, en le fuppofant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons hiftoriens ?

79.

Mort de Vefpafien.

Vefpafien malade, près de mourir, dit en plaifantant : *J'imagine que je deviens dieu.* L'apothéofe étoit en quelque forte un droit de l'empire. Il voulut fe lever fur fon lit ; *Il faut qu'un empereur meure debout*, dit-il encore ; tant les devoirs de la fouveraineté occupoient fon ame. Il expira auffi-tôt, âgé de cinquante neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaifanté des préfages dont les autres étoient effrayés. Au fujet d'une comète à chevelure : » Si cet aftre, dit-il, menace quelqu'un ; » c'eft le roi des Parthes qui a de longs » cheveux, & non pas moi qui fuis chauve. »

Plaifanterie fur l'apparition d'une comète.

Cependant il croyoit à l'aſtrologie & à la divination.

On met ſous ſon règne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin & le Pô, il ſe trouva quatre-vingt-une perſonnes au-deſſus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, & trois en avoient cent quarante. Ces ſortes de faits paroiſſent douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne ſeroient aujourd'hui.

Dénombrement.

Vieillards.



TITUS.

79. Titus sacrifie les plaisirs au devoir.

AU nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Des égaremens de jeunesse lui avoient fait une mauvaise réputation, lui avoient même attiré la haine du peuple. Quel mérite ne falloit-il pas pour effacer cette tache! Les devoirs de la souveraineté parurent le transformer en un autre homme. Il ne règna que pour faire des heureux; & loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême si favorable aux passions, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi Juif Agrippa, dont il étoit éperdûment amoureux; & la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère. Le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*; dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait.

Sa bienfaisance.

Économie généreuse.

Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devroit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, & si, donnant aux uns, il ne

s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun citoyen ne doit ſortir mécontent de l'audience du prince*, n'eſt excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuſe à propos, & qui ſait paroître bon quand même il refuſe. On le loue d'avoir confirmé ſans examen tous les dons de ſes prédéceſſeurs : peut-être auroit-on ſujet de l'en blâmer.

Il donna des fêtes, mais il ſoulagea le peuple.

Il falloit au peuple des ſpectacles. Le ſuperbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains & à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les ſecours dans les calamités publiques, après une fameuſe éruption du Véſuve, & après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendreſſe des citoyens.

Il ne fit mourir aucun Romain.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il ſe croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais ſe ſouiller du ſang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, ſon frère & ſon ennemi, eut part à ſes bienfaits. Il fit manger à ſa table deux patriciens, convaincus de conſpiration, que le ſénat venoit de condamner au dernier ſupplice. Sévère pour les délateurs

feulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

81. Sa mort.

Un fi grand prince, appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer fes vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne ; & laiffe l'empire à un monftre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel eft le fort déplorable des peuples.

Terrible éruption du Véfuve.

Le principal événement de ce règne fut l'embrâfement du mont Véfuve. Deux villes entières, Herculanum & Pompéïa, difparurent fous des montagnes de cendre, maftiquées enfuite par les matières fondues que vomiffoit le volcan. Pline le Naturalifte, qui commandoit la flotte de Misène, voulut obferver de près ce terrible phénomène. Sa curiofité lui coûta la vie. Jamais l'homme ne montra plus de paffion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, & jufques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de fes ouvrages, il laiffa cent foixante porte-feuilles remplis d'extraits de fes lectures. Perfuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque chofe d'utile, il lifoit ou fe faifoit lire prefque tout. Auffi dans l'immenfité des matières que renferme

Pline le Naturalifte.

son Histoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvoit suffire à examiner tant de choses.



DOMITIEN.

81. Domitien insensé & méchant.

DOMITIEN, frère de Titus, est un Caligula & un Néron. La cruauté & la folie forment son caractère. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en se livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, & il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entr'autres qui défend de faire des eunuques; il agit quelquefois en prince juste & généreux; mais quelques traits de fausse vertu ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices.

Trait de sa méchanceté.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs & chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, & de les renvoyer chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être ses victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présens, qui, portés chez eux, ne furent d'abord qu'un nouveau sujet de frayeur.

Il excite & récompense les délateurs.

Un soulèvement en Germanie fournit au tyran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors,

ſelon Tacite, la naiſſance, les richeſſes, les honneurs, les vertus ſur-tout devinrent des crimes. Les récompenſes des délateurs parurent auſſi odieuſes que leur méchanceté même; le conſulat, le ſacerdoce, les intendances plus lucratives, étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les eſclaves, pour avoir des accuſateurs contre les maîtres; & les amis, en cas de beſoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus reſpectables citoyens périrent, comme criminels de lèſe-majeſté; le ſénat fut leur juge, c'eſt-à-dire, l'inſtrument forcé de la tyrannie.

Qu'un tel prince ait haï les gens de lettres, les hiſtoriens en particulier, c'eſt ce qui n'a rien d'étonnant. Tous les philoſophes furent bannis, de peur qu'il ne reſtât quelque veſtige de vertu. Dion Chryſoſtôme & Epictète, les deux plus célèbres, ſe retirèrent ſans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, *une affreuſe inquiſition empêchoit d'entendre & de parler; on auroit perdu la memoire, ainſi que la voix, ſi l'on étoit maître d'oublier comme de ſe taire.* Les chrétiens eſſuyèrent une perſécution dont le motif paroît incertain, puiſque les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

Il bannit les philoſophes, &c.

Tout trembloit.

96. Domitien assassiné. La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, & sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

Agricola illustre sous ce règne. Agricola, beau-père de l'historien Tacite, & l'un des premiers hommes de son siècle, illustra ce règne par sa conduite & ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déja subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, & en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts & des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord (dans l'Écosse,) il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien jaloux de sa gloire le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors le mérite & la vertu. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince

Son testament.

prince étoit inſtitué ſon héritier, avec la femme & la fille du teſtateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'eſtime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé & corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon père ne peut faire ſon heritier qu'un méchant prince.*

En finiſſant cet article, diſons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle ſous les derniers empereurs, & que les ennemis du chriſtianiſme ont oſé comparer à Jéſus-Chriſt; ils ont pris pour vraies les fables racontées en ſon honneur par Philoſtrate, ſur les mémoires d'un certain Damis, diſciple imbécille d'Apollonius. Ce philoſophe ne fut qu'un enthouſiaſte hardi, zélé, auſtère, vain, capable d'en impoſer aux ſimples par des apparences de prophéties & de miracles. Après ſes voyages dans l'Inde & dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, diſoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.* Hiſtoire d'Apollonius de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Veſpaſien, & lui donna d'excellens conſeils; en particulier celui-ci : » Ne vous enrichiſſez pas en » chargeant le peuple d'impôts. L'or, acheté par » les larmes de vos ſujets, ſeroit un or faux & » funeſte. Soulager les miſérables, conſerver aux » riches leurs poſſeſſions légitimes, c'eſt le meilleur Ses conſeils à Veſpaſien.

» usage que vous puissiez faire des richesses. Que » la loi vous commande : vous établirez de bonnes » lois, si vous vous y soumettez le premier ».

Accusé à Rome.

Accusé, sous Domitien, de magie & de révolte, par le philosophe Euphrate, il ne craignit point de se rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, sans en être puni. Son historien assure qu'étant à Ephèse, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut assassiné.

Sa mort.

Pour couronner ses prestiges, Apollonius voulut mourir sans témoin; il disparut tout-à-coup, & l'on publia qu'il avoit été enlevé au ciel. L'histoire de sa vie est la meilleure preuve contre lui : on y trouve des absurdités qui démontrent l'imposture ; mais l'absurdité n'effraie point les esprits crédules ou prévenus ; & tant que le paganisme a subsisté, Apollonius a eu la réputation d'un homme divin. Il étoit né vers le commencement de l'ère chrétienne.

Absurdités de son histoire.



NERVA.

LES conjurés avoient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide & foible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté & avec justice, en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire: *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne: c'en est un aussi, que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté & la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

96.

Nerva vertueux, mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévère discipline pouvoit à peine contenir, abusèrent bientôt de la foiblesse du gouvernement. Ils se soulevèrent; ils demandèrent qu'on leur livrât les meurtriers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les appaiser. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, & ils arra-

Les prétoriens abusent de sa foiblesse, & il adopte Trajan.

chèrent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva, pour se ménager un appui, qui soutînt en même tems l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faisoit la guerre en Pannonie, sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur, dont la mort auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui succéder. Nerva mourut des suites d'un accès de colère contre un sénateur qui méritoit punition.



TRAJAN.

98.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien ; contre moi, si je fais mal.* Se regardant comme le chef & non comme le maître de l'état, il jura d'observer les lois; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, & vécut au milieu de ses sujets en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans. » Tels que j'ai souhaité que les empe- » reurs fussent à mon égard, quand j'étois simple » particulier, tel je veux être à l'égard des » particuliers, maintenant que je suis empereur. « Ce fut sa maxime, & la règle de sa conduite. La justice & la bonté règnoient donc dans sa personne.

Trajan gouverne en chef de la république.

Belle maxime.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étoient autorisées

Délateurs réprimés.

par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de pourſuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injuſtes accuſateurs.

Économie & diminution d'impôts.

Une de ſes principales attentions fut d'empêcher que, ſous prétexte de zèle pour ſes intérêts, on ne vexât les citoyens par des injuſtices de finance. *Le fiſc*, dit Pline, *dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe que ſous un bon prince, perdit ſouvent ſon procès.* Une ſage économie, tréſor inépuiſable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, ſans éprouver de beſoins.

Pantomimes chaſſés & rappelés.

Son exemple étoit ſi propre à réformer les déſordres, que le peuple demanda lui-même l'expulſion des pantomimes. On avoit contraint Nerva de les rappeler. Tel eſt l'empire d'un prince ſage & adoré, ſur les mœurs publiques, ſi ſouvent rebelles aux lois. Cependant il rappela dans la ſuite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit ſupporter long-temps la privation.

Titre de *Très-bon*, donné à Trajan.

Domitien avoit pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon.* Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui ſe faiſoient tous les ans pour ſa proſpérité, il mit cette condition expreſſe : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Les Daces, qui avoient ſoumis les

Senſible à la gloire des armes, auſſi grand capitaine que grand prince, il eut l'occaſion de ſe

ſignaler dans la carrière des héros. Les Daces, ſous leur roi Décébale, s'étoient rendus formidables à Domitien, qui ayant marché contre eux par oſtentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétriſſure du nom romain, & les mouvemens du roi barbare lui fourniſſoient de nouveaux motifs de guerre. Il refuſa le tribut, ſe mit à la tête d'une armée, défit les Daces, les ſoumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent à une nouvelle expédition. Réſolu de conquérir la Dace, voiſine de la Thrace & de la Méſie, il conſtruiſit ſur le Danube un pont célèbre; (bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marſigli, à l'idée qu'en donne Dion Caſſius.) Décébale, vaincu, ſe tua lui-même; la Dacie devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Tranſilvanie, la Valachie & la Moldavie. La colonne Trajane, qui ſubſiſte encore, eſt un monument du triomphe de Trajan ſur ces ennemis de l'empire.

Romains au tribut, ſont ſubjugués.

Pont du Danube.

Colonne Trajane.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit paſſer en Aſie, pour quelque ſujet de plaintes contre Choſroès, roi des Parthes; y conſacrer pluſieurs années à une guerre, dont il ne nous reſte aucun détail intéreſſant; conquérir

Conquêtes inutiles de Trajan en Aſie.

l'Arménie, la Mésopotamie & l'Assyrie; traverser le golfe persique; s'avancer jusqu'à l'Océan, & s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans l'Inde.* Mais forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il laissa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conserver?

117. Il meurt en Cilicie.

Trajan mourut en Cilicie après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux très-condamnables. C'est un prodige étonnant, que les foiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du souverain.

Trajan fut-il persécuteur des chrétiens?

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur des chrétiens? On compte, à la vérité, plusieurs martyrs sous son règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les Juifs toujours disposés à la révolte, l'idée de judaïsme attachée à la nouvelle religion, les assemblées des fidèles taxées de

révolte facrilège ; c'eft ce qui occafionna les fupplices dans plufieurs provinces, fans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Rien n'eft plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, & la réponfe de Trajan, fur la manière dont il falloit les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles fuperftitions, & rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, confulte le prince, lui propofe les voies de douceur qu'il a fuivies; affure d'après fon expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, fi on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve fa conduite, & décide qu'il ne faut ni faire de recherches contre les chrétiens, ni recevoir de dénonciations fans fignature; mais qu'il faut les punir, s'ils font amenés au tribunal, & convaincus. On s'eft beaucoup récrié contre cette décifion. Trajan & Pline, ignorant la fainteté du chriftianifme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les progrès, mais épargner, autant qu'il étoit poffible, le fang de fes fectateurs. Ils confidéroient les chrétiens comme une fecte ennemie de toute religion connue, révoltée contre les cérémonies & les ufages de l'empire, attachée à des principes inconciliables avec l'ordre établi, d'autant plus fufpecte enfin, qu'elle fe cachoit dans les ténèbres. Un tel préjugé, fi

Lettre de Pline en leur faveur.

Réponfe de Trajan.

difficile alors à détruire, eût certainement inspiré plus de rigueur, si le prince & le magistrat avoient eu peu d'équité.

Les Pline, Tacite, Juvénal, Plutarque.

Pline le Jeune, fils adoptif & neveu du Naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite son ami ; tous deux moins distingués par les honneurs du consulat, que par leur probité, leurs talens & leurs ouvrages. *Siècle heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, & de dire ce qu'on pense!* Cette liberté si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'historien, & les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de l'orateur. Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence ; mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la sagesse. Trajan aima le sage Plutarque, & le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.

ADRIEN.

UNE adoption vraiſemblablement ſuppoſée, puiſqu'elle n'étoit ſignée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre ſur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ſes droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les ſoldats, il écrivit au ſénat pour s'excuſer d'avoir prévenu ſes ſuffrages, & cédé à l'empreſſement des légions. Cette ruſe politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puiſſance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta ſouvent dans la ſuite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent ſeulement qu'il ſavoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'eſprit & de connoiſſances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ſes motifs ſuſpects. On peut ſe tromper ſur ſes motifs : ſon gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à pluſieurs égards.

117 Adrien ſe fait proclamer par les ſoldats.

Sa conduite équivoque.

Comme Trajan, Nerva & Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun ſénateur. Cependant quatre conſulaires furent mis à mort au ſujet d'une conſpiration. Il aſſura que c'étoit

Il abandonne les conquêtes de Trajan, & préfère la tranquillité de l'état.

malgré lui; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares; la paix avec les Sarmates & les Roxolans, (habitans de la Pologne) achetée par des pensions, pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc : sommes immenses qu'on fait monter à neuf cents millions de sesterces. Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat avec la plus grande considération ; en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on avoit conçues. Il pardonna même les injures, & dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

Ses vertus apparentes.

Il devient injuste.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se démentit en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres, prévint sa disgrace, & se retira lorsqu'il étoit en faveur. Après sept années de retraite paisible à la cam-

Retraite de Similis.

pagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Ci-gît Similis, qui a passé soixante & seize ans sur la terre, & qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, ç'auroient été sept ans de mort.

Adrien mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie & de mort sur leurs esclaves ; il restreignit considérablement la loi barbare, qui ordonnoit le supplice de tous les esclaves d'un maître assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Adrien fait de bonnes lois.

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, & en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Son édit perpétuel.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs & des magistrats ; objet si essentiel dans un vaste état, où l'injustice se dérobe, dans l'éloignement, aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

Il veille à l'administration de la justice.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévère avec

Il maintient la discipline militaire.

douceur, libéral avec prudence, il ſe fit adorer des ſoldats en les aſſujettiſſant au devoir. Le calme & la ſécurité furent le fruit de ſes ſoins.

Il parcourt l'empire.

De longs voyages, entrepris par curioſité & par zèle politique, loin de nuire à ſon autorité & à ſes affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout de ſes propres yeux, & de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainſi l'immenſe étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne, un mur depuis l'embouchure de la Tine juſqu'au golfe de Solway, pour garantir des incurſions la partie méridionale de l'île. Sa préſence fut utile par-tout.

Sa lettre ſur les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaiſe idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légéreté, caprice, ingratitude. Les Juifs & les Chrétiens de cette ville ne connoiſſoient, ſelon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce & les richeſſes d'Alexandrie avoient, ſans doute, altéré les mœurs de pluſieurs chrétiens. Les vrais diſciples de l'évangile étoient peu connus.

134.
Révolte des Juifs.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, ſéditieux & rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés ne les rendoient que plus intraitables. Un temple, élevé à Jupiter dans Jéruſalem, ranima juſqu'à la fureur leur haine contre les

Romains. Ils crurent trouver le messie dans Barcochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblèrent sous ses drapeaux; & la révolte fut si violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévérus, excellent général, pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cents quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu & transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, & d'être en butte à leurs mépris & à leurs outrages.

Ils sont exterminés ou dispersés.

138.

Adrien adopte Antonin, & meurt.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractère, le rendit cruel: il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta Vérus, méprisable par ses vices. Heureusement Vérus ne jouit pas long-temps de sa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, & il balança s'il l'accepteroit. Adrien, voulant se tuer dans un accès de mélancolie, demandoit des armes, du poison: Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du

ſénat, que ſes actes ne fuſſent point abolis, & qu'on le mît au rang des dieux, ſelon la coutume.

Jalouſie d'Adrien pour les gens de lettres.

Si Adrien n'eut que de fauſſes vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes; il fit le bonheur de ſes peuples. A la ſcience du gouvernement, il joignoit le goût des lettres & des arts. Mais les hommes habiles, admis à ſa familiarité, ſe trouvoient expoſés à ſa jalouſie, dont les ſuites étoient dangereuſes. Le philoſophe Favorin, quoique libre dans ſes ſentimens, lui céda un jour ſur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favorin blâmèrent ſa condeſcendance : *Vous avez tort*, leur dit-il ; *celui qui a trente légions à ſes ordres peut-il ſe tromper?* On connoît les mœurs d'Adrien par ſa paſſion pour l'infâme Antinoüs, à qui il conſacra des temples.

Trait de Favorin.

Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

Florus & Suétone écrivirent ſous ce règne, ainſi qu'Arrien, diſciple d'Epictète, homme d'état, & hiſtorien fort ſupérieur aux deux autres. L'hiſtoire romaine, depuis Tacite, n'eſt qu'un amas de faits mal digérés. La philoſophie morale d'Epictète eſt plus eſtimable. Il réduiſoit ſa doctrine à ces deux points; *ſouffrir avec patience, jouir avec modération.* Il pratiqua ce qu'il enſeignoit, & ſa vertu fut éprouvée par l'infortune.

ANTONIN.

ANTONIN.

QU'ON se représente sur le trône un vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; consacrant sa vie entière au bien public; citoyen avec les citoyens; père de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre: tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps. S'il avoit eu pour historien un Tacite, son règne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu & d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns. 138. Vertus d'Antonin.

Dès le commencement, Antonin signala sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens?* Non-seulement il ménageoit avec soin les finances de l'état, mais il regardoit son propre bien comme celui de la république. Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il répondit: *Nous n'avons plus de propriété,* Quelques traits qui peignent ses sentimens. Son bien est celui de l'état.

Pensions supprimées. *depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentimens généreux ne l'empêchèrent pas de retrancher plusieurs pensions, accordées sans raison sur le trésor; *car*, dit-il, *c'est une chose indigne & cruelle, que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.* Une économie si raisonnable vaut mieux sans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Lois remarquables. On cite deux sages ordonnances de l'empereur. Par la première, il défend de poursuivre pour le même crime un homme qui en a été absous. Par la seconde, il abolit la coutume qui faisoit passer au fisc ou à d'autres familles, la succession d'un père devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint Augustin loue une troisième ordonnance, en vertu de laquelle un mari, qui poursuivoit sa femme pour adultère, devoit être puni comme la femme, s'il se trouvoit coupable du même crime. Mais, quoique le crime paroisse égal de part & d'autre, les suites ne le sont pas relativement à la société; & cette différence mérite l'attention du législateur.

161.

Mort de l'empereur. Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle & Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné

ſa fille en mariage au premier, qui méritoit toute ſa confiance; & il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne reſpiroit que les plaiſirs. C'étoit déſigner ſon ſucceſſeur. Il laiſſa le nom d'Antonin ſi reſpectable, que tous les empereurs, pendant près d'un ſiècle, ſe firent gloire de le porter, comme celui d'Auguſte. Très-peu furent capables de le ſoutenir.



MARC-AURÈLE.

161. Marc-Aurèle élu avec Vérus par le sénat.

DEPUIS que Nerva & Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, & banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat élisoit ou sembloit élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un & l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, & leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre.

Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des

princes? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurèle.

Espérant que la guerre feroit sortir son collègue des pièges de la volupté, il se déchargea sur lui du soin de dompter les Parthes, qui avoient envahi l'Arménie & défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta par-tout où il trouvoit de l'amusement, fixa son séjour à Antioche; & pendant quatre ans que dura la guerre, il s'abandonna aux plus honteuses passions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frère, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin lui coûta, dit-on, six millions de sesterces, quoiqu'il n'y eût que douze convives : les présens qu'il leur fit, en esclaves, en vaisselle & en voitures, entraînèrent cette horrible & folle dépense. 162. Excès de Vérus.

D'un autre côté, Marc-Aurèle justifioit le mot de Platon : *Les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat; il prenoit & suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit: Conduite admirable de Marc-Aurèle.

Ce que l'on vous donneroit au-delà de ce qui vous est dû, il faudroit le tirer du sang de vos pères & de vos proches. Dans un besoin pressant, où l'augmentation des impôts sembloit nécessaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus précieux au palais, plutôt que de vexer les provinces; déclarant qu'il racheteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Il n'outroit point la sagesse.

Modèle de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, & en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurèle se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Il marche avec Vérus contre les Germains.

Cependant plusieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie & du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans sur-tout, menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vérus; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoit gouverner seul, sans

faire beaucoup de mal; ni commander seul les armées, sans exposer l'état à de grands malheurs. La mort subite de Vérus dissipa les inquiétudes que ses vices lui inspiroient. Il le regretta peu, sans doute; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocheroit seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme, si l'usage n'avoit consacré cette ridicule cérémonie.

169.

Mort de Vérus.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, & les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, & qui accabla de grêle & de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige; & Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais, comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, &c. l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius*,

Guerre de Pannonie.

Légion *fulminante*; miracle douteux.

donner la pluie aux soldats : Marc-Aurèle auroit-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il est certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnoissance de Marc-Aurèle. Enfin sa lettre n'existe plus, & celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essuyèrent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve *.

Paix accordée aux Germains.

Quelques redoutables que fussent les Germains, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, & invincible sous un si grand empereur. Ils demandèrent la paix & l'obtinrent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomptable & avide n'attendoit que l'occasion de tout envahir.

175. Révolte de Cassius.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avoit commandé avec beaucoup de succès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux sous les dehors d'un zèle républicain, il se révolta contre

* Voyez *Mémoire de l'Académie des Insc.*, t. 18.

l'empereur en semant le faux bruit de sa mort, & se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, il ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné, trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille & ses complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, & pour Commode son fils.

Ce bon prince, nous l'avons déja observé, commit des fautes par sa bonté même, quelquefois trop molle & presque lâche. Faustine son épouse étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, & l'appela *mère des camps & des armées.* Il lui fit rendre, après sa mort, les honneurs divins, & éleva des monumens à sa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre, pour lui assurer l'empire, il lui conféra la puissance tribunitienne, & le fit déclarer Auguste ; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé ; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; & Commode ne mit plus de frein à

ſes paſſions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner; il pouvoit en faire ſon fils par l'adoption; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point ſon ſucceſſeur, & la tendreſſe paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuſer, qu'en ſuppoſant que cette tendreſſe l'aveugloit.

180. Mort de Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son règne fit reſpecter la véritable philoſophie, qui fait des ſages & non des diſcoureurs. » La ſecte des ſtoïciens, dit Monteſquieu, s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il ſembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette ſecte admirable, qui étoit comme les plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus..... On ſent en ſoi-même un plaiſir ſecret lorſqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire ſa vie ſans une eſpece d'attendriſſement: tel eſt l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de ſoi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes «.

Le ſtoïciſme en vigueur.

Les Maximes de Marc-Aurèle.

La lecture des Maximes de Marc-Aurèle élève l'ame, auſſi bien que le tableau de ſa vie. On y voit un ſouverain philoſophe tout pénétré de ses devoirs, ne reſpirant que juſtice & humanité; comptant pour rien tout mérite de parade,

auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Il en composa une partie dans son camp, lorsqu'il faisoit la guerre aux barbares. Rien de plus touchant & de plus noble que la simplicité avec laquelle il se retrace les bonnes leçons, les bons exemples, qu'il a reçus de ses parens & de ses maîtres. Il remercie les dieux de n'être pas tombé entre les mains de quelque sophiste, qui ne l'auroit entretenu que de frivoles subtilités; d'avoir appris de l'un, à mener sans affectation une vie dure; de l'autre, à consulter la raison dans les plus petites choses; de celui-là, à ne jamais dire sans nécessité *je n'ai pas le temps*, quand il s'agit de remplir des devoirs d'humanité ou d'amitié; de celui-ci, à ne point relever les fautes d'un ton choquant, mais à reprendre avec adresse sans paroître donner des leçons, &c. Il caractérise son père Antonin, en disant: » Qu'il » faisoit toujours ce qu'il devoit faire, qu'il étoit » toujours où il devoit être, qu'il sembloit » trouver le loisir dans les occupations, lors » même qu'il étendoit ses soins aux moindres » objets. « En un mot, cet ouvrage peint l'ame de Marc-Aurèle.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais, comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions

Imposteurs sous le manteau de philosophes.

du manteau de philoſophe, & furent hypocrites pour s'inſinuer dans la confiance d'un ſage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux ſages, ainſi que les faux dieux. C'eſt par lui que nous connoiſſons deux célèbres impoſteurs, Pérégrin & Alexandre. Le premier, ſouillé de crimes, ſe fit chrétien, devint prêtre, fut mis en priſon à Rome, où les chrétiens le révéroient comme un confeſſeur & un martyr. Remis en liberté, exclu enſuite de la ſociété chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, inſulta tout le monde, s'attira la haine & le mépris, & ſe brûla ſolennellement aux jeux olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre ſe donna pour prophète. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens & contre les épicuriens, les accuſant tous d'athéiſme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Pérégrin & Alexandre, dépeints par Lucien.

Celſe, Empiricus, Apulée, Galien.

Les principaux philoſophes de ce règne ſont Celſe, ennemi mortel du chriſtianiſme, dont Origène a réfuté les écrits; Sextus Empiricus qui, en exagérant la foibleſſe de la raiſon, eſt tombé dans le pyrrhoniſme; Apulée, africain, qu'on accuſa de magie, & que les payens ont comparé à Jéſus-Chriſt, comme Apollonius de Tyane. Galien, le reſtaurateur de la mé-

decine, mérita l'eftime & la confiance de Marc-Aurèle.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente perfécution, que les chrétiens fouffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit; on affure même qu'il défendit de les accufer comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple & des magiftrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être auffi l'averfion des chrétiens pour les philofophes & celle des philofophes pour eux, ne pouvoient manquer de faire naître des orages. Le chriftianifme fortoit de l'obfcurité, parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganifme, des miffionnaires infatigables dans leurs travaux, & des martyrs dont la conftance excitoit l'admiration.

Les chrétiens perfécutés dans la Gaule.



COMMODE.

180. Commode révolte par ses vices & sa tyrannie.

APRÈS cinq règnes glorieux, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes dignes du trône est comme un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode, qui n'avoit au commencement que de la foiblesse, corrompu, dirigé par d'infâmes séducteurs, prit les mêmes goûts que Néron, & marcha sur ses traces, bien loin d'imiter Marc-Aurèle. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant sur son char un de ses mignons. Livré aux débauches les plus monstrueuses, il se fit un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infamies.

Conspiration de sa sœur.

Sa propre sœur, Lucilla, fut le chef d'une conspiration. Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quintien, jeune sénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira son poignard en criant : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* On eut le temps de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut mise à mort, avec plusieurs hommes de marque. Deux frères, inséparablement unis, distingués

par le mérite littéraire comme par les services & les dignités, Maximus & Condianus, qui avoient eu ensemble le consulat, qui avoient composé ensemble un ouvrage, périrent ensemble, victimes de la tyrannie. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion; & ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérennis, découverte par un philosophe cynique.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, & en supplantant les ministres que Marc-Aurèle avoit donnés à son fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition visoit plus haut. On l'accuse d'avoir conspiré la mort de son maître, pour s'emparer du trône. Un philosophe cynique, montant sur le théâtre, en présence de l'empereur qui assistoit à des jeux, révéla les complots de Pérennis. Ce favori fit pendre aussi-tôt le philosophe, mais le prince trembla. Les ennemis du ministre profitèrent de l'occasion. On fournit des preuves contre lui; il fut déclaré ennemi de la patrie, livré aux soldats & massacré. Cléandre, vil affranchi, lui succéda pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le fruit; & Commode, aussi timide que cruel, lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

Affranchi, vil & odieux ministre.

Cruautés, débauches & bassesses de l'empereur.

Dès-lors, toujours agité de défiances & de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne cessa de multiplier les supplices, sur-tout contre ceux dont les richesses excitoient sa cupidité. Son beau-frère, son neveu, sa cousine-germaine, six consulaires à la fois, périrent par ses ordres. En même-temps, il joignoit aux excès de la débauche ceux de la folie; il aspiroit à la gloire de tuer dans l'amphithéâtre à coups de flèches, des lions & d'autres bêtes féroces; il prit le titre d'*Hercule romain*, comme s'il eût égalé Hercule par ces frivoles exploits; son ambition le fit descendre dans l'arène en qualité de gladiateur; il remporta plusieurs victoires sur les hommes dévoués à ce vil métier; & il se glorifia du titre de *sécuteur*, aussi ridicule que celui d'*Hercule romain*. C'étoit le nom de certains gladiateurs qui combattoient les *rétiaires*.

192.

Le tyran assassiné par sa concubine.

Ce monstre, également méprisé & détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, & se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par hasard, presque

presque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, * proscrite avec les autres, se hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoisonne le tyran, & le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente & un ans, il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

Avilissement des Romains.

Il falloit que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les règnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à couvert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restoit ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès, dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple? C'est toujours en partie la faute des peuples, lorsque l'ivresse du pouvoir va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque chose de mâle & de généreux, suffit souvent pour faire respecter les lois à ceux

* Elle favorisoit les chrétiens, & ils ne furent point persécutés sous le règne de ce tyran.

qui les violeroient peut-être impunément. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu & le courage, ont encore bien plus de force.



PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ses services militaires & par ses vertus. Juste, intègre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline & pour le bon ordre, il méritoit de règner, & de réparer les maux du dernier règne. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on méprisoit son origine, dont il ne rougissoit point; il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens; & les engagea, presque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promesse de douze mille sesterces par tête. Le sénat & le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable. Il vendit, pour les largesses promises, & malheureusement nécessaires, tout ce que le luxe insensé de Commode avoit amassé de précieux. Il se hâta d'exécuter un plan de réforme, trop sublime peut-être & trop hardi dans les circonstances, mais digne d'une grande ame qui se dévoue pour la patrie.

193. Pertinax élevé à l'empire par les soldats.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent

Sagesse de son gouvernement.

vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies : il y a même des fonds pour les ouvrages publics ; tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses ! Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les prétoriens l'assassinent.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais ; ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, & invoquant Jupiter vengeur. Il avoit obtenu du sénat la grace d'un sénateur coupable de conspiration. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort est un de ces événemens dont le principe entraîne une longue suite de calamités inévitables.

Ils mettent

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats

sans frein & sans honte. Ils avoient donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, & Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien ; & la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

L'empire à l'enchère.

Au moment que Julianus prenoit possession du trône avili, le peuple indigné fit éclater son ressentiment. On jette les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger & à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur; les provinces d'Orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile. Mais, tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions de Pannonie étoient sous les ordres de Septime Sévère, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité & d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir de le venger, il se fit proclamer lui-même, sans paroître demander l'empire. A la vérité, il promit à chaque soldat une somme très - considérable ; moyen infaillible de persuader. Voilà trois empereurs à-la-fois, dont le titre émane des soldats.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger & Septime Sévère.

Sévère marche à Rome, & se délivre de Didius.

Sévère marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance. L'Italie ne connoissoit plus la guerre; les troupes gardoient les frontières de l'empire, & les prétoriens étoient moins des soldats que des satellites. L'empereur consterné offre de partager le pouvoir suprême. Le sénat lui donne en effet pour collègue son ennemi. Sévère ne vouloit point de partage. Il s'avance avec une célérité prodigieuse. Les prétoriens qu'il avoit gagnés, abandonnent Julianus; bientôt le sénat le condamne; il est exécuté, en criant: *Quel crime ai-je commis?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé & acheté l'empire, se croyoit sans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de nouveau crime en soixante-six jours de règne. Du reste, il faut l'avouer, la coutume fait souvent une telle illusion, qu'elle efface jusqu'aux idées les plus lumineuses de la morale. En voyant les largesses que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux soldats, on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la souveraineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paroît conférer tous les droits?

Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE.

On craignoit Sévère à Rome, & ce n'étoit pas fans raifon. Le fénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de fes gardes; mais en les congédiant, il leur diftribua des largeffes. Tous ceux des prétoriens, qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au fupplice. Sévère caffa les autres; fon armée les enveloppoit: on les défarma, on les dépouilla. L'empereur les bannit, avec défenfe, fous peine de mort, de paroître à trente lieues de Rome. Il choifit dans fes légions les meilleurs foldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes: cette garde étoit auparavant d'environ douze mille hommes: il la fit monter à plus de cinquante mille. Nous verrons dans l'hiftoire moderne quelques princes affermir le trône par de femblables coups d'autorité.

193. Septime Sévère reçoit mal les fénateurs, & il caffe les prétoriens.

L'empereur ayant fait fon entrée, à la tête d'environ foixante mille hommes, fe rendit au fénat, expofa les motifs de fa conduite, annonça un gouvernement équitable & modéré, jura même de refpecter la vie des fénateurs. Mais, fi les prin-

Il jure de ne point faire mourir de fénateur, mais ne tient point parole.

Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône; & par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, & prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon & Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre, envoie sa tête au sénat avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival qu'il s'étoit associé lui-même.

197. Mort d'Albin.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante & un sénateurs furent immolés aux soupçons & à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même temps, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple & les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps : la discipline militaire se relâcha tous les jours : Sé-

Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple & les soldats.

vère s'en plaignit lui-même : * un prince moins habile en auroit sans doute éprouvé les pernicieux effets. Il ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes donnoient de l'inquiétude. Il y passa quelques années; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siége d'Atra, ville qui avoit résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, défiant, rusé & cruel, Sévère tomba aussi dans le piége de la flatterie : il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoit avec empire, & abusoit insolemment de son pouvoir. Il commandoit les supplices; il s'enrichissoit par les rapines; il étaloit tout le faste, toute l'arrogance d'un favori sans mœurs & sans retenue. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *Je ne le puis, sans l'ordre de Plautien.* Ce ministre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, consul, maria sa fille à Bassien, (appellé depuis Caracalla) fils aîné de Sévère, & qui avoit déja le titre d'Au-

* Il écrivit à un de ses généraux pour lui ordonner une réforme : les tribuns en devoient être les premiers objets, parce qu'*un officier qui perd l'estime de ses soldats, ne peut en exiger l'obéissance.*

gufte. Suivant Dion Caffius, témoin oculaire, mais hiftorien crédule, & médiocrement judicieux quoique fénateur, les préfens qu'il fit à fa fille auroient fuffi pour cinquante reines.

Chute & mort de ce favori.

Un fi brillant mariage fut l'occafion de fa perte; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice! Baffien déteftoit le miniftre, déteftoit auffi une époufe qu'il n'avoit prife que par force. Il concerte une délation contre Plautien, & le fait paroître coupable. L'empereur ayant mandé ce favori, lui reproche doucement fon ingratitude. Tandis qu'il veut fe juftifier, le jeune prince en fureur fe jette fur lui, le défarme, le fait tuer par un foldat en préfence de Sévère.

208.

Baffien & Géta, méchans fils de l'empereur.

A ce trait, on peut juger du caractère violent & farouche de Baffien. Une haine irréconciliable régnoit dès l'enfance entre lui & Géta fon frère, l'un & l'autre livrés au vice & à tous les excès de la débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des hiftrions, qui étoient leur unique fociété, les corrompoient de plus en plus. Sévère, ne pouvant rien fur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en puniffant trop tard les corrupteurs, efpéra qu'en menant fes fils à la guerre, il les retireroit du défordre.

Il les conduit dans la Grande-Bre-

Les Calédoniens, Bretons feptentrionaux, avoient pénétré dans la province romaine, & y faifoient

forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux & épargna encore son fils.

Sévère, déja malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, & tout est bien peu de chose.* On raconte qu'il se fit apporter l'urne où ses cendres devoient être déposées, & qu'il dit en la voyant : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Salluste, le discours de Micipsa près de mourir, il s'en appliqua ces paroles : *Je laisse à mes fils un empire puissant, s'ils ont de la vertu ; foible, s'ils sont méchans.* Cependant Dion Cassius lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyrannique : *Enrichissez les soldats ; ne vous embarrassez pas des autres.* Il mourut à Yorck (Eboracum) dans la soixante-sixième année de son âge. Ses vices étoient mêlés de qualités estimables & de grands talens ; caractère équivoque, où le bien & le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, & avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

211. **Mort de Sévère.**

Maxime qu'il donnoit à ses deux fils.

Tertullien écrivit sous ce règne sa fameuse Apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes lois. » Nous remplissons, dit-il, » vos villes, vos bourgades, votre sénat, vos

Tertullien & autres auteurs.

» armées : nous ne vous laissons que vos temples » & vos théâtres. « Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du christianisme. Il pénétroit même dans le palais. La nourrice & le précepteur de Caracalla furent chrétiens.

Décadence du goût.

Diogène Laërce, Philostrate, Solon, & d'autres écrivains du même temps, ainsi qu'Athénée, contemporain de Commode, prouvent en général par leurs écrits la décadence du goût. Le temps étoit venu, où les génies manquoient d'émulation & de culture, où les bons modèles étoient négligés, où l'on tomboit dans un engourdissement peu éloigné de la barbarie.



CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

LORSQUE Sévère voulut s'associer son fils aîné, Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin; nom trop respectable, pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* lui est-il demeuré dans l'histoire. Géta règna d'abord conjointement avec son frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour; tous deux, malgré une apparence de réconciliation, se tendant des pièges; ils formèrent un projet de partage. L'aîné devoit avoir l'occident, & le cadet l'orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

211. Caracalla & Géta regnent ensemble, & se détestent.

Caracalla fait assassiner son frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens; il leur déguise son crime; il leur accorde d'immenses largesses: il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut; & consent à l'apothéose de son frère, en disant, selon le récit de Spartien: *Qu'il soit dieu, pourvu qu'il soit mort.* Il

212. Le premier assassine son frère.

rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence : comme s'il étoit possible d'effacer tant de fureurs atroces, & de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet d horribles cruautés.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Les remords qui déchiroient Caracalla ne servirent qu'à irriter sa rage. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tombèrent sous la hache du bourreau ; entre autres, Papinien, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. Ce jurisconsulte fut toujours si révéré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de suivre son sentiment, en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse : *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; & c'est un second parricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéien son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin-germain de Caracalla, sont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Meurtre de Papinien.

Il ne ménage que les soldats.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnoie, rapines, extorsions de toute espèce,

espèce, c'est la moindre partie de ses crimes. La substance des peuples étoit destinée aux soldats : car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour, qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point*. Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire ; parce que les citoyens payoient des taxes que ne payoient pas les étrangers. Ainsi un intérêt sordide acheva de confondre les Romains, avec tout ce qu'il y avoit de vil & de barbare dans les provinces de l'empire. Un massacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offense, & dont il fut tranquille spectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au sénat que ceux qui avoient échappé méritoient la mort, comme ceux qui avoient péri.

Droit de cité accordé à tous les sujets.

Massacre d'Alexandrie.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne ; & qu'il persécuta les péripatéticiens en haine d'Aristote, ridiculement soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général, mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les

Expéditions ridicules de Caracalla.

Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté & de ses violences ; le craignirent & le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom ; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes ; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger de leurs railleries. Le nouvel Alexandre fut par-tout Caracalla.

217. Macrin le tue, & prend sa place.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie ; qui, à force d'études & de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, & le prévint. Il fit assassiner l'empereur, dissimula son crime, se fit proclamer par les troupes, & bientôt reconnoître par le sénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des soldats auxquels il prodiguoit ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéose. On avoit déja déifié tant de monstres !

L'usurpateur méprisable & odieux.

Cet usurpateur ne jouit pas long temps de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisable, en donnant de grosses sommes à Artaban, roi des Parthes, & en se livrant aux délices d'Antioche de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de

couvrir par son faste & ses hauteurs la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, & qui n'obéissoient plus qu'à ce prix. Le mal étoit sans remède. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faisoit tout avec l'épée, & qu'on n'étoit rien sans elle.

218. Mésa fait proclamer Héliogabale, son petit-fils.

Une femme ambitieuse, Mésa, sœur de l'impératrice Julie, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Bassien, son petit fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla, connu sous le nom d'Héliogabale ou Elagabale. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit, que ce prêtre syrien étoit né d'un adultère de sa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ses libéralités une légion, campée près d'Emèse en Phénicie, lieu de sa naissance. La légion reçoit Héliogabale & le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rébelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu, après avoir fait déclarer son rival ennemi public. Il se sauve d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie-mineure; on le prend & on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.



HÉLIOGABALE.

218. Héliogabale est un monstre.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend les titres de tribun & de proconsul, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste & de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, & dans le cœur que de la bassesse & des vices infâmes.

Il assassine Gannys son gouverneur.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, & il accumule sur sa tête les premières dignités. Il dédaigne l'habillement romain; il y substitue la soie & la broderie d'or; enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux & de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mésa, son aïeule; exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes pour

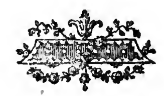
Il crée un sénat de femmes.

prononcer ſur les modes, les voitures, & ſur d'autres bagatelles ſemblables. Il change d'épouſe chaque année : il ſe marie comme femme à un eſclave, auquel il donne tout pouvoir ; il ſe plonge publiquement dans de ſi horribles débauches, qu'on ne peut même en ſupporter le récit. Quand les hiſtoriens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que ſur un monſtre. Ses débauches.

Une ſuperſtition inſenſée eſt jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples en faveur du dieu Syrien dont il étoit le pontiſe, & dont il veut élever le culte ſur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la ſtatue d'une déeſſe, pour la marier à ſon dieu, & ce mariage lui coûte des ſommes immenſes. Il immole, dit-on, des enfans à ſa divinité favorite, ſe ſoumet à la circonciſion en ſon honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer ſon ſacerdoce : en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, ſacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre ſuperſtition. Ses ſuperſtitions.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter ſon couſin Alexien, connu ſous le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau Céſar fut bientôt l'objet de ſa fureur : il tenta pluſieurs fois de l'aſſaſſiner. Les prétoriens 222. Il eſt aſſaſſiné.

ſe révoltèrent pour Alexandre, & tuèrent Héliogabale avec ſa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'eſt le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ſes ſucceſſeurs finiront de même. L'ambition ne ceſſa pourtant jamais d'aſpirer à cette place, ni la tyrannie d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le deſpotiſme chez les Turcs; mais nous n'y voyons point de règnes ſi affreux. Les Turcs ont des mœurs : les Romains en général n'en avoient plus. On ne peut trop inſiſter ſur cette cauſe, une des principales cauſes, ſans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ſes enfans & ſa patrie, en ſentira mieux que la vertu doit fixer ſes premiers ſoins. Puiſſent les gouvernemens apprendre auſſi par l'hiſtoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des ſujets dignes de ſervir le prince & la patrie !



ALEXANDRE SÉVÈRE.

ALEXANDRE, âgé seulement de seize ans, étoit exposé à la séduction, & par sa jeunesse, & par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mésa son aïeule & Mamée sa mère le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Mamée sur-tout le gouverna ; & quoique fort jalouse de l'autorité, elle lui forma un conseil de seize sénateurs respectables ; les célèbres jurisconsultes Ulpien & Paulus furent du nombre. Les lois devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre ; car elles ne règnent véritablement, que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames. 222. Alexandre commence bien, malgré sa jeunesse.

Toutes les vertus des bons princes, justice & clémence, modération & fermeté, bienfaisance & économie, zèle & sagesse ; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire que les affaires l'occupoient la plus grande partie du jour ; que la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Platon, faisoit son plus grand plaisir, ainsi que les entretiens d'un petit nombre d'amis Ses vertus.

ſages ; qu'à certaines heures il donnoit audience à ſes ſujets ; & qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux cette maxime, conſacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous faſſent.*

Il donne trop de puiſſance au préfet du prétoire.

Il manqua peut-être de politique, en voulant que les préfets du prétoire fuſſent ſénateurs. Leur charge, déja trop conſidérable, réuniſſoit par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince, ou avec lui, les cauſes les plus importantes. L'empereur fit ce changement, afin que les ſénateurs n'euſſent pas pour juges des chevaliers. Le ſage Ulpien étant alors préfet du prétoire, ſon mérite fit apparemment perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ſes ſucceſſeurs.

Licence des prétoriens.

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indiſciplinables. Ils ſe mutinoient continuellement, parce qu'on eſſayoit de les réformer. Ulpien, l'ami & le miniſtre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs ſéditions. L'hiſtorien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zèle qu'il avoit eu pour la diſcipline. Ils osèrent demander ſa tête. Leur inſolence ne ſervit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit ſon collègue de conſulat ; mais il lui conſeilla cependant de s'abſenter. Le conſul ſe retira en

Bithynie, son pays natal. Tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement !

Artaxerxès rétablit l'empire des Perses.

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, & intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les secousses que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils disparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perse, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, se révolta contre Artaban, dernier roi des Parthes, remporta sur lui trois victoires, & le tua. Enfin, il se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cents soixante & quinze ans, & qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perses sortit de l'obscurité, où les vicissitudes humaines l'avoient plongé après tant de siècles de splendeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomène, en disant que les Perses ne faisoient plus qu'un même peuple avec les Parthes; que les guerres de Rome avoient aiguisé leur courage, & que tout se réduit presque à un changement de nom ?

Les Parthes disparoissent.

Il revendique les provinces con-

Enflé de sa puissance & de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains.

quises par les Romains. Il revendiquoit la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie-mineure jusqu'à la mer Egée, comme conquises par Cyrus, & dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions, sur un titre que les siècles avoient anéanti; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux? & s'ils allèguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel? Les Romains n'avoient guère connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux les mêmes armes dont ils avoient écrasé tant de nations.

232. Alexandre va l'attaquer, & rétablit la discipline.

Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant. *Bourgeois*, s'écria-t-il, *retirez-vous, & quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté & de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands succès, si tout n'avoit pas dégénéré.

Contradictions des historiens.

Selon Hérodien, & tous les auteurs orientaux, Alexandre fut vaincu par les Perses; au lieu que selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complette. Un discours de l'empereur au sénat, rapporté par Lampride, suppose que l'ennemi avoit sept cents éléphans, dix-huit cents chariots

armés de faulx, cent vingt mille hommes de cavalerie, sans compter le reste ; & que cette armée avoit été taillée en pièces. L'historien assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart des écrivains l'ont cru sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride, & Capitolin, & Eutrope, & en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si pleins d'erreurs & de contradictions, qu'on ne peut les lire sans défiance. Hérodien, plus judicieux, est bien plus croyable, quoique son autorité laisse encore des doutes. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

Guerre de Germanie.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient la Gaule. Il triompha des Perses ; il prit aussi-tôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition, il éprouva combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la règle, & exercés aux cabales séditieuses.

235. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, & le fait assassiner.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie.

Sa taille gigantefque, fa force prodigieufe, * fon courage, fa vigilance, fon exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à fa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) ofa porter fes vues jufques fur le trône. Il fomenta l'efprit de révolte dont les foldats étoient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche gouverné par une femme; (fa mère confervoit effectivement trop de pouvoir, & en abufoit pour fatisfaire fon avarice) il les fit foupirer pour les largeffes, qu'amenoient toujours les changemens d'empereur; enfin il commit par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-fix ans.

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, (preuve certaine du mérite,) étoit fi profonde, qu'il leur rendoit une efpèce de culte dans fon palais. Il y honoroit Jéfus-Chrift parmi les fages; mais il lui affocioit Apollonius de Tyane. Il fe fit toujours un devoir de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes: les vendre lui paroiffoit une chofe déteftable.

Il ne vouloit pas qu'on vendit les charges.

---

* On affure qu'il pouvoit traîner une charrette chargée, déraciner de petits arbres, &c. qu'en un jour il pouvoit boire une amphore de vin, (environ 25 pintes) & manger trente à quarante livres de viande.

Quiconque achète, disoit-il, *vend à son tour; & l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée.* Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince; & extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

Vendeurs de fumée.

Nous approchons des temps malheureux où l'esprit humain sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroîtra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparoissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût & la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces temps-là; mais à peine digne d'un titre que les Thucydide, les Xénophon, les Plutarque, &c. avoient illustré dans la même langue. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abréviateur, écrivain du onzième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons

On tombe dans l'ignorance.

Derniers jurisconsultes.

Dion Cassius & Xiphilin.

rapidement le tableau de ce que l'hiſtoire peut fournir d'intéreſſant au milieu de la confuſion & de l'ignorance.

Progrès du chriſtianiſme.

Les chrétiens jouirent ſous ce règne d'une heureuſe tolérance, qui dura près de quarante ans. Les vertus ſublimes, les talens & la ſcience de quelques membres de l'égliſe, attiroient les regards même de la cour. Mamée, mère de l'empereur, voulut connoître le fameux Origène, dans un voyage qu'elle fit à Antioche. Elle goûta ſes diſcours, & montra de la conſidération pour ſa perſonne. La religion faiſoit des conquêtes à meſure qu'elle ſortoit de ſa première obſcurité. Il devenoit plus facile de juger par comparaiſon, & de la doctrine céleſte qu'elle enſeignoit ſur le vrai dieu, & de la morale excellente qu'elle faiſoit pratiquer aux hommes.



SUCCESSEURS

D'ALEXANDRE SÉVÈRE, jusqu'à AURÉLIEN.

DEPUIS la mort d'Alexandre Sévère, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paroissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la fureur & de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain étoit donc alors, comme l'observe Montesquieu, » une espèce de » république irrégulière, telle, à-peu-près, que » l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la » puissance souveraine, fait & défait un magistrat » qu'on appelle dey. Et peut-être est-ce une » règle assez générale, que le gouvernement » militaire est à certains égards plutôt répu-blicain que monarchique. « Le gouvernement établi par Auguste, n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

Etat affreux de l'empire pendant cinquante ans.

235. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le fénat qui ne pouvoit rien, porta fur le trône fa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on fe fouvenoit de fa naiffance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta jufqu'à dépouiller les temples, furent auffitôt fuivies de confpirations. Quelques troupes proclamèrent un autre empereur, nommé Quartinus, qu'un traître affaffina au bout de fix jours. Après des victoires fur les Germains, les Daces & les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On maffacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple.

Les deux Gordiens. Enfin, l'Afrique fe foulève. GORDIEN, proconful de cette province, illuftre vieillard, opulent & magnifique, lettré & vertueux, digne du trône de Trajan dont il defcendoit par fa mere, fixe malgré lui le choix des rebelles : ils le font empereur, & lui affocient fon fils. Le fénat à Rome confirme l'élection, déclare Maximin ennemi de l'état ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, marche contre eux. Le fils eft tué dans une bataille ; le père fe tue lui-même de défefpoir.

238. Meurtre de Maximin. Le fénat leur donne deux fucceffeurs, MAXIME & BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III, en qualité de Céfar : le jeune prince

prince n'avoit que treize ans. Maximin, respirant la vengeance, se hâte de revenir des bords du Danube. Aquilée lui ferme ses portes. Tandis qu'il assiège cette ville, les prétoriens, qui souffroient de la disette, l'assassinent lui & son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Cyclope; & ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux; ils saisirent Maxime & Balbin, les traînèrent par les rues, les accablèrent de coups & d'outrages, les massacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Maxime & Balbin tués aussi.

Pour s'assurer l'impunité, ils emmènent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable, que le sénat & le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en son nom, eunuques, courtisans intéressés, lui auroient attiré la haine par leurs injustices; s'il ne s'étoit

Misithée gouverne sagement sous Gordien III.

donné un miniſtre habile & vertueux, dans la perſonne de Miſithée, homme de lettres dont les talens furent conſacrés au bien public. L'empereur devint ſon gendre & le fit préfet du prétoire. La guerre ſe ralluma en orient. Sapor, ſucceſſeur d'Artaxerxès, héritier de ſes grands deſſeins ainſi que de ſa puiſſance, envahit la Méſopotamie. Gordien va l'attaquer, le repouſſe, reprend Niſibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais une dyſſenterie lui enlève l'auteur de ſes ſuccès, Miſithée; & il donne ſa place à PHILIPPE, Arabe perfide & ambitieux, né dans la baſſeſſe, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

Sapor eſt repouſſé; Miſithée meurt.

244.

Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre ſon bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les ſoulever. Il inſinue que c'eſt la faute du prince, que le prince eſt incapable du gouvernement; il remue ſi bien les eſprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collégue & pour tuteur. Il couronne ſa trahiſon par le meurtre de Gordien, exécuté en ſecret; & il affecte d'honorer enſuite ſa mémoire.

Dèce, empereur; Philippe tué.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, ſe croit-il paiſible

possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie & celle de Mésie nomment deux empereurs, Jotapien & Marinus. Tous deux périssent. Les légions de Pannonie & de Mésie proclament DECE, qui aussitôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué avec son fils dans une bataille près de Vérone. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fût constaté. Il importe davantage aux mœurs d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient si publiques & si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit osé les interdire. On payoit une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer cette horrible prostitution. Prostitutions contre nature, défendues.

Dèce est célèbre par la persécution que l'église essuya sous son règne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons souvent occasion de parler *, l'obligea de prendre les armes. Priscus, qu'on croit frère de l'empereur, 249. Les Goths passent le Danube. Révoltes contre Dèce.

* Je ferai connoître les Goths, & les autres barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, & qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

ſe joignit à ces barbares, & perdit la vie en voulant uſurper l'empire. GALLUS, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuſcade, où ce prince fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Le projet qu'il avoit formé de rétablir la cenſure dans la perſonne de Valérien, mériteroit de grands éloges, ſi le rétabliſſement des mœurs publiques n'eût été une pure chimère au milieu de tant d'orages & de déſordres.

Guerres civiles.

Gallus eſt tué à ſon tour par ſes ſoldats, en combattant EMILIEN, qui lui diſputoit le trône. Emilien périt de la même manière, & fut remplacé par le ſage VALÉRIEN. Celui-ci, très-eſtimé juſqu'alors, honnête homme, bon magiſtrat, devint un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés ſur les provinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux ſouverains, expoſoient trop à leurs entrepriſes. Valérien, par ſes généraux, remporta ſur eux quelques victoires dans la Gaule & en Illyrie; mais des eſſaims de Scythes ravagèrent l'Aſie-mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même temps, Sapor fit des conquêtes, & pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit tranſporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en

Irruptions des barbares.

personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution; il fut arrêté prisonnier, & traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivité.

260. Valérien, prisonnier de Sapor.

Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis longtemps nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avoit nommé consul Aurélien, fameux général, mais hors d'état de donner les jeux & de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor public fît tous les frais; il écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé consul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il est grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de soutenir la dépense, vous lui donnerez*, &c. Paroles admirables, mais trop foibles contre des mœurs corrompues !

Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamités & révoltes.

GALLIEN, fils de Valérien, déja Auguste, loin d'ambitionner la gloire de venger son père & de le tirer de prison, se livra tout entier au goût des plaisirs & de la débauche, tandis que des maux affreux, la peste, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettoient l'empire en combustion. Les événemens de ce règne forment un chaos ténébreux, où il seroit inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne

ſont que ravages de barbares, que ſoulèvemens d'armées, &c.

Empereurs proclamés en grand nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs; la plupart officiers de mérite, quelques-uns revêtus malgré eux de ce titre plus funeſte que brillant. Le nombre en a été porté juſqu'à trente, pour les aſſimiler ſans raiſon aux *trente tyrans* d'Athènes. Les critiques judicieux n'en trouvent que dix-huit ou dix-neuf.

Poſtume.

Parmi eux on doit diſtinguer Poſthume, qui règna ſept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repouſſa les Germains, & fut, ſelon la coutume, aſſaſſiné par ſes ſoldats.

Odénat & Zénobie.

Un perſonnage encore plus célèbre eſt Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Saraſins. Ce héros attaché à l'empereur, mépriſé de Sapor, ne ceſſa de combattre les Perſes, porta même la terreur juſqu'à Ctéſiphon en Aſſyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguſte, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuſe Zénobie, ſa femme. Des embuches domeſtiques le firent malheureuſement périr. Zénobie lui ſuccéda comme *reine d'Orient;* elle prit toutes les marques de la dignité impériale, en exerça toute l'autorité, mais ſans être reconnue par Gallien.

Celui-ci étoit en Illyrie, pour s'oppofer aux invafions des barbares, lorfqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil & audacieux, fe fit proclamer empereur en Italie, & l'obligea de revenir fur fes pas. Marcien & Claude, deux braves capitaines à qui il avoit laiffé le commandement, repoufsèrent les Goths ou les Scythes; (car on leur donne indifféremment l'un & l'autre nom). S'étant rejoints enfuite à Gallien, ils confpirèrent contre lui & le firent affaffiner. Ses vices & fes débauches le rendoient fi exécrable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même temps que fes meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéofe. Infenfible à tout dans l'ivreffe des plaifirs, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement: *Hé bien, ne pouvons-nous pas vivre fans le lin d'Egypte?* & en apprenant la perte des Gaules: *La république eft-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras?* Il fe méloit de poéfie, de fciences, de jardinage, de cuifine; il fembloit ne dédaigner que les affaires du gouvernement.

268. Gallien affaffiné.

Le fénat en particulier ne lui pardonna point d'avoir interdit aux fénateurs le commandement militaire; innovation fans exemple. Ils s'accoutumèrent cependant à préférer les paifibles fonctions de la magiftrature aux dangers inféparables

Il avoit réduit les fénateurs aux fonctions de magiftrats.

des armes. Ainſi commence une diſtinction inouie entre la robe & l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les ſénateurs n'euſſent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers, des brigands, des barbares, ſe faiſoient tous les jours empereurs.

Claude règne avec gloire.

CLAUDE ſe montra digne de l'être, par l'uſage qu'il fit de la ſouveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, ſi ſon règne n'avoit pas été trop court. Auréole, qui ſe ſoutenoit dans Milan, propoſa des conditions de paix ; elles furent rejetées avec mépris, comme dignes d'être acceptées ſeulement par un Gallien. Alors il haſarda une bataille où il périt. Tétricus poſſédoit la Gaule, l'Eſpagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ſes armes contre lui. *La guerre de Tétricus*, dit-il noblement, *eſt la mienne : celle des Goths eſt la guerre de l'état.* Ces barbares, au nombre de plus de trois cents mille, après une vaine tentative ſur l'Aſie, avoient traverſé l'Helleſpont & aſſiégeoient Theſſalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en diſſuada par une réflexion peut-être plus juſte qu'on ne penſe, quoique fauſſe à certains égards ; c'eſt que les Grecs, occupés de la lecture,

Irruption des Goths en Europe.

Ils laiſſent les livres aux Athéniens.

négligeoient la guerre & étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique ; il les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisième année de son règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu aussi le sort des tyrans.

Claude les défait, & meurt.



AURÉLIEN.

270. Aurélien en guerre avec les barbares.

APRÈS Claude règna AURÉLIEN, fils d'un paysan de Pannonie, parvenu depuis long-temps aux honneurs du consulat, & capable, sur-tout par les talens militaires, de remplacer un grand prince. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frère de Claude, que des troupes avoient proclamé empereur. Les barbares, beaucoup plus à craindre, malgré leurs défaites, inondèrent l'Italie & le battirent près de Plaisance. Il se vengea promptement par trois victoires, suivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ses murailles & de la fortifier. Il en agrandit l'enceinte jusqu'à cinquante milles ; ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

272. Zénobie le brave ; elle est vaincue & prisonnière.

Cette héroïne ambitieuse, politique, chaste, savante, instruite par le célèbre Longin, avoit envahi l'Egypte, & soumis à sa domination la Cappadoce & même la Bithynie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain : son courage égaloit son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques, dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait

ſon armée à Emèſe, la pourſuit, & l'aſſiège dans Palmyre, ville également forte & magnifique, fournie d'abondantes proviſions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuſe, & reçoit une réponſe pleine de fierté. Après un long ſiège, la diſette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du ſecours aux Perſes. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère ſon audace à inſulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui ſavez vaincre; Gallien & ſes ſemblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme auteur de la lettre qu'elle lui avoit adreſſée. La poſtérité reprochera toujours à ce prince d'avoir répandu le ſang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans ſon Traité *du Sublime.* Palmyre s'étant révoltée, lorſqu'il avoit déja paſſé le Boſphore, il revint ſur ſes pas, & la livra au pillage. Mort de Longin.

Tétricus règnoit encore dans la Gaule, mais au milieu de ſéditions continuelles, qui le faiſoient ſoupirer pour l'état de particulier. Il ſe jeta, en quelque ſorte, dans les bras d'Aurélien, dès le commencement d'une bataille près de Châlons-ſur-Marne. Alors l'empire ceſſa d'être Tout l'empire ſoumis à Aurélien.

Son triomphe. démembré. L'empereur étala dans son triomphe une magnificence extraordinaire. Zénobie & Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un & l'autre furent traités ensuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, & l'opinion aussi.

Il perd sa modestie. L'empereur, après tant de succès aussi brillans que rapides parut oublier son ancienne modestie. Il avoit refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or; car la soie étoit encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or couvertes de pierreries; il se para du diadême, dont aucun empereur n'avoit osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *seigneur* & de *dieu*.

Largesses pour gagner le peuple. Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain & de vêtemens; il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt & l'ambition avoient depuis long-temps établi ces dangereuses

largeſſes, qui rendoient le peuple avide, pareſſeux & inſolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, & non des moyens de croupir dans la fainéantiſe. Aurélien diſoit : *Rien n'eſt plus gai que le peuple, quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ſes caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, ſans rien faire d'utile à l'état; & ce fut une ſource intariſſable de déſordres. Il en réſultoit du mal.

En careſſant ainſi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre & la juſtice; il ſéviſſoit contre le crime; il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, ſous prétexte de zèle pour les droits du fiſc; il vouloit que ſes propres eſclaves fuſſent jugés par les tribunaux ordinaires; il faiſoit de ſages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de ſévérité; mais en examinant ſa conduite, & la modération dont il uſa envers ſes ennemis, ce reproche paroîtra moins l'effet d'une cruauté réelle, que de la licence de ſon ſiècle. Bon gouvernement d'ailleurs.

Dans un ſecond voyage en Gaule, il fonda Dijon, & rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de ſon nom *Aurelianum* (Orléans). La prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, ſituée au-delà du Danube. Il Orléans & Dijon, ouvrages d'Aurélien.

en tranſporta les habitans dans la Méſie, & le Danube devint la barrière de l'empire. Il ſe diſpoſoit à venger ſur les Perſes les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déja il étoit arrivé en Thrace, prêt à paſſer le Boſphore. Mneſthée, l'un de ſes ſecrétaires, lui étant devenu ſuſpect & craignant d'être puni, forma une conſpiration.

275. Il eſt aſſaſſiné.

L'empereur fut aſſaſſiné. On lui érigea un temple ſur le lieu même.



TACITE. — PROBUS, &c. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

SOIT que la fermeté & les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit qu'aucun des prétendans à l'empire ne pût entraîner ses suffrages; les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, & personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut TACITE, un de ses membres, vieillard plein de vertu, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

L'armée & le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

Son premier soin fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de confirmer les lois, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort; il le regardoit comme l'arbitre de la paix & de la guerre. Le sénat espéroit que ce changement seroit durable; tant les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le

Tacite règne en prince vertueux.

consulat pour son frère, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect pour l'historien Tacite, & pour les bons empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien, dont il portoit le nom, & dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zèle de bon prince ; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages, à inspirer l'horreur du vice & de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit avec assez de raison, que tous leurs noms pouvoient se graver sur la pierre d'une bague.

276.
Il est assassiné.

Pendant l'interrègne, les Scythes avoient inondé l'Asie. L'empereur alla en personne les attaquer, & les dissipa. Malheureusement il avoit mis en place un de ses parens, qui ne le méritoit point, & qui fut assassiné pour ses violences. Les assassins ne crurent pouvoir se dérober au supplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ses vertus. Selon quelques historiens, le chagrin & la fatigue lui attirèrent une maladie dont il mourut.

Probus lui succède, & mérite l'empire.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien, étoit

étoit le fruit des circonstances, & non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frère du dernier, & PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obscurité, mais digne de succéder aux Trajans. *Pensez-y bien*, dit-il aux soldats; *vous serez mécontens de votre choix; je ne sais pas vous flatter* Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien se repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, tuèrent l'empereur qu'ils avoient fait, pour se soumettre à celui qui méritoit leur obéissance.

Le sénat respecté.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, & ajoute: » C'est à vous de juger si je suis digne de » l'empire; je vous prie d'en ordonner tout » ce que vous jugerez convenable. « Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, & se réduisant presque au commandement militaire.

Les Germains chassés de la Gaule.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissoit la Gaule de sang & de ravages. L'empereur les en chassa, & leur imposa des conditions fort dures. Il exigea

des otages & un tribut : il enleva leurs beſtiaux ; il ſe réſerva ſeize mille hommes de leur jeuneſſe, qu'il eut ſoin de diſtribuer en divers corps & en diverſes provinces. Tirer du ſecours des barbares, *pourvu qu'on le ſente, & qu'on ne l'apperçoive pas*, c'étoit ſa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares. Il en périt, dit-on, quatre cents mille ; & chaque tête d'officier étoit payée une pièce d'or. Si Probus eut beſoin de ce moyen pour ſauver la Gaule, que ſeroit elle devenue ſous un autre prince ?

Abſurdité de Zoſime.

Remarquons en paſſant une abſurdité de Zoſime, hiſtorien grec contemporain de Théodoſe. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une proviſion de pain ſuffiſante. Plus on s'éloigne des ſiècles de la bonne littérature, plus l'hiſtoire eſt défigurée par les fables.

282.

Probus périt dans une ſédition.

Tantôt en Europe, tantôt en Aſie, Probus travailla ſans ceſſe à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre uſurpateurs ſuccombèrent dans leurs entrepriſes. Le calme fut rétabli par-tout. Les ſoldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles ; mais leur eſprit ſéditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faiſant creuſer un canal, & deſſécher des marais, près de Sirmium, ſa patrie, ils le tuèrent

dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne & la Hongrie, sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples, il exerça même ses légions à leur procurer cet avantage. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des trésors. Vignes plantées.

Je remarque sous ce règne un fait singulier, qui prouve de quoi les Francs étoient capables, par leur audace & leur amour de la liberté. On en avoit transporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir sans doute d'une révolte. Résolus de s'échapper de cet exil, s'étant saisis de quelques vaisseaux, ils passèrent du Bosphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Asie & de la Grèce, pillèrent ensuite Syracuse, naviguèrent jusqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Espagne, côtoyèrent la Gaule, parvinrent à l'embouchure du Rhin, & regagnèrent leur pays. Ce ne pouvoient être que des hommes exercés à la navigation, & accoutumés à braver tous les périls. Audace des Francs.

Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : » Vous devez vous » réjouir de ce qu'on a fait empereur un membre » de votre ordre, & un citoyen de votre ville : Carus règne peu de temps.

» nous tâcherons de paroître plus digne de votre » estime que des étrangers. « En effet, Claude, Aurélien & Probus, sortis de l'Illyrie ou de la Pannonie, n'étoient pas regardés comme romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand; & c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, & poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

284. Dioclétien parvient à l'empire.

Ses deux fils CARIN & NUMÉRIEN, qu'il avoit créés augustes, lui succédèrent sans élection. Le second périt d'abord; & Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, l'accusa, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier: il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin le servirent mieux que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, & auroit été pleinement victorieux, si les officiers dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion

Mort de Carin.

de se venger. Ils l'assassinèrent. Ce prince n'avoit

paru à Rome, que pour s'y rendre également méprisable & odieux.

On admira néanmoins la magnificence des jeux qu'il y donna. Le trésor public s'épuisoit en vains spectacles, en funestes profusions. Comment un Carin, débauché sans mérite, auroit-il su modérer cette dépense, après qu'on avoit vu, sous le règne du brave & vertueux Probus, le cirque transformé en une forêt, où des milliers d'autruches, de cerfs, de sangliers, vinrent tout-à-coup amuser le peuple; où l'on compta le lendemain trois cents ours, deux cents lions, autant de léopards, immolés au goût sanguinaire des spectateurs? Les bons princes suivoient en gémissant la coutume: les autres y ajoutoient de nouvelles folies. Spectacles à Rome.



DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN — CONSTANCE-CHLORE ET GALERIUS.

284. Quelle idée on doit avoir de Dioclétien. DIOCLÉTIEN, né en Dalmatie, avoit été, selon quelques historiens, esclave & affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandoit sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composoient la maison de l'empereur; (les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servoient plus qu'à l'armée, ou gardoient seulement l'extérieur du palais.) Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique & des vertus. On jugera par ses actions si le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité; & s'il y a autant de justice que de zèle dans les invectives contre ce prince.

Sa modération. Dès le commencement de son règne, il donna la plus grande preuve de modération, puisque après une guerre civile, victorieux & tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

286. Il s'associe Maximien. Comme l'empire étoit attaqué & pressé de toutes parts, en orient & en occident, Dioclétien

crut avoir beſoin d'un appui pour le défendre. Il s'aſſocia Maximien, né d'un payſan dans la Pannonie, groſſier, féroce, mais grand capitaine. Un tel collègue ne lui fut point redoutable : il ſut par ſa prudence le diriger & le contenir. Maximien chaſſa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incurſions ſe renouveloient ſans ceſſe. Il eut peu de peine à y réprimer les payſans révoltés, qui, ſous le nom de *Bagaudes*, commettoient d'affreuſes violences. Dioclétien n'eut pas moins de ſuccès contre les Perſes & les barbares. Cependant, les périls renaiſſant toujours après les victoires, il penſa que deux céſars, adoptés par les deux empereurs, commandant chacun une armée, ſerviroient également & à repouſſer les ennemis, & à réprimer les ſéditieux.

292. Il crée auſſi deux céſars, Conſtance-Chlore & Galérius.

Conſtance-Chlore & Galérius furent décorés de ce titre ; l'un, petit-neveu de Claude, eſtimable par ſes qualités perſonnelles ; l'autre, Dace, de vile origine, & ne connoiſſant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne ; le ſecond, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine & la Grèce. Les empereurs, ſans partager l'empire, qui ſemble avoir été un ſous deux chefs, avoient partagé entre eux l'inſpection des provinces : Maximien gouvernoit l'occident, & Dioclétien l'orient.

Inconvéniens de ce syſtême de gouvernement.

Quoique ce nouveau ſyſtême eût des avantages dans les circonſtances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas? Outre la jalouſie & les diſcordes, preſque inévitables entre pluſieurs princes égaux, l'autorité s'affoibliſſoit en ſe partageant. Une ſeule tête ne conduiſoit plus le corps; les provinces s'accoutumoient à ne plus ſe regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ſes officiers, entretenus aux frais du public.

Impôts multipliés.

Les impôts devoient donc ſe multiplier, & le tréſor s'épuiſer. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de perſonnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une aſſertion ſi exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainſi, quand les maux publics ſont extrêmes, un remède n'eſt ſouvent qu'un nouveau mal.

Thermes & autres conſtructions de Dioclétien.

Le faſte de Dioclétien, & ſa paſſion de bâtir, furent une autre ſource de dépenſes. Ses Thermes, dont les reſtes ſubſiſtent à Rome, comparées par Ammien à l'étendue d'une province, ſurpaſſoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, ſon ſéjour habituel, devenoit une ſeconde Rome par la ſomptuoſité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les beſoins de l'empire.

Cependant tout réussit. Julien & Achillée, deux usurpateurs, furent abattus, celui-là en Italie, celui-ci en Egypte. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en Égypte, au-dessus d'Éléphantine; mais cette possession étoit onéreuse plutôt qu'utile. Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où Carausius & ensuite Allectus, avoient usurpé le titre d'auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva plusieurs villes, & rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à sa personne. Il lui assigna six cents mille sesterces d'appointemens.

Succès, malgré les abus.

Euménius à Autun.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entiérement défait par Galérius qu'il avoit vaincu l'année précédente. * Il demanda la paix en suppliant; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, & le Tigre leur servit de frontière.

297.

Paix de quarante ans avec les Perses.

* Après sa défaite, il vint joindre Dioclétien à Antioche. L'empereur le punit d'une manière éclatante; il l'obligea de suivre son char, à pied, revêtu de la pourpre. C'est que Galérius avoit été battu par sa faute. Pour réparer son honneur, il prit toutes les mesures qui pouvoient lui procurer la victoire.

Tiridate, roi d'Arménie, leur allié, fut maintenu dans la possession de ses états. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, le royaume de Narsès auroit été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné? l'empire n'avoit déja que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvoit à peine se défendre, c'est à quoi un prince prudent ne devoit jamais penser. Dioclétien en conservant ses propres états, & en leur procurant une paix heureuse & durable, faisoit plus que des conquêtes.

Les chrétiens commençoient à se corrompre.

Il règnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue & des deux césars; obéi par-tout, & tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. L'impératrice Prisca, sa fille Valerie, les principaux eunuques du palais, avoient embrassé leur religion, du moins secrètement. Les évêques exerçoient par-tout une autorité, qui devenoit plus importante à mesure qu'elle s'étendoit sur une société plus choisie & plus nombreuse: à Nicomédie même les chrétiens avoient un temple; déja l'église s'enrichissoit par de pieuses libéralités. » Mais, dit Eusèbe, » l'envie, l'ambition, l'hypocrisie, se glissèrent » parmi nous: nous nous faisions la guerre, sinon

» par les armes, au moins par les discours & » les écrits; les pasteurs eux-mêmes se livroient » à des querelles, à des haines, les uns contre les » autres, & se disputoient les premières places » de l'église, comme des principautés séculières. « Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête sur l'église; & qu'on ne doit pas s'étonner de voir, même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques & les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude.

303. Édit contre eux, déchiré par un zélateur.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour

Rapport de

Lactance sur la persécution. irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, & accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusèbe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à prouver que dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent se comparer. Il paroît seulement certain que la persécution de Dioclétien (la dixième générale, selon l'histoire ecclésiastique) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, & qu'au fanatisme des magistrats ou à la haine des peuples.

Elle fit beaucoup d'apostats. Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusèbe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les supplices ; car les supplices attachoient à la vérité ceux qui aspiroient aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupiroit pour le martyre.

Dioclétien dégouté de Rome. Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son règne, y triompha, avec son collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des

jeux magnifiques & une profusion immense, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes*. Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures & de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la saison, la fatigue du voyage, lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune.

305. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien.

Ennuyé de la grandeur & des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine, & engage son collègue à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir suprême aux deux césars, devenus dès-lors augustes; & pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux césars, Maximin, neveu de Galérius, & Sévère; l'un & l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius. Maxence, fils de Maximien, & Constantin, fils de Constance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés; mais Galérius vouloit des césars dont il fût le

maître : l'ambition régla ſon choix & ſacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la ſolitude.

C'eſt un ſpectacle bien intéreſſant, que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone ſa patrie, cultivant ſon jardin & ſe félicitant de ſon bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter ſur le trône. *O ſi vous voyez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains ! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles ſur les difficultés du gouvernement.

Les paroles que Vopiſcus rapporte de lui, ſur les écueils du gouvernement, citées par Crévier, prouvent combien il connoiſſoit les écueils du pouvoir ſuprême, & combien il étoit attentif à les éviter. » Rien n'eſt plus difficile, » dit-il, que de gouverner avec ſageſſe. Quatre » ou cinq hommes ſe réuniſſent & ſe concertent » pour tromper le prince ; ils règlent ſes jugemens : le prince enfermé dans ſon palais, ne » voit pas la vérité ; il eſt forcé de ne ſavoir que » ce qu'ils lui diſent ; il donne les charges à » ceux qui en ſont indignes ; il éloigne des affaires » ceux à qui il devroit les confier : enfin, un bon » prince, prudent, plein de vertus, eſt vendu » par des perfides. « Le trône, conſidéré ſous ce point de vue, peut ſe perdre ſans regret.

Heureuſement pour le genre humain, les grands hommes ſavent éviter les pièges de l'adulation, & placer leur confiance avec diſcernement.

Partage inégal entre Conſtance-Chlore & Galérius

Conſtance-Chlore, étant auſſi juſte, auſſi affable & bienfaiſant, que Galérius étoit ambitieux & cruel; l'union entre les deux auguſtes devenant par-là impoſſible, ils partagèrent le domaine de l'empire, pour gouverner ſéparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Sévère qui, en qualité de céſar, devoit être comme le lieutenant de Conſtance, n'agit que comme la créature de Galérius. Celui-ci, maître de l'Aſie, de l'Illyrie & de la Thrace, le fut auſſi de l'Italie & de l'Afrique, département de Sévère; & de l'Orient, depuis le mont Amanus (en Cilicie), juſqu'aux extrémités de l'Egypte, département de Maximin.

Le premier gouverne en père des peuples.

Tandis qu'il exerçoit ſa tyrannie ſur ces vaſtes régions, l'Eſpagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Conſtance n'y règnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ſes ſujets par ſon luxe, il empruntoit la vaiſſelle de ſes amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de tréſors que dans

le cœur des citoyens. Auſſi n'avoit-il beſoin que d'un ſigne, pour qu'on s'empreſsât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce grand prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuſe contre les Pictes. Son fils Conſtantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit retenu comme otage; & où Galérius avoit deſſein de le garder comme captif. Il n'arriva que pour voir mourir ſon père. Conſtance le déclara ſon ſucceſſeur; l'armée le proclama ſans délai. Nous l'allons voir briller ſur le trône.

Il meurt à Yorck.

Conſtantin, ſon fils, lui ſuccède.

Du temps de Dioclétien, vécurent les auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*, Capitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiſcus, dont les mauvais ouvrages, néceſſaires faute de meilleurs, ſont d'autant plus inſuffiſans pour un corps d'hiſtoire ſuivie, qu'ils ſe contrediſent les uns les autres, & qu'aucun n'eſt bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déja obſervé, le bon goût diſparoiſſoit, & la vérité à ſa ſuite.

Auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*.

La philoſophie Platonicienne avoit été remiſe en vogue par Plotin, qui du temps de Gallien ſollicita la permiſſion de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliſer le ſyſtême de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un

Plotin & Porphyre.

un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes : encore n'y auroit-il pas réussi ; car ses philosophes seroient devenus des hommes. Porphyre, son disciple, florissoit à Rome sous le règne de Dioclétien. Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zèle pour la vraie religion, il fit disparoître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoissons que des fragmens conservés par les saints Pères qui l'ont réfuté.

Nouveaux Platoniciens.

Les rêveries des nouveaux Platoniciens, les êtres fantastiques dont ils remplissoient le monde, les mystères superstitieux par lesquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne semblent propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusques parmi les chrétiens ; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'église & à la tranquillité de l'état. Les Platoniciens se forgeoient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avoit d'absurde & de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie pour les combattre, ne prissent quelques-unes

de leurs idées, & n'altérassent la simplicité de la foi evangélique par un étalage de vaine science.

Fin du Tome troisième.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.
ABAISSEMENT DE CARTHAGE.
ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

verte de belles apparences. Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi. Paul-Emile le fait prisonnier. La Macédoine est soumise. Sagesse & vertu de Paul-Emile. Les Etoliens subissent la loi, & sont soumis au tribut. Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée. Bassesse de Prusias à Rome. Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

LES différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa. On les désarme sous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le désespoir leur rend le courage. Scipion Emilien sauve l'armée, & acquiert une grande réputation. Il est chargé de la guerre en qualité de consul. Il prend & détruit Carthage. Lélius & Polybe. Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre. Imprécations contre les ennemis de la république. Carthage devoit succomber tôt ou tard; pourquoi? Sa ruine funeste aux Romains. Rome veut asservir la Grèce. Les Achéens prennent les armes, & sont vaincus. Mummius détruit Corin-

CHAPITRE IV.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres & des Teutons. Révolution qu'ils devoient faire un jour. Marius en consul plusieurs années de suite pour les combattre. Son habileté & sa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres. Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé. Tout dégénéroit dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaisie de l'orateur Crassus. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens. Drusus assassiné, malgré sa vertu. Guerre sociale. Révolte des alliés. La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens. On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.



NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

La guerre fociale conduit aux guerres civiles. Sylla, diftingué par fa nobleffe & par fes talens. Il s'élève aux premières dignités. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius. Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait. Décret de profcription. Marius fur les ruines de Carthage. Cinna, conful, fe déclare contre Sylla, & fe fait chaffer. Marius & Cinna affiègent Rome, & maffacrent leurs ennemis. Idée générale des malheurs de Rome. Illuftres profcrits. Frère qui a tué fon frère. Mort de Marius dans fon feptième confulat. L'ambition le rendit malheureux. Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.



CHAPITRE II.

Mithridate, ennemi redoutable de Rome. Ses conquêtes en Asie & en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, & l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejète avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Téléfinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscrit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Ca-

CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

MITHRIDATE avoit recommencé la guerre, & aguerri ses troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite & succès de ce général. Il défait Tigrane, roi d'Arménie. La mutinerie de ses troupes occasionne des revers. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée dissimule son ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de son fils, récompensée par les Romains. Expéditions de Pompée en Asie. Syrie, province romaine. Il enrichit ses soldats & ses partisans. Pompée permet tout à ses amis.

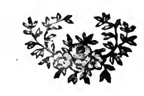


CHAPITRE VI.

CONJURATION de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au conſulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu & tué. Loi agraire de Rullus. Commencemens de Céſar. Son ambition ſoutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent ſon caractère. Il réconcilie adroitement Pompée & Craſſus pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les ſuites. Céſar fait paſſer une loi agraire plus ſage que les précédentes. Sa politique pour s'aſſurer de Pompée, & pour ſe défaire de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne auſſi Caton. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Craſſus défait, & tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée, ſeul conſul. Il viole ſes lois.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.



DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

gufte. Loi contre les auteurs de libelles. Loi contre les célibataires, mal obfervée. La corruption y mettoit trop d'obftacles. La nobleffe s'aviliffoit par les combats de gladiateurs. Mort d'Augufte. Son règne mérite des éloges. Sa maxime fur la guerre. Il fut gagner les éloges des gens de lettres. Le goût étoit formé avant lui. Les Grecs fupérieurs aux Romains en philofophie.



TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.

LA conduite de l'empereur inspire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours. On se félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuse de faire des lois contre le luxe, parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avoit raison en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des asyles de la Grèce maintenu, avec des modifications. Servitude & bassesse du sénat. Fait de ce genre. Un fils accuse son père. Procès de Crémutius Cordus, au sujet de ses ouvrages. Sa défense. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome, & se retire à Caprée. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

SÉJAN, ministre absolu, aspire à la puissance suprême. Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la famille impériale. Son succès. Séjan conspire contre la vie de l'empereur. Manière



CLAUDE.

226

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Apothéose ridicule de Claude. Sénèque y avoit contribué, & s'en moque. Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens du règne en imposoient. Néron corrompu veut se défaire de Britannicus. Il l'empoisonne, & maltraite Agrippine. Ses courses nocturnes. Le gouvernement se soutient; mais ne peut se soutenir long-temps. Poppée inspire à Néron le parricide. Néron fait assassiner sa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus & Sénèque consultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes suspects de la colère céleste. Néron se livre à des amusemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.



CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.



TITUS.

DOMITIEN.



NERVA.



TRAJAN.



ADRIEN.

ANTONIN.

MARC-AURÈLE.

COMMODE.

PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS.

SEPTIME SÉVÈRE.

CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

HÉLIOGABALE.

ALEXANDRE SÉVÈRE.



SUCCESSEURS

D'ALEXANDRE SÉVÈRE,

jusqu'à AURÉLIEN.

391

ÉTAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. Les deux Cordiens. Meurtre dè Maximin. Maxime & Balbin tués aussi. Mysithée gouverne sagement sous Gordien III. Sapor est repoussé ; Mysithée meurt. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire. Dèce, empereur ; Philippe tué. Prostitutions contre nature, défendues. Les Goths passent le Danube. Révolte contre Dèce. Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien, prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamité & révoltes. Empereurs, proclamés en grand nombre. Postume. Odenat & Zénobie. Gallien assassiné. Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruption des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait, & meurt.



AURÉLIEN.

TACITE. — PROBUS, &c. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

DIOCLÉTIEN

ET MAXIMIEN.

CONSTANCE-CHLORE

ET GALÉRIUS.

fils, lui succède. Auteurs de l'histoire *Auguste.* Plotin & Porphyre. Nouveaux Platoniciens.

Fin de la Table des Matières du troisième Volume.

